

*Fields of Light. A Son Remembers His Heroic Father*  
de Joseph Hurka  
Traduire un genre littéraire hybride

Linda Raftlova

Mémoire

présenté

au

Département d'Études françaises

Comme exigence partielle au grade de  
maîtrise ès Arts (Traductologie)  
Université Concordia  
Montréal, Québec, Canada

septembre 2009

© Linda Raftlova, 2009



Library and Archives  
Canada

Published Heritage  
Branch

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

Bibliothèque et  
Archives Canada

Direction du  
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*  
*ISBN:* 978-0-494-63073-0  
*Our file* *Notre référence*  
*ISBN:* 978-0-494-63073-0

**NOTICE:**

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

**AVIS:**

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

---

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

  
**Canada**

## RESUMÉ

*Fields of Light. A Son Remembers His Heroic Father*

Traduire un genre littéraire hybride

Linda Raftlova

Malgré l'appellation de « mémoires », étiquette accolée par la critique américaine à l'œuvre de Joseph Hurka, *Fields of Light* se présente comme étant un mélange de genres littéraires. Le présent mémoire examine cette œuvre dont la particularité est qu'elle ne se conforme pas à un seul genre et par conséquent pose des problèmes de classification. Ayant gagné le Prix Pushcart, bien qu'il n'ait pas été reconnu d'une catégorie publiable, nous présentons *Fields of Light* comme une œuvre hybride laissant au lecteur une impression de « désordre ».

Afin de mieux saisir cette dynamique nous avons situé notre mémoire dans le cadre théorique du postmodernisme qui, au plan littéraire, se caractérise, entre autres, par l'absence des règles et la perméabilité des frontières génériques. Prenant en compte cette problématique, nous réfléchissons ici non seulement à ce que nous traduisons, mais également à ce que les traducteurs peuvent se permettre face à cet éclatement. Finalement, pour ajouter une touche personnelle à notre mémoire, nous y ajoutons l'entretien avec l'auteur.

## REMERCIEMENTS

Je tiens à adresser mes remerciements à ma directrice de thèse, M<sup>me</sup> Natalia Teplova, pour m'avoir fait voir la lumière au bout du tunnel. Je la remercie pour ses encouragements continus, sa disponibilité et ses minutieuses corrections qui ont largement contribué à la qualité de ce mémoire. De plus, je la remercie infiniment dans l'obtention d'une bourse d'études.

Un grand merci à Florence Buathier pour la relecture de ce travail.

Je remercie Joseph Hurka pour son accueil, sa disponibilité continue et sa volonté de partager ses expériences de vie avec moi.

Je souhaite également exprimer toute ma reconnaissance à mes parents dont l'amour inconditionnel et le sacrifice m'ont permis d'entreprendre mes études à l'Université Concordia.

Je les remercie de tout mon cœur pour le soutien, les encouragements et les précieux conseils qu'ils m'ont apportés tout au long de mes études. Sans leur espoir et leur confiance, ce travail n'aurait pas été possible.

Papa et maman merci également pour votre patience!

Je remercie ma sœur Brenda, « mon papa », qui par sa simple présence a toujours su amener un sourire sur mon visage et alléger mes soucis. Je la remercie également d'avoir pris le temps d'écouter mes problèmes, de les avoir compris et de m'avoir soutenue durant les moments difficiles. Son intelligence, sa maturité, son sens de l'humour, mais surtout son cœur en or font d'elle ma meilleure amie.

J'aimerais également remercier ma grand-mère qui, malgré la distance, n'a jamais cessé de penser à moi.

*À mon père, ma mère, ma sœur et Akut*

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Avant-propos</b>	vii
<b>Présentation de l'auteur et de son œuvre</b>	ix
<b>Introduction</b>	1
<b>Chapitre I : La complexité du genre littéraire de <i>Fields of Light</i></b>	3
<b>1 a) La problématique de l'auteur et du narrateur</b>	4
<b>2 a) Biographie</b>	7
<b>2 b) Récit de voyage</b>	9
<b>2 c) Mémoires</b>	11
<b>Chapitre II : Œuvre hybride</b>	13
<b>Chapitre III : Postmodernisme et traduction</b>	19
<b>Chapitre IV : Le statut du traducteur</b>	25
<b>Chapitre V : Réflexion méthodologique</b>	28
<b>5 a) Notre manière de traduire</b>	32
<b>En guise de conclusion</b>	38
<b>Chapitre VI : Traduction</b>	40
<b>Bibliographie</b>	105
<b>Annexe</b>	109

C'est grâce aux souvenirs d'autrui que l'individu complète son expérience personnelle, pour se rapprocher du groupe auquel il appartient. Chacun enrichit son passé individuel d'événements dont il n'a pas gardé conscience et qui lui sont rapportés par des témoins. [...] Ces renseignements précieux permettent de combler des lacunes importantes et de reconstruire le fil de l'existence.

Françoise Van Roey-Roux<sup>1</sup>

## Avant-propos

Nous avons choisi *Fields of Light. A Son Remembers His Heroic Father* de Joseph Hurka non seulement par intérêt personnel, mais également parce qu'il s'agit d'une œuvre qui présente une complexité particulière, la nature du texte n'étant pas établie. Il nous a donc apparu utile de nous interroger sur le genre littéraire et de nous poser la question, fort pertinente pour la traductologie : « Que sommes-nous en train de traduire ? ».

En effet, malgré l'appellation de « mémoires » que lui accordent les critiques, *Fields of Light* représente, à notre avis, une hybridité de genres littéraires et pose donc des difficultés de classification. Durant l'entrevue qu'il nous a accordée<sup>2</sup>, Hurka affirme ne pas connaître lui-même la nature exacte de *Fields of Light* et se rappelle les nombreuses hésitations et spéculations qui ont eu lieu avant que son œuvre ne soit finalement publiée et ne finisse par gagner, à sa grande

---

<sup>1</sup> VAN ROEY-ROUX, Françoise (1983). *La littérature intime du Québec*. Montréal, Éditions Boréal, p. 8.

<sup>2</sup> L'entrevue a eu lieu à Boston le 17 mars 2007. Nous aimerions remercier l'auteur de son accueil et de sa disponibilité continue.

surprise, le Prix Pushcart. L'auteur mentionne même qu'il a envoyé son texte à quelque quatre-vingt-dix-neuf maisons d'éditions, pour finalement en voir trente-cinq manifester leur intérêt. Les autres ont toutes refusé le manuscrit, invoquant qu'elles ne pouvaient en définir le genre. Selon Hurka, *Fields of Light* est « étrange » de ce point de vue, bien qu'il avoue avoir été influencé par *Goodbye Darkness*, les « mémoires » de William Manchester qui combine dans son ouvrage le récit historique et ses expériences personnelles d'historien et vétéran de la guerre du Pacifique. D'après Hurka, c'est le seul ouvrage qui se rapproche de *Fields of Light*. L'auteur travaille aussi sur un éventuel scénario de film et il mentionne que ce sera plutôt une biographie de son père. Dans ce cas, il est intéressant de noter que le texte du manuscrit original, retravaillé en scénario, pourrait entraîner lors de l'adaptation un changement de genre littéraire.

L'écriture de *Fields of Light* a exigé de son auteur un retour sur le passé et une interrogation sur les événements qui ont eu lieu en Tchécoslovaquie au XX<sup>e</sup> siècle. Cette écriture est devenue alors une véritable recherche des sources, redécouverte de la vie d'autrefois. Or, c'est en racontant l'existence d'un autre qu'on peut arriver à se raconter soi-même. *Fields of Light* est une œuvre sur l'existence. Durant l'entrevue, Hurka affirme que son père, comme beaucoup d'autres de ses contemporains, avait été un oublié de l'histoire de son pays, la Tchécoslovaquie. L'auteur se rappelle que pendant deux ans, il a écrit à Václav Havel, alors président du pays, et à plusieurs ministres, réclamant des excuses pour les années que son père avait vécues en prison. « Ce n'est pas tant qu'ils ne voulaient pas le faire, souligne Hurka, mais il y avait toujours des communistes aux rênes du pouvoir, et il n'était pas question pour eux de présenter des excuses à un ancien résistant comme mon père, dont l'engagement leur paraissait non seulement impardonnable mais punissable. » Alors, Hurka décida de laisser la situation en



l'état et plutôt d'écrire un livre en l'honneur de son père, pour contrebalancer la chose la plus terrible que les communistes aient pu lui faire, ignorer son existence.

## Présentation de l'auteur et de son œuvre

*Fields of Light* témoigne d'un passé douloureux gravé à jamais dans la mémoire du père de l'auteur, Hurka<sup>3</sup>, dont l'enfance heureuse en Tchécoslovaquie fut subitement interrompue par l'arrivée des nazis. Dès lors, il ne connut plus que la souffrance, la peur et l'angoisse.

*Fields of Light* est un ouvrage qui traite des aspects historiques, politiques et culturels de la Tchécoslovaquie. Hurka entreprend un voyage à Prague pour découvrir la brutalité du totalitarisme dans lequel son père a vécu. Il retrace ainsi l'origine de sa famille. Toutefois, ce texte va au-delà de l'analyse historique du pays. C'est le récit du retour au passé, chargé des émotions que Hurka éprouve en retraçant la jeunesse et la vie de son père.

L'ouvrage comprend onze chapitres relatant chacun un événement évoqué dans le titre. Il contient des photos de Hurka père et de sa sœur, ainsi que de la prison où il fut enfermé. Dans le premier chapitre, intitulé « Coming to Bohemia », Hurka, l'auteur-narrateur<sup>4</sup>, parle de sa rencontre dans l'avion avec un certain M. Pok, un Tchèque qui a quitté le pays en 1968 pour s'installer en Australie. Ils se mettent à discuter, et ce dernier conseille à Joseph Hurka d'avertir son père de ne plus jamais retourner au pays. En effet, en 1950, Hurka père avait quitté la Tchécoslovaquie pour s'installer aux États-Unis. À l'aéroport de Prague, Mira, la sœur de son

---

<sup>3</sup> Ne pas confondre avec le prénom de son fils, *Joseph*.

<sup>4</sup> Nous aborderons la problématique du statut de l'auteur et du narrateur au Chapitre I.

père, attend l'auteur. C'est elle qui le guidera à travers l'histoire, la culture et la vie de Prague. Notons que le titre, *Fields of Light*, évoque une double image : c'est une référence au jaune lumineux des champs de colza, abondants en République tchèque, principale source d'huile végétale en Europe, et, de plus, l'auteur associe cette lumière au triomphe de la vérité, c'est-à-dire à la chute du régime communiste et à l'arrivée de la démocratie, après tant d'années d'obscurantisme.

## Introduction

*A Son Remembers His Heroic Father*. Tel est le sous-titre de notre ouvrage qui nous a fait croire qu'il s'agirait probablement d'une biographie où l'auteur raconte la vie de son père. Toutefois, à la fin de notre lecture, nous avons eu l'impression d'un certain « désordre » ou d'une certaine « désorientation ». C'était comme si le texte, au lieu d'avoir une unité globale, était un collage de plusieurs genres littéraires.

Ce phénomène nous fait constater que « la littérature du XX<sup>e</sup> siècle s'est enrichie d'un nombre croissant de textes écrits en dehors des normes formelles établies. En marge des genres et des sous-genres reconnus se sont manifestés, avec une fréquence et une vigueur de plus en plus nettes, des textes qu'on peut qualifier d'hybrides parce qu'ils échappent à l'horizon des catégories<sup>5</sup> ». Si nous avons choisi de parler de l'œuvre de Hurka, c'est qu'elle entre dans la problématique des textes hybrides. Ainsi, notre mémoire porte justement sur la traduction d'un genre littéraire hybride. Il s'agit d'un mémoire où nous allons réfléchir en tant que traductrice sur ce que nous traduisons.

D'abord, dans le premier Chapitre, nous présentons le mélange des genres littéraires auxquels semble appartenir *Fields of Light*, ainsi que la problématique du statut de l'auteur et du narrateur. Au Chapitre II, nous nous posons la question de savoir ce qu'est une œuvre hybride. Au Chapitre III, nous réfléchissons sur le postmodernisme et la traduction. Au Chapitre IV, nous nous penchons sur le statut du traducteur et au Chapitre V, nous présentons notre réflexion

---

<sup>5</sup> BUDOR, Dominique et GEERTZ, Walter, dir. (2004). *Le texte hybride*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, <http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=15855386> (Page consultée le 2 septembre 2008)

méthodologique. Finalement, dans notre mémoire, le texte traduit est placé au Chapitre VI. Afin d'en faciliter la lecture, la traduction sera présentée à droite de la page, en regard du texte anglais. Puisque ce travail possède également une visée didactique, nous expliquerons certains événements historiques et politiques par des notes qui se trouveront à la fin de notre traduction, tandis que les commentaires sur la traduction elle-même seront présentés en bas de page. Quant à l'entretien que nous a accordé l'auteur, nous en donnerons la transcription en Annexe.

## Chapitre I

### L'hybridité du genre littéraire de *Fields of Light*

Nous entendons par « œuvre hybride » tout texte qui ne se conforme pas à un seul genre. Ainsi, des œuvres littéraires « hybrides » représentent un grand intérêt pour la traductologie, car elles permettent d'étudier le mélange de registres et de formes narratives. De plus, « les textes génériquement hybrides, déclarés imparfaits au regard des hiérarchies dominantes, peuvent nous en apprendre davantage sur les phénomènes d'interactivité générique interne que des œuvres figées par l'académisme de leur statut officiel<sup>6</sup>. » Quant à *Fields of Light* de Joseph Hurka, elle se situe à la croisée d'une « biographie » et d'un « récit de voyage » plutôt que des « mémoires », comme l'avaient classifiée les critiques. Nous admettons d'emblée que nous ne prétendons pas dresser les canons de ces trois genres littéraires. Les nuances et les variations propres à chaque genre littéraire étant complexes, nous nous en tiendrons ici simplement à évoquer certaines de leurs caractéristiques principales, telles que proposées par Philippe Lejeune.

Or, avant de présenter un bref panorama de ces trois genres littéraires, qui tentera d'explorer les frontières où leurs traits caractéristiques s'affaiblissent et se fondent avec les autres genres, dans des formes mixtes, nous aborderons d'abord la problématique de l'auteur et du narrateur.

---

<sup>6</sup> SEILLAN, Jean-Marie « Émergence et hybridation des genres littéraires », *Loxias*, *Loxias 4 Identités génériques : le dialogue*, mis en ligne le 22 juillet 2005, URL: <http://revel.unice.fr/loxias/document.html?id=38> (Page consultée le 15 mars 2008)

## 1 a) La problématique de l'auteur et du narrateur

La problématique de l'auteur et du narrateur constitue un aspect essentiel de l'analyse des genres littéraires. Dans son ouvrage *Le pacte autobiographique*, centré sur l'étude de l'autobiographie, Philippe Lejeune définit l'auteur « comme étant simultanément une *personne réelle*<sup>7</sup> socialement responsable, et le producteur d'un discours<sup>8</sup> ». Selon Lejeune, l'autobiographie est un genre littéraire qui suppose une identité entre l'auteur, le narrateur du récit et le personnage. Ceci, souligne Lejeune, est « un critère très simple, qui définit en même temps que l'autobiographie tous les autres genres de la littérature intime (journal, autoportrait, essai)<sup>9</sup> ». Or, c'est à partir de la définition de l'autobiographie et d'une série de conditions que Philippe Lejeune distingue les genres voisins tels que les mémoires, la biographie, le roman personnel, le poème autobiographique, le journal intime, l'autoportrait ou l'essai. Selon lui, l'autobiographie est « un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité<sup>10</sup> ». Ainsi, comme l'explique Lejeune, cette définition comprend des éléments appartenant à quatre catégories différentes :

---

<sup>7</sup> Par « personne réelle » Lejeune entend « une personne dont l'existence est attestée par l'état civil et vérifiable ». LEJEUNE, Philippe (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris, Éditions du Seuil, p. 23.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 23-24.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 14.

1. Forme du langage :
  - a) récit
  - b) prose.
2. Sujet traité : vie individuelle, histoire d'une personnalité.
3. Situation de l'auteur : identité de l'auteur (dont le nom renvoie à une personne réelle) et du narrateur.
4. Position du narrateur :
  - a) identité du narrateur et du personnage principal
  - b) perspective rétrospective du récit<sup>11</sup>.

Cependant, tandis que l'autobiographie remplit les conditions dans chacune de ces catégories, les genres voisins, comme l'explique Lejeune, ne remplissent par toutes ces conditions. Comme il le constate, les « mémoires » ne remplissent pas la condition 2, c'est-à-dire que le sujet traité n'est pas une vie individuelle ni l'histoire d'une personnalité. La biographie, elle, ne remplit pas la condition 4a, c'est-à-dire qu'il n'y a pas identité du narrateur et du personnage principal. Selon Lejeune :

L'identité se définit à partir des trois termes : auteur, narrateur et personnage. Narrateur et personnage sont les figures auxquelles renvoient, à l'intérieur du texte, le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé; l'auteur, représenté à la lisière du texte par son nom, est alors le référent auquel renvoie, [...] le sujet de l'énonciation<sup>12</sup>.

Ainsi, comme le souligne Lejeune, le plus souvent, l'identité du narrateur et du personnage est marquée par l'utilisation de la première personne. C'est ce que Genette nomme la narration « autodiégétique ».

---

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 35.

En fait, dans son ouvrage *Figures III*, plus spécifiquement dans sa classification des « voix » du récit, Gérard Genette parle de différents types de narrateurs. Il distingue le statut du narrateur par son niveau narratif et par sa relation à l'histoire. Dans le premier cas, tandis que la narration du récit principal se place au niveau « extradiégétique », comme le constate Genette dans l'exemple d'Homère qui raconte les histoires d'Ulysse, le niveau « intradiégétique » correspond à la narration d'un personnage qui, présent dans l'histoire, prend la parole pour raconter un autre récit. C'est ainsi, toujours selon Genette, dans les *Mille et une Nuits*, où « Schéhérazade repousse la mort à coup de récits, quels qu'ils soient pourvu qu'ils intéressent le sultan<sup>13</sup> ». Dans le deuxième cas, lorsque le narrateur est absent de l'histoire qu'il raconte, il est appelé « hétérodiégétique ». Lorsque celui-ci est présent comme personnage dans l'histoire qu'il raconte, Genette parle du narrateur « homodiégétique ». De plus, souligne-t-il, à l'intérieur du type « homodiégétique » existent deux variétés : « l'une où le narrateur est le héros de son récit, et l'autre où il ne joue qu'un rôle secondaire, [...] un rôle d'observateur et de témoin<sup>14</sup> ». Il appelle la première variété, comme nous l'avons vu un peu plus haut, narration « autodiégétique ».

Nous pouvons donc constater que chaque genre littéraire possède sa propre dynamique dont le fonctionnement nous permet, en tant que lecteurs, de comprendre ce que nous lisons. L'analyse du comportement du narrateur et de l'auteur dans le texte représente ainsi un pas essentiel dans l'identification des genres littéraires. Cette analyse nous permet de conclure que dans *Fields of Light*, la narration se trouve d'abord au niveau extradiégétique, c'est-à-dire que c'est J. Hurka, à la fois auteur et narrateur, qui raconte le récit. Ensuite, en ce qui concerne le

---

<sup>13</sup> GENETTE, Gérard (1972). *Figures III*. Paris, Éditions du Seuil, p. 243.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 253.



statut du narrateur par rapport à l'histoire, il s'agit la plupart du temps de la narration autodiégétique, c'est-à-dire que J. Hurka, l'auteur et le narrateur, est le personnage principal de son récit. C'est seulement lorsqu'il s'agit d'un passage biographique, comme c'est le cas des Chapitres huit et neuf de l'œuvre, que la narration est hétérodiégétique. L'auteur-narrateur raconte l'histoire de son père, Josef Hurka (Chapitre IX), ainsi que de Mira<sup>15</sup> (Chapitre VIII), histoire dont J. Hurka fils est absent.

## 2 a) Biographie

Pour raconter la période du communisme dans l'ancienne Tchécoslovaquie, J. Hurka choisit le personnage de son père afin d'éclairer, à travers sa vie, l'époque durant laquelle il a vécu. Ainsi, *Fields of Light* met en valeur les expériences paternelles afin de souligner les méfaits du régime communiste. S'agissant de la narration d'une vie qui n'est pas celle de l'auteur, ces caractéristiques nous font penser à la biographie, car ce genre se définit comme « un récit écrit ou oral, en prose, qu'un narrateur fait de la vie d'un personnage<sup>16</sup> ». Plus important encore, Philippe Lejeune note :

Dans la biographie, l'auteur et le narrateur sont parfois liés par une relation d'identité. [...] Il peut aussi arriver qu'aucune relation d'identité ne soit établie entre l'auteur et le narrateur. L'important est que si le narrateur emploie la première personne, ce n'est jamais pour parler du personnage principal de l'histoire : celui-ci est quelqu'un d'autre. Aussi, dès qu'il est concerné, le mode principal du récit est-il la troisième personne, ce que Gérard Genette appelle la narration hétérodiégétique<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> Rappelons que Mira est la sœur de Josef Hurka, père.

<sup>16</sup> MADELÉNAT, Daniel (1984). *La biographie*. Paris, Presses universitaires de France, p. 20.

<sup>17</sup> LEJEUNE, Philippe (1986). *Moi Aussi*. Paris, Éditions du Seuil, p. 18.

Dans *Fields of Light*, les passages biographiques présentent donc identité entre l'auteur et le narrateur. Par ailleurs, la biographie informe le lecteur qu'il s'agit d'un récit véridique relatant la vie d'un individu telle qu'elle a été vécue. Cependant, il arrive souvent que l'auteur ne connaisse pas tout sur la vie de son personnage, ce qui l'empêche de construire une biographie authentique et l'oblige alors à se servir de la fiction pour pallier ses insuffisances.

Discours moral d'apprentissage aux vertus, la biographie est devenue au fil du temps un discours de l'authenticité, renvoyant à une intention de vérité de la part du biographe. Mais la tension est restée constante entre cette volonté de vérité et une narration qui doit passer par la fiction, et qui situe le biographe dans un entre-deux, un mélange entre fiction et réalité historique<sup>18</sup>.

En effet, J. Hurka ne connaît pas exactement tous les faits concernant son père et sa famille. Pour combler cette lacune, l'auteur fait donc appel à son imagination afin de recréer des événements dont il n'a pas connaissance. Par exemple, au Chapitre huit de l'œuvre, lorsqu'il décrit l'expérience de Mira durant la révolution de Velours en 1989, l'auteur admet ne pas connaître tous les détails entourant l'événement. Donc, pour rendre cette période de l'histoire tchécoslovaque plus immédiate pour le lecteur, l'auteur se sert de la fiction pour en recréer l'atmosphère et les émotions. De plus, la biographie est un genre littéraire qui :

[...] exprime un besoin nouveau d'intimité, de connaissance du cadre intérieur de la vie familiale. [...] La biographie peut être une entrée privilégiée dans la restitution d'une époque avec ses rêves et ses angoisses. Walter Benjamin concevait l'historien comme celui qui procède à une déconstruction de la continuité d'une époque pour en distinguer une vie individuelle dans le but de

---

<sup>18</sup> DOSSE, François (2005). *Le pari biographique*. Paris, Éditions La Découverte, pp. 7-8.

faire voir comment la vie entière d'un individu tient dans une de ses œuvres et comment dans cette vie tient une époque entière<sup>19</sup>.

Nous pensons donc que *Fields of Light* est en partie une biographie, car l'auteur, lors de son voyage en République tchèque, retrace la vie de son père sous le régime communiste. Le sous-titre de l'ouvrage même, *A Son Remembers His Heroic Father*, annonce qu'il s'agit d'une reconstitution de la vie de son père. En tant que lecteurs, nous nous attendrions alors à ce que l'auteur parle à la troisième personne du singulier, ce qui représente, comme nous l'avons vu plus haut, une des caractéristiques de la biographie. Cependant, malgré l'utilisation de la troisième personne dans quelques passages, c'est le « je » de l'auteur-narrateur qui domine. Durant son voyage, il rencontre des gens, observe le pays de près et fait part de ses observations aux lecteurs, ce qui constitue, en fait, l'un des traits caractéristiques du « récit de voyage ».

## **2 b) Récit de voyage**

Afin de mieux comprendre ses origines, l'auteur décide de visiter la République tchèque pour connaître ses propres racines. En plus d'introduire les événements vécus par son père, Hurka décrit tout ce qu'il voit, entre autres, le paysage, les monuments et les gens. Il renseigne le lecteur sur ses déplacements et l'introduit ainsi dans un nouveau monde. Souvent, la description des lieux vient s'intercaler dans le récit des événements du voyage.

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, pp. 7-9.

Nous pensons que *Fields of Light* est centré sur le voyage car l'auteur explore le pays, décrit des lieux et communique avec les habitants. Ses descriptions sont vives et détaillées et permettent aux lecteurs de découvrir une nouvelle culture.

Dans les récits de voyage, l'auteur, le narrateur et le voyageur sont la même personne; leur aventure ne commence pas par une naissance mais par un départ, et ne se dénoue pas arbitrairement mais doit s'achever par un retour. Le narrateur donne la parole à autrui, aux livres, aux voyageurs antérieurs et aux guides, aux informateurs qu'il rencontre. L'enjeu du voyage, ce peuvent être aussi des connaissances, mais ce peut être aussi la naissance du nouvel homme que l'on pressent de vivre en soi. [...] À mesure que se déroule le voyage, ce ne sont plus seulement les habitudes sociales qui changent, mais le langage même et avec lui le découpage du monde<sup>20</sup>.

Plusieurs caractéristiques du récit de voyage se retrouvent dans *Fields of Light*. D'abord, l'auteur est le voyageur, il quitte les États-Unis pour faire un voyage à Prague. Puis, il communique avec plusieurs habitants du pays, auxquels il donne la parole, par exemple, au prêtre dissident Václav Malý (Chapitre VIII) qui lui explique l'influence qu'a eue la période communiste sur sa vie. Ensuite, l'utilisation de la première personne du singulier de l'auteur-narrateur, l'une des caractéristiques du récit de voyage, domine à travers l'ouvrage. Cependant, malgré la présence de plusieurs caractéristiques du « récit de voyage », rappelons que la critique américaine a rangé *Fields of Light* sous la rubrique des « mémoires ».

---

<sup>20</sup> ALBIN, Michel, éd. (1997). *Dictionnaire des genres et notions littéraires*. Paris, Encyclopædia Universalis, p. 588.

## 2 c) Mémoires

Les mémoires sont généralement le travail d'un auteur qui souhaite partager ses souvenirs ou ses expériences avec les lecteurs. Le plus souvent, les mémoires sont rédigés par des personnages connus tels que des politiciens, des vétérans de guerre ou des artistes qui se présentent comme des acteurs ou des témoins d'événements historiques.

Premièrement, les mémoires racontent la vie de leur auteur, soit dans son entier, soit dans une assez large tranche. Cette première condition distingue les mémoires de la simple biographie, où l'auteur raconte la vie d'une personnalité autre que la sienne. [...] Deuxièmement, elles mettent généralement l'accent sur les activités professionnelles ou autres de l'auteur, et font, par conséquent, intervenir le milieu dans lequel il a vécu, les gens qu'il a connus. Cette condition marque la distinction avec l'autobiographie dont les mémoires ne présentent pas l'unité du sujet, soit l'histoire d'une personnalité. Ici, l'accent est mis davantage sur les faits et gestes de l'auteur, sur la vie de tous les jours, sur ce qu'il a vu ou entendu, le milieu dans lequel il a vécu, les gens qui ont joué un rôle dans sa vie ou qu'il a tout simplement côtoyés<sup>21</sup>.

De plus, comme dans les récits de voyage, les mémoires se caractérisent par la concordance entre l'auteur, le narrateur et le personnage<sup>22</sup>. Or, *Fields of Light* raconte le voyage de l'auteur en République tchèque, y incorporant les souvenirs et les expériences de son père et de sa famille durant le régime communiste. Ainsi, l'auteur non seulement fait connaître une nouvelle culture aux lecteurs, mais il les renseigne également sur la politique et l'histoire du pays. L'auteur-narrateur jette un regard sur la vie passée de son père. Tous les événements historiques qu'il décrit ont été vécus par son père. Nous ne pensons donc pas classer *Fields of Light* dans la catégorie des « mémoires », car ce ne sont pas ses propres souvenirs que l'auteur évoque.

<sup>21</sup> VAN ROEY-ROUX, Françoise (1983). *La littérature intime du Québec*. Montréal, Éditions Boréal, p. 59.

<sup>22</sup> LEJEUNE, Philippe (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris, Éditions du Seuil, p. 14.

Comme il l'a lui-même affirmé durant l'entrevue, *Fields of Light* concerne l'existence, le récit d'une vie qui est celle de son père et non la sienne.

Ainsi, comme nous pouvons le voir, le texte présente une hybridité générique. C'est un texte qui mélange le récit de voyage, la biographie et la fiction, ce qui en fait une œuvre discontinue et fragmentaire. De plus, les sauts vers les moments où l'auteur plonge soudainement dans ses réflexions et expériences de Prague, brisent la conception linéaire de l'œuvre et lui permettent de sortir des contraintes génériques. Ainsi, par son expérimentation sur le genre, ce texte représente une remise en question des formes et des limites des écritures intimes.

## Chapitre II

### Œuvre hybride

Comme nous avons pu le constater au Chapitre précédent, l'ouvrage que nous avons choisi de traduire pose un problème de classification et, par conséquent, nous renvoie à la problématique du genre. Cependant, puisque l'étude sur la question des genres pourrait facilement devenir un mémoire en soi, dû à de nombreuses théories quant à la dynamique et la catégorisation des genres, nous avons décidé, dans ce Chapitre, de situer notre interrogation du côté de l'instabilité et de la fragmentation du genre littéraire en nous posant la question : « Qu'est-ce qu'une œuvre hybride ? ».

Commençons par le *Petit Robert* qui définit le terme « hybride » de la façon suivante : « Composé de deux éléments de nature différente anormalement réunis ; qui participe de deux ou plusieurs ensembles, genres, styles ». Comme le mentionne Wladimir Krysinski dans son texte intitulé « Sur quelques généalogies et formes de l'hybridité dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup> », l'hybridité relève d'une catégorie que la théorie littéraire a empruntée aux sciences naturelles, à la biologie mais surtout à la génétique. De ces sciences qui s'intéressent au croisement des variétés de races et d'espèces différentes, la théorie littéraire a retenu quelques aspects afin d'expliquer certains phénomènes d'écriture. Ainsi, l'hybridité s'intéresse au changement de

---

<sup>23</sup> KRYINSKI, Wladimir (2004). « Sur quelques généalogies et formes de l'hybridité dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle » in BUDOR, Dominique et GEERTZ, Walter (2004). *Le texte hybride*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 27.

registres, à l'inégalité du style, aux mélanges des dialectes et des niveaux de langage ainsi qu'à l'entrecroisement générique<sup>24</sup>.

D'un pays à l'autre, on mélange les discours et les genres dans des dispositifs de plus en plus novateurs et osés. On s'aperçoit que l'hybride a donné lieu à une multiplicité de représentations textuelles, qu'il a ouvert de nouveaux champs de création scripturale et littéraire, qu'il s'est présenté comme un espace inédit de réflexion et de création<sup>25</sup>.

Dans les années 70, Mikhaïl Bakhtine a souligné la nature hybride de la forme romanesque. Dans son ouvrage *Esthétique et théorie du roman* (1978), il s'intéresse à la question de l'interaction des genres dans le roman et définit deux pratiques différentes : la première, qu'il nomme le genre « intercalaire », contient différentes formes littéraires comme par exemple poésies, nouvelles ou vers. Comme l'explique Bakhtine, « en principe, n'importe quel genre peut s'introduire dans la structure d'un roman, et il n'est guère facile de découvrir un seul genre qui n'ait pas été, un jour ou l'autre, incorporé par un auteur ou un autre<sup>26</sup> ». La deuxième catégorie soulignée par le théoricien est le genre « enchâssant », celui qui a créé l'élasticité du genre romanesque comme la biographie, le récit de voyage, le journal, la correspondance, lesquels, affirme Bakhtine, « élargissent l'horizon littéraire et linguistique, aidant la littérature à conquérir de nouveaux mondes de conceptions verbales, déjà pressentis et partiellement conquis dans d'autres sphères de la vie du langage – sphères extra-littéraires<sup>27</sup>. » Ainsi, les différents genres littéraires peuvent se recouper les uns les autres pour finalement aboutir à un kaléidoscope. Ce franchissement des

<sup>24</sup> BUDOR, Dominique et GEERTZ, Walter, dir. (2004). *Le texte hybride*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 29.

<sup>25</sup> PATERSON, Janet (2001). « L'éclatement des genres et le ralliement du sens » in DION, Robert, FORTIER, Frances, HAGHEBAERT, Élisabeth, dir. (2001). *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, Québec, Éditions Nota bene, p. 82.

<sup>26</sup> BAKHTINE, Mikhaïl (1963). *Esthétique et théorie du roman*. Paris, Gallimard, p. 141.

<sup>27</sup> *Ibid.*, pp. 143-144.



limites fait place au questionnement des genres littéraires et ouvre la voie à l'expérimentation de la part des écrivains.

Aujourd'hui, les écrivains possèdent une grande liberté face aux limites génériques. Ceci leur permet de s'exprimer librement sans avoir nécessairement à respecter les règles qui régissent les différents genres littéraires. Ainsi, sous leur plume, les mots circulent librement, donnant parfois naissance à une œuvre hybride. Il est intéressant, dans cette perspective, de remarquer que, pour certains écrivains, « la passion de comprendre le monde se traduit par le recours systématique à l'hybride, outil du savoir, du sens et de la représentation<sup>28</sup> ». Dans le cas de *Fields of Lights*, l'auteur se permet de jouer librement avec les genres littéraires traditionnels. Cette approche hybride de son texte, où réalité et imaginaire s'entrelacent, révèle un aspect subjectif de la représentation de la vie de son père. Né aux États-Unis, l'auteur ressent le besoin de comprendre et de connaître le passé douloureux qui se cache derrière le visage de son père. Ce dernier, qui avait fait partie de la *skupina*<sup>29</sup> se montrait réticent à parler de ses expériences. Joseph Hurka connaissait peu de choses du travail de son père en tant que membre de la Résistance. Il savait cependant qu'il avait agi comme espion pour la CIA dont il ne pouvait malheureusement rien raconter car il avait prêté serment. Joseph Hurka n'était donc pas en mesure de tout replacer dans le temps. Mais pour pouvoir écrire un livre, il avait besoin de mettre

---

<sup>28</sup> KRYSINSKI, Wladimir (2004). « Sur quelques généalogies et formes de l'hybridité dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle » in BUDOR, Dominique et GEERTZ, Walter (2004). *Le texte hybride*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 38.

<sup>29</sup> « *Skupina* (signifiant "groupe" en tchèque) réfère à de petits groupes de patriotes tchèques qui se sont organisés après la Deuxième Guerre mondiale pour résister au mouvement communiste. Ce groupe de résistance se consacrait à faire sortir du pays des hommes d'État et des renseignements importants en traversant la frontière de l'Allemagne de l'Ouest, afin de les remettre entre les mains des services secrets américains. » HURKA, Joseph (2003). *Fields of Light: A Son Remembers His Heroic Father*. New York, Pushcart Press, pp. 82, 101. (notre traduction)

de l'ordre dans tout ce que son père avait vécu. C'est alors que son père décida de raconter une partie de son histoire et comme le dit Hurka : « I had the sense that my journey to his old country and my interest in his story had opened a door for him – a part of his life that he'd always worked to camouflage was now being brought to light<sup>30</sup>. » Ainsi, les quelques expériences vécues et racontées par son père, le voyage en Tchécoslovaquie où Joseph Hurka rencontre sa tante, ainsi que l'entrevue avec le prêtre Václav Malý, lui ont permis de créer *Fields of Light*. Cependant, il en est résulté un « genre littéraire hybride ».

Ce constat nous a amenés à nous questionner sur la nature de cette hybridité. Était-elle voulue ? Était-elle le résultat du fait que Joseph Hurka ne connaissait pas tout sur la vie de son père ? Bien que nous ne puissions pas répondre catégoriquement à ces questions, nous pouvons toutefois proposer l'hypothèse suivante : l'auteur utilise une forme hybride pour exprimer tout à la fois sa fragmentation intérieure et sa quête d'identité. Dans un tel cas, nous supposons que cette problématique se situe autant sur le plan personnel que collectif : personnel, car après avoir perdu son père, l'auteur souffre d'une certaine angoisse existentielle ; collectif, dans la mesure où le texte aborde la question du totalitarisme. Ainsi, l'hybridité représente à la fois la forme et le sens :

[...] en dépit ou peut-être à cause de leur forme éclatée, les textes hybrides sont fortement investis de sens. Et si, il y a une dizaine d'années, on pouvait avancer que les pratiques hybrides bouleversaient nos habitudes de lecture et de perception, il me semble qu'elles s'inscrivent aujourd'hui tout naturellement dans nos systèmes cognitifs et épistémologiques. Nous vivons dans une époque de mélange. Aussi l'écriture hybride est-elle, en fin de compte, l'écriture par

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 101.

excellence de notre temps : cohérente dans son incohérence, signifiante dans son éclatement<sup>31</sup>.

Nous pouvons constater que l'éclatement du genre littéraire, l'expérimentation des formes et les pratiques hybrides que nous venons d'exposer se situent dans une perspective postmoderne qui, pour reprendre le terme de Jean-François Lyotard, se caractérise par une « incrédulité à l'égard des métarécits<sup>32</sup> ». Rappelons que les « métarécits » sont « des grands mouvements idéologiques et utopistes de masse tel que le marxisme, l'humanisme, le modernisme qui promettent l'avènement prochain du “ paradis terrestre ”<sup>33</sup> ». À cet égard, nous sommes d'accord avec Janet Paterson<sup>34</sup> lorsqu'elle dit que l'hybride ouvre la voie à la multiplicité et refuse toute notion d'hégémonie et de vérité absolue que les métarécits proposaient. Ainsi, comme nous pouvons constater, l'éclatement des métarécits a ouvert la voie aux nouvelles façons de concevoir le monde.

Si nous prenons comme exemple le contexte de l'ouvrage que nous traduisons, nous pouvons supposer que s'il n'y avait pas eu cette ouverture, l'auteur n'aurait pas pu voyager en République tchèque pour visiter le pays natal de son père. Or, la chute du régime communiste qui est contemporaine au mouvement de postmodernisme, a contribué à « briser différents tabous

---

<sup>31</sup> PATERSON, Janet (2001). « L'éclatement des genres et le ralliement du sens » in DION, Robert, FORTIER, Frances, HAGHEBAERT, Élisabeth, dir. (2001). *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, Québec, Éditions Nota bene, p. 91.

<sup>32</sup> LYOTARD, Jean-François (1984). *The Postmodern Condition: A Report on Knowledge*, traduit du français par Geoff Bennington et Brian Massumi. Minneapolis, University of Minnesota Press, p. xxiv.

<sup>33</sup> BOISVERT, Yves (1995). *Le Postmodernisme*. Montréal, Éditions Boréal, pp. 22-23.

<sup>34</sup> Janet Paterson est professeure au département d'études françaises de l'Université de Toronto. Elle a publié *Anne Hébert : architecture romanesque et Moments postmodernes dans le roman québécois*. <http://bresilamontreal.uqam.ca/paterson.htm> (Page consultée le 20 octobre 2008)

socio-culturels et à agrandir l'espace de la liberté de l'écriture<sup>35</sup> ». Ainsi, les écrivains étaient en mesure de s'exprimer librement sans avoir à craindre l'emprisonnement. C'est dans ce contexte de liberté et d'ouverture que l'auteur, Joseph Hurka, a rédigé *Fields of Lights*.

---

<sup>35</sup> DELAPERRIÈRE, Maria (1999). *(Post) modernisme en Europe centrale : la crise des idéologies*. Éditions Harmattan, p. 183.

### Chapitre III

#### Postmodernisme et traduction

Puisque l'idée de « genre littéraire hybride » se trouve au cœur de nos questionnements théoriques, nous croyons important dans ce Chapitre d'émettre quelques réflexions sur le « postmodernisme ». Cependant, vu la complexité de ce concept, nous ne prétendons aucunement à l'exhaustivité, mais nous envisageons de présenter le « postmodernisme » tel que nous l'entendons dans le cadre de notre mémoire<sup>36</sup>. Pour ce faire, nous rappellerons les principaux changements qui ont eu lieu au plan littéraire vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle. C'est par la suite que nous allons nous pencher sur l'activité de la traduction en exposant brièvement comment elle a d'abord été perçue dans la pensée moderne et finalement quels ont été les principaux changements, quant à sa perception, dans le courant « postmoderne ».

Nous ne pouvons pas parler de ce mouvement sans mentionner le nom de Jean-François Lyotard. Philosophe français, auteur de *La condition postmoderne* (1979), il rejette l'idée du projet moderne qui « à l'origine avait pour objectif de réaliser l'universalité des communautés à travers une émancipation progressive de l'humanité<sup>37</sup> ». Ainsi, Lyotard parle de la fin des « grands récits » ou « métarécits » pour caractériser l'abandon des pensées idéologiques et utopistes qui promettaient d'atteindre « l'idéal ». Selon Lyotard, les événements historiques qui se sont déroulés au cours du XX<sup>e</sup> siècle témoignent de la faillite de ces grands récits :

---

<sup>36</sup> Précisons que le « postmodernisme » est apparu dans plusieurs domaines tels que la sociologie, l'histoire, l'architecture ou encore la traductologie. Rappelons également qu'il y a eu différentes prises de positions autour de ce concept.

<sup>37</sup> BOISVERT, Yves (1995). *Le Postmodernisme*. Montréal, Éditions Boréal, p. 18.

L'authentique base de tous les grands récits de l'émancipation fut, à vrai dire, invalidée par les cinquante dernières années. Tout ce qui est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel est réel : 'Auschwitz' réfute la doctrine spéculative. Au moins ce crime, qui est réel, n'est pas rationnel. Tout ce qui est prolétarien est communiste, tout ce qui est communiste est prolétarien : 'Berlin 1953, Budapest 1956, Tchécoslovaquie 1968, Pologne 1980' (j'en passe) réfutent la doctrine matérialiste historique : les travailleurs se dressent contre le Parti. Tout ce qui est démocratique est par le peuple et pour lui, et inversement : 'Mai 1968' réfute la doctrine du libéralisme parlementaire<sup>38</sup>.

Ainsi, le postmodernisme a fait place à l'individualité. Désormais, l'individu est responsable de sa propre destinée et il devient « de plus en plus indifférent aux avis qui lui semblent venir de l'extérieur, et se fie davantage à son expérience personnelle<sup>40</sup> ». Donc, au lieu de croire à une vérité suprême, proposée auparavant par les métarécits, les gens se permettent d'écouter leurs propres vérités et interprétations. L'objectivisme et l'universalisme cèdent alors la place à la subjectivité de l'individu. L'œuvre que nous traduisons présente une histoire personnelle de Josef Hurka père perçu comme un oublié de l'Histoire par le discours communiste qui tentait d'effacer de l'histoire de son pays chaque individu qui s'était montré résistant au régime. Sous une telle optique, le postmodernisme permet la redécouverte des facettes oubliées de l'Histoire.

Dans le domaine littéraire, le brouillage des frontières linguistiques, stylistiques et génériques, représente l'un des vecteurs de transformation de l'objet textuel. Tandis que la rhétorique moderne se caractérisait par la réduction, la dualisation et la classification, le postmodernisme se définit plutôt par l'éclatement des règles, l'hybridité, la fragmentation, la multiplication de sens et l'ouverture. Ainsi, la littérature postmoderne entraîne une libération des thématiques et des stylistiques :

---

<sup>38</sup> LYOTARD, Jean-François (1986). *Le postmoderne expliqué aux enfants*. Paris, Éditions Galilée, p. 53.

<sup>40</sup> BOISVERT, Yves (1995). *Le Postmodernisme*. Montréal, Éditions Boréal, p. 29.

La liberté a ouvert toutes les écluses, y compris celles des pratiques littéraires. Des valeurs postmodernes comme la fragmentation, la multiplicité, l'indétermination et l'hétérogénéité envahissent les textes, entièrement libérés du réalisme socialiste. [...] Le postmodernisme est très marqué, sous l'angle social, par un attachement à la liberté, au pluralisme et aux droits de l'homme. [...] Dans un tel contexte, l'écrivain semble acquérir de nouvelles responsabilités telles que : restaurer les liens historiques et culturels brisés, combattre les phénomènes d'occultation, de refoulement et de non-dits ainsi que de dénoncer toute tentation de pouvoir autoritaire<sup>41</sup>.

Dans un tel contexte, les pensées se pluralisent, on voit les idées circuler librement, s'entrecroiser jusqu'au brouillage total de leur origine. Mais si nous ne sommes plus en mesure d'identifier l'origine, qu'arrive-t-il alors à la traduction, dont l'original constitue la seule justification ?

Tout au long de l'histoire, nous remarquons que la traduction est confrontée à des oppositions binaires : traduction « bonne » ou « mauvaise », traduction « littérale » ou « libre », équivalence « formelle » ou « dynamique », « source » ou « cible », pour n'en nommer que celles-ci. Donc, le discours sur la traduction porte le plus souvent sur l'opération traduisante centrée sur l'« équivalence » et la « fidélité ». Le traducteur, tout en s'assurant de rester « fidèle » au texte original, doit effacer toute trace de son intervention afin de faire transparaître le mot d'auteur considéré comme source principale de sens et de vérité. Or, comme le souligne Venuti dans son ouvrage *Rethinking Translation*, « l' "original" est une forme d'expression de l'auteur, une copie de sa personnalité ou de son intention, une image dotée de ressemblance [...] »<sup>42</sup>. Les théories traditionnelles<sup>43</sup> de la traduction telles que celles de l'équivalence formelle

---

<sup>41</sup> DELAPERRIÈRE, Maria (1999). *(Post) modernisme en Europe centrale : la crise des idéologies*. Éditions Harmattan, p. 154-158.

<sup>42</sup> VENUTI, Lawrence, ed. (1992). *Rethinking Translation : discourse, subjectivity, ideology*. London; New York, Routledge, p. 3. (notre traduction)

<sup>43</sup> Nous aimerions préciser que nous utilisons le terme « tradition » comme un terme générique. Nous sommes pleinement conscients que la « tradition occidentale » est plurielle et varie dans le temps et l'espace.

et l'équivalence dynamique de Nida ou la méthode comparative de Jean-Paul Vinay et de Jean Darbelnet privilégiaient le statut du texte original et considéraient la traduction avant tout comme une activité « seconde » et « dérivée ». En d'autres mots, « la traduction, comme il a été souvent souligné, était plus ou moins une copie de l'original et les copies n'ont jamais la même valeur<sup>44</sup>. » D'ailleurs, face à cette prédominance du texte original et de son auteur, le traducteur s'efface, empêchant ainsi la reconnaissance et la valorisation de son travail. Ainsi, invisibilité du traducteur et fidélité au texte original ont longtemps déterminé les caractéristiques d'une « bonne » traduction.

Cependant, depuis les quarante dernières années, qu'on inscrit aujourd'hui dans la période postmoderne et dont nous avons présenté quelques aspects, nous constatons une nouvelle manière de concevoir le monde. Ce qui fait que dans la pensée postmoderne, les oppositions binaires propres aux théories traditionnelles de la traduction perdent leur pertinence. Ainsi s'annonce une nouvelle manière de penser sur la traduction, ainsi se présente la nécessité de redéfinir le statut du traducteur. « Original », « pureté » et « fidélité » sont des termes qui semblent perdre leur statut au cours de la période postmoderne. En effet, nous assistons à la fin du radicalisme dans les définitions des frontières entre l'original et la traduction. Plus encore, nous assistons à la « fin » ou à la « mort » de l'auteur : « le XX<sup>e</sup> siècle a commencé par les transgressions de la littérature, donc de la notion d'auteur, par les avant-gardes, et il s'est terminé sur la dissolution des limites de la littérature, donc de la notion d'auteur, par la postmodernité<sup>45</sup>. » Autrement dit, le postmodernisme se caractérise par une rupture des modèles

---

<sup>44</sup> BASSNET, Susan (2006). « Translating Genre » in DOWD, Garin, STEVENSON, Lesley, STRONG, Jeremy (2006). *Genre matters*, Bristol, UK; Portland, OR, Intellect, p. 87. (notre traduction)

<sup>45</sup> COMPAGNON, Antoine. « Qu'est-ce qu'un auteur? 1. Introduction : mort et résurrection de l'auteur » [En ligne]. <http://www.fabula.org/compagnon/auteur.php> (Page consultée le 4 novembre 2008)



classiques ainsi que par la redéfinition des notions telles que « auteur ». Cette cassure des modèles classiques a permis d'élargir l'horizon de la pensée en reconnaissant le fait qu'il existe plusieurs manières de faire sens.

C'est en 1969 en France que Roland Barthes, écrivain et sémiologue, publie son célèbre article intitulé « La mort de l'auteur<sup>46</sup> ». S'attaquant à la notion d'auteur, principale figure des études et de la critique littéraires, Barthes dénonce ouvertement l'idée selon laquelle connaître l'intention de l'auteur était nécessaire pour déterminer le sens de l'œuvre. Ainsi « l'explication de l'œuvre est toujours cherchée du côté de celui qui l'a produite, comme si, [...] c'était toujours finalement la voix d'une seule et même personne, l'auteur, qui livrait sa confiance<sup>47</sup>. » Cependant, explique Barthes, « c'est le langage qui parle, ce n'est pas l'auteur ». Ce dernier ainsi éloigné, il « n'est jamais rien de plus que celui qui écrit, tout comme *je* n'est autre que celui qui dit *je* : le langage connaît un sujet et non une personne<sup>48</sup>. » Le sens de l'œuvre n'est alors plus attribué à la pensée de l'auteur considérée pendant longtemps comme originale et pure.

Barthes distingue l'expression de l'auteur de l'inscription du scripteur dont la « main détachée de toute voix, portée par un pur geste d'inscription, trace un champ sans origine<sup>49</sup> ». Ainsi, Barthes explique que sans origine, le texte ne libère plus un sens unique et théologique, mais devient plutôt « un espace à dimensions multiples, où se marient et se contestent des écritures variées, dont aucune n'est originelle : le texte est un tissu de citations, issues des mille

---

<sup>46</sup> « Le texte de Roland Barthes « La mort de l'auteur » ainsi que celui de Michel Foucault intitulé « Qu'est-ce qu'un auteur ? » est présenté durant une conférence donnée en février 1969 à la Société française de Philosophie, ont figuré parmi les pages les plus photocopiées par les étudiants de lettres avant de devenir disponibles, bien plus tard seulement, dans les recueils posthumes (Barthes, *Le Bruissement de la langue*, 1984 ; Foucault, *Dits et écrits*, 1994), énonçait le *credo* de la théorie littéraire des années 1970, diffusée sous le nom de post-structuralisme, ou encore de déconstruction. » <http://www.fabula.org/compagnon/auteur.php> (Page consultée le 30 octobre 2009)

<sup>47</sup> BARTHES, Roland (1984). « La mort de l'auteur » in *Le Bruissement de la langue*. Paris, Éditions du Seuil, p. 62.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 62.

foyers de la culture<sup>50</sup> ». De plus, Barthes affirme que l'unité d'un texte ne se trouve pas alors dans son origine mais plutôt dans sa destination, qui est le lecteur. Ainsi, dans les mots de Barthes, la mort de l'auteur a donné une place au lecteur. En déclarant la mort de l'auteur, Barthes souhaite libérer le texte de la domination de l'auteur perçu comme unique créateur. Ainsi, l'auteur mort, le texte devient ouvert à différentes interprétations possibles. Nous pouvons alors constater que le détachement de la source de l'auteur pour faire place aux lecteurs a donné naissance aux théories de réception, telle que celle de Hans Robert Jaus.

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 65.

## Chapitre IV

### Le statut du traducteur

Comme nous avons pu voir au chapitre précédent, la logique traditionnelle percevait la traduction comme étant une activité seconde et dérivée de l'original. Sous cet angle, le traducteur a toujours été tributaire de l'œuvre originale et donc redevable à son auteur. Ainsi, « tandis que l'expression de l'auteur est en général unique, un moyen pour lui de s'exprimer à travers un texte original, la traduction est un dérivé, ni une expression de soi ni une œuvre originale : elle est une imitation d'un autre texte<sup>52</sup>. » Devant cette priorité accordée à l'original, le traducteur s'efface afin de faire transparaître le talent de l'auteur. Ce faisant, son travail perd sa valeur et son importance en souffre. L'invisibilité du traducteur est d'un grand intérêt pour Lawrence Venuti, qui dénonce cette pratique de la traduction faisant croire au lecteur qu'il lit l'original. Dans son ouvrage *The Translator's Invisibility*, Venuti explique qu'un texte traduit est acceptable aux yeux des éditeurs et des critiques seulement s'il produit un discours clair et intelligible créant l'illusion de lire non une traduction mais l'original même. Selon Venuti, cette pratique qu'il nomme « fluency » « cache les nombreuses conditions sous lesquelles la traduction a été produite, à commencer par l'intervention cruciale du traducteur dans l'œuvre originale<sup>53</sup> ». Ainsi, comme il l'explique, le traducteur procède de manière à rendre son travail invisible en créant un effet de transparence sous lequel le texte traduit semble naturel. Cette invisibilité du traducteur,

---

<sup>52</sup> VENUTI, Lawrence (1998). *The Scandals of Translation*. London, New York, Routledge, p. 31. (notre traduction)

<sup>53</sup> VENUTI, Lawrence (1994). *The Translator's Invisibility*. London, New York, Routledge, pp. 1-2. (notre traduction)

précise-t-il, est partiellement due à la conception individualiste de l'auteur, ce qui résulte en un grand désavantage pour le traducteur :

According to this conception, the author freely expresses his thoughts and feelings in writing, which is thus viewed as an original and transparent self-representation, unmediated by transindividual determinants (linguistic, cultural, social) that might complicate authorial originality. This view of authorship carries two disadvantageous implications for the translator. On the one hand, translation is defined as a second-order representation: only the foreign text can be original, an authentic copy, true to the author's personality or intention, whereas the translation is derivative, fake, potentially a false copy. On the other hand, translation is required to efface its second-order status with transparent discourse, producing the illusion of authorial presence whereby the translated text can be taken as the original<sup>54</sup>.

Cette idéologie de transparence qui est le signe d'une traduction réussie, cache l'acte de traduction et par conséquent dissimule l'intervention du traducteur. Selon Venuti, de plus en plus de traducteurs pratiquent la « domestication », qui consiste à traduire de manière à réécrire le texte étranger dans les termes de la culture cible. D'ailleurs, c'est ce type de traduction qui met en lumière la pratique de « fluency » et qui crée l'illusion que le texte n'est pas une traduction mais un original. Cette tendance, explique Venuti, « a été dominante dans la théorie et la pratique de la traduction anglaise dans chaque genre littéraire, dans la prose comme dans la poésie<sup>55</sup>. » Dans son ouvrage *The Translator's Invisibility*, il réfléchit sur le statut du traducteur et sur les différentes stratégies qui opposent l'assimilation culturelle et la transparence. C'est ainsi qu'il présente deux stratégies de la traduction centrées sur les concepts de « foreignizing » et « minoritizing ». Comme l'explique Venuti, la traduction nommée « foreignizing » « est une pratique culturelle qui refuse les valeurs dominantes en créant des affiliations avec les valeurs

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, pp. 6-7.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 65. (notre traduction)

linguistiques et littéraires marginales dans la culture réceptrice, incluant les cultures étrangères qui avaient été exclues à cause de leur propre résistance aux valeurs dominantes<sup>56</sup>. » La traduction appelée « minoritizing » « libère le *remainder*<sup>57</sup> en cultivant un discours hétérogène, exposant le dialecte courant et les canons littéraires à ce qui leur est étranger, inférieur et marginal<sup>58</sup> ». En pratiquant ces deux stratégies, le traducteur montre qu'une traduction a eu lieu et ainsi assume sa visibilité. Face à l'invisibilité du traducteur véhiculée par le discours traditionnel, il est nécessaire de repenser le statut du traducteur en tant qu'agent actif qui, n'étant plus transparent, assume sa responsabilité ainsi que sa propre démarche. Désormais, le traducteur intervient, agit et rend des comptes :

S'il s'ingénie à traduire une œuvre en assumant sa voix et son écriture, le traducteur se rend visible au lecteur et, contrairement à la transparence de la traduction effacée, dévoile les coulisses d'un théâtre qui le met en scène aussi. La transparence n'est alors plus un problème de processus traductif, elle devient une attitude éthique qui, au lieu de donner l'illusion de l'absence de l'auteur de la traduction, lui rend toute sa chair et son épaisseur<sup>59</sup>.

Dans ce contexte, la nouvelle éthique du traducteur consiste à montrer le fonctionnement du texte à traduire. Le traducteur manifeste sa présence en montrant son intervention dans le texte et il assume sa participation au processus d'écriture en tant qu'agent biculturel.

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 148. (notre traduction)

<sup>57</sup> « Any language is [...] a site of power relationships because a language, at any historical moment, is a specific conjuncture of a conjuncture of a major form holding sway over minor variables. Lecerclé (1990) calls them the "remainder". » Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation*, p. 10.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 11. (notre traduction)

<sup>59</sup> BASALAMAH, Salah (2004). « Du droit à l'éthique du traducteur », *TTR* [En ligne]. vol.17. no. 2, pp. 67-68.

## Chapitre V

### Réflexion méthodologique

Le discours traditionnel sur la traduction centrée sur le binarisme et la dichotomie fait place, à partir des années quatre-vingt, à un discours renouvelé où la réflexion sur la traduction remet en question le réductionnisme de ce modèle. Les nombreux dualismes traditionnels tels que « original » et « copie », « langue de départ » et « langue d'arrivée », « source » et « cible », « équivalence dynamique » et « équivalence fonctionnelle » et bien d'autres, perdent leur légitimité dans l'épistémè postmoderne. Ainsi, notre travail se situe dans l'approche théorique du discours postmoderne où les réflexions sur la traduction se font en dehors des schémas binaires :

In the 1990s translation studies witnessed a powerful intellectual renewal which could be recorded in historical terms as the *postmodern turn*. New approaches to studying translation phenomena revealed the limitations of previous methodologies, bringing to the forefront issues of gender, ethics, postcolonialism, globalization, and minority in translation, all related to what is generally referred to as the postmodern condition<sup>60</sup>.

Alors que la pensée moderne s'obstinait à chercher un savoir « pur », la pensée postmoderne se caractérise par la diversité des idées qui circulent à une vitesse remarquable. Dans le domaine littéraire, nous remarquons que « l'histoire littéraire est jalonnée de mouvements, d'écoles, qui ont tour à tour revendiqué un rapport différent au monde traduit par une esthétique particulière;

---

<sup>60</sup> BANDIA, Paul (2006). « The impact of Postmodern Discourse on the History of Translation » in BASTIN, Georges et BANDIA, Paul, ed. (2006). *Charting the future of Translation History*. University of Ottawa Press, p. 54.

rien de tel avec la post-modernité, qui n'est réclamée par personne ni étayée de réalisations s'affichant résolument postmodernes<sup>61</sup> ». Ainsi, sur le plan littéraire, le postmodernisme conteste les discours dominants d'une société ainsi que les notions d'unité et d'homogénéité qui en sont à la base. Dans le domaine de la traductologie, nous assistons, pour reprendre le terme de Meschonnic, au « décentrement ». Dans son ouvrage *Pour la poétique II*, Meschonnic définit le « décentrement » comme étant :

[...] un rapport textuel entre deux textes dans deux langues cultures jusque dans la structure linguistique de la langue, cette structure linguistique étant valeur dans le système du texte. L'*annexion* est l'effacement de ce rapport, l'illusion du naturel, le comme-si, comme si un texte en langue de départ était écrit en langue d'arrivée, abstraction faite des différences de cultures, d'époque, de structure linguistique. [...]<sup>62</sup>

Or, dans la pensée postmoderne il s'agit de repenser la méthode traditionnelle de traduction qui consistait à ramener l'Autre vers Soi en effaçant les différences. Désormais, ce qui importe est de s'ouvrir à l'Autre sans pratiquer l'annexion. De plus, nous assistons au renversement des schémas dualisants propres au discours théorique traditionnel, à la pluralité du sens et de la prise de conscience de l'Autre<sup>63</sup>. Cette nouvelle voie ouvre un espace pour réfléchir à la traduction d'une manière différente de l'approche traditionnelle, car, comme le constate Berman, « l'espace de la traduction est irrémédiablement pluriel, hétérogène et non unifiable<sup>64</sup> ». Ainsi, la traduction se voit libérée de l'emprise du dualisme participant à la redéfinition des notions telles que

<sup>61</sup> FORTIER, France (1998). « Le récit de la postmodernité » in BOISVERT, Yves, dir. (1998). *Postmodernité et sciences humaines*. Montréal, Éditions Liber, p. 24.

<sup>62</sup> MESCHONNIC, Henri (1973). « Propositions pour une poétique de la traduction » in *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard, p. 308.

<sup>63</sup> BANDIA, Paul (2006). « The impact of Postmodern Discourse on the History of Translation » in BASTIN, Georges et BANDIA, Paul, ed. (2006). *Charting the future of Translation History*. University of Ottawa Press, pp. 54-57.

<sup>64</sup> BERMAN, Antoine (1989). « La traduction et ses discours ». *META* [En ligne]. vol. 34, no. 4, p. 674. <http://www.erudit.org/revue/meta/1989/v34/n4/002062ar.pdf> (Page consultée le 5 novembre 2008)

« équivalence » et « fidélité », entre autres. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà mentionné, dans la pensée postmoderne le statut d'un original pur et de son auteur sont remis en question. Selon Barthes :

[...] un texte n'est pas fait d'une ligne de mots, dégageant un sens unique, en quelque sorte théologique (qui serait le « message » de l'Auteur-Dieu), mais un espace à dimensions multiples, où se marient et se contestent des écritures variées, dont aucune n'est originelle : le texte est un tissu de citations, issues de mille foyers de la culture<sup>65</sup>.

Ainsi, l'auteur éloigné, le texte devient ouvert aux multiples interprétations possibles selon le lecteur et le traducteur, qui désormais participent à la construction du sens. L'idée selon laquelle la traduction doit « fidèlement » reproduire l'intention initiale de l'auteur n'est donc plus légitime dans la pensée postmoderne. Ceci permet également de sortir le traducteur de son invisibilité et de repenser son statut :

Il s'agit de repenser la position du traducteur comme celle d'un agent vivant dans un monde dans lequel il agit; il est engagé, enraciné dans sa culture, car sa façon d'appréhender le monde est modelée par son corps, sa culture, sa forme de vie, sa culture et sa forme de vie pouvant être caractérisées par l'unicité ou par la pluralité. Être agent incarné rend le traducteur conscient de son travail. En tant que corps traduisant, le traducteur affecte le corps des autres<sup>66</sup>.

Or, c'est en assumant sa responsabilité et en affirmant son action que le traducteur peut se trouver « en position de transformer le monde<sup>67</sup>. » Cette ouverture vers l'Autre a permis aux traducteurs de mettre cet Autre en valeur, de lui accorder une place et ainsi de s'éloigner de la

---

<sup>65</sup> BARTHES, Roland (1984). « La mort de l'auteur » in *Le Bruissement de la langue*. Paris, Éditions du Seuil, p. 65.

<sup>66</sup> MERKLE, Denise (2007). « Du passeur à l'agent de métamorphose : étude exploratoire de quelques représentations du traducteur littéraire ». *TTR* [En ligne]. vol. XX, no. 2, pp. 301-325. <http://www.erudit.org/revue/ttr/2007/v20/n2/018828ar.html> (Page consultée le 4 novembre 2008)

<sup>67</sup> *Ibid.*



pratique annexionniste qui consistait justement à effacer l'étranger afin de produire une traduction « transparente » et lisible.

Comme institution l'auteur est mort : sa personne civile, passionnelle, biographique, a disparu; dépossédée, elle n'exerce plus sur son œuvre la formidable paternité dont l'histoire littéraire, l'enseignement, l'opinion avaient la charge d'établir et de renouveler le récit : mais dans le texte, d'une certaine façon, *je désire l'auteur* : j'ai besoin de sa figure, comme elle a besoin de la mienne<sup>68</sup>.

Roland Barthes

### 5 a) Notre manière de traduire

La réflexion que nous avons menée aux chapitres précédents représente, dans les termes bermaniens, notre « horizon traductif », c'est-à-dire « l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui “déterminent” le sentir, l'agir et le penser d'un traducteur<sup>69</sup> ». Comme nous l'avons déjà mentionné, dans les années 80 du XX<sup>e</sup> siècle, la réflexion sur la traduction a connu des changements remettant en question le binarisme longtemps ancré dans le discours théorique traditionnel. D'ailleurs, comme le constate Paul Bandia à ce sujet « [...] new approaches raised doubts about long held views on matters of fidelity, sameness, and binary oppositions (such as the relationship between original and translation), introducing other paradigms of investigation such as power relations, ideology and

---

<sup>68</sup> BARTHES, Roland (1973). *Le plaisir du texte*. Paris, Éditions de Seuil, pp. 45-46.

<sup>69</sup> BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard, p. 79.

identity<sup>70</sup> ». Ce sont donc, pour reprendre les termes de Berman, notre « horizon traductif », la « position traductive » ainsi que le « projet de traduction » qui nous ont guidés dans l'élaboration de la traduction de *Fields of Light*.

La position traductive d'un traducteur représente le rapport que celui-ci entretient avec son activité. C'est, souligne Berman, le « se-posér du traducteur vis-à-vis de la traduction<sup>71</sup> ». Notre position traductive s'énonce de cette façon : d'abord, nous voulons rendre l'hybridité générique du texte de départ qui représente, comme nous l'avons vu au Chapitre I de notre mémoire, la principale caractéristique de *Fields of Light*. Puis, nous voulons faire place à l'Étranger en gardant dans la traduction les mots, les expressions ainsi que les toponymes en tchèque. Cette reconnaissance de l'Autre nous permet de nous opposer à la politique annexionniste, pratiquée pendant longtemps par la langue-culture française, pour mettre en valeur la culture étrangère représentée dans le texte de départ.

Sous cette optique, nous remarquons un changement du statut du traducteur en tant qu'agent qui illustre la présence de l'Autre. Comme nous pouvons le constater au sujet de la figure du traducteur :

Les figures traditionnelles du traducteur mettent l'accent sur traverser, sur l'à travers, sur le cloisonnement des cultures, sur une culture en opposition avec une autre, sur le binarisme. La métaphore du pont sert depuis longtemps d'image pour rendre plus concrète la notion abstraite de dualité qui sépare le départ de l'arrivée, le soi de l'autre, l'étranger du propre, à savoir le lieu de passage à travers, qui sépare et lie une culture opposée à une autre. Toutefois, dans un monde qui nous découvre toujours davantage de zones grises, on se rend de plus en plus compte que le choix binaire entre le noir ou le blanc, entre le soi ou l'autre, entre l'étranger ou le propre est réducteur, et ne reflète pas la pluralité de la réalité

---

<sup>70</sup> BANDIA, Paul (2006). « The impact of Postmodern Discourse on the History of Translation » in BASTIN, Georges et BANDIA, Paul, ed. (2006). *Charting the future of Translation History*. University of Ottawa Press, pp. 54-57.

<sup>71</sup> BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard, p. 75.

humaine. Au contraire, les représentations plus récentes mettent l'accent sur ces « zones grises », soit sur les lieux de rencontre du soi et de l'autre, sur les espaces qui se trouvent dedans et au-delà, sur l'hybridité qui unit deux ou plusieurs identités linguistiques ou culturelles<sup>72</sup>.

Nous prenons la position des traducteurs engagés comme, par exemple, André Markowicz, qui assument leur démarche ainsi que leur responsabilité envers le texte. Traducteur français, Markowicz est connu, entre autres, pour son interprétation en français du théâtre de Tchekhov, du roman en vers de Pouchkine ainsi que des œuvres complètes de Dostoïevski. Par exemple, en ce qui concerne les pièces de théâtre, Markowicz ne se contente pas seulement du texte original, mais il collabore avec des acteurs afin de produire une version qui prendra en compte la manière de dire la pièce. Ainsi, comme il le souligne lui-même, pour chaque mise en scène, ils relisent ensemble le texte, le refont et le corrigent. Le travail du traducteur, tel qu'il le conçoit, n'est pas seulement de transcrire un texte mais c'est de donner au lecteur ou au spectateur l'idée qu'il existe quelque chose d'autre qui demande de lui un effort pour aller vers l'Autre. Ce qui importe, c'est de rendre compte de l'organicité de cet Autre<sup>73</sup>. Ceci nous amène donc à énoncer notre projet de traduction.

Ce concept se réfère à la prise de position de celui qui traduit. Dans les mots de Berman, il s'agit de la « manière dont, d'une part, le traducteur va accomplir la translation littéraire, d'autre part, assumer la traduction même, choisir un "mode" de traduction, "une manière de traduire"<sup>74</sup>. » Notre version française commence à partir du Chapitre VI de l'ouvrage

---

<sup>72</sup> MERKLE, Denise (2007). « Du passeur à l'agent de métamorphose : étude exploratoire de quelques représentations du traducteur littéraire ». *TTR* [En ligne]. vol. XX, n° 2, pp. 301-325. <http://www.erudit.org/revue/ttr/2007/v20/n2/018828ar.html> (Page consultée le 4 novembre 2008)

<sup>73</sup> Nous nous inspirons des idées d'André Markowicz qu'il a exprimées lors de sa conférence qui a eu lieu à l'Université Concordia le 15 septembre 2006.

<sup>74</sup> BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard, p. 76.

de J. Hurka, car c'est à ce moment là que l'hybridité se cristallise. De plus, nous avons décidé de présenter le français en regard du texte anglais. Ce faisant, en plus d'enrichir la lecture pour le public bilingue, nous avons voulu, d'une manière pragmatique, mettre en valeur la présence concrète de l'Autre, nous permettant ainsi d'aller au-delà de l'analyse textuelle. Puisque l'auteur du texte était disponible, nous avons décidé de le rencontrer afin d'instaurer un dialogue avec lui. Notre entretien avec la personne physique de l'auteur illustre notre position des traducteurs engagés initiant un rapport avec l'Étranger pour se familiariser avec lui et le mettre en valeur dans le texte traduit.

La rencontre avec l'auteur à Boston fait donc partie de notre projet de traduction. Ainsi, nous avons décidé de lui rendre visite afin de profiter de sa collaboration à la traduction de son texte. Précisons que, malgré le concept de la « mort » de l'auteur évoqué au Chapitre III de notre mémoire, nous ne rejetons pas l'approche ethnographique, qui fait partie de notre méthode, car nous respectons le fait que l'auteur participe à la construction et au fonctionnement de son œuvre. En effet, cette contradiction peut être résolue par la rencontre même avec l'auteur. Ainsi, le traducteur et l'auteur peuvent travailler en collaboration afin de produire un texte destiné à la nouvelle culture cible. Nous pouvons d'ailleurs citer plusieurs cas de collaborations semblables. Par exemple, dans un article paru dans le journal *Le Monde* le 13 novembre 1998 intitulé « Collaboration de sensibilités », Arnaldo Calveyra, auteur de *Si l'Argentine est un roman*, parle du lien qui unit un auteur et un traducteur :

Travailler avec un traducteur est un moment béni pour un auteur. Cela signifie avant tout s'éloigner du texte, le relire – mais cette fois en présence d'un témoin, d'un regard d'exception, celui du traducteur – comme j'aurais été incapable de le faire tout seul. L'arrivée du traducteur s'apparente à un miracle : il va nous

faciliter les choses et, tout en faisant son travail de traducteur, nous aidera à parfaire le nôtre, celui d'écrivain<sup>77</sup>.

Étant lecteurs avant d'être traducteurs, nous analysons le texte de départ de si près qu'il peut même arriver à un moment ou à un autre que des erreurs de l'auteur nous apparaissent. Par exemple, comme J. Hurka n'est pas familier avec la langue tchèque, nous avons trouvé dans le texte des erreurs dans l'emploi des majuscules et des minuscules dans la toponymie. De plus, nous avons remarqué à la page 123 de l'œuvre deux phrases au sujet de l'horloge astronomique que nous n'avions pas très bien comprises<sup>78</sup>. Posant la question à l'auteur, celui-ci nous a avoué qu'il ne savait pas vraiment pourquoi il avait écrit ce passage de cette façon, mais que nous pouvions réfléchir ensemble à la façon de retravailler ces phrases dans la traduction. En effet, « l'auteur, s'il détient un savoir, n'est cependant pas le maître absolu de ce qu'il écrit [...] ». Si la traduction n'est jamais définitive parce que perfectible, il en va de même du texte du créateur<sup>79</sup>. » Ainsi, l'auteur et le traducteur peuvent travailler ensemble à recréer le texte pour les lecteurs.

La définition du public cible représente un élément important dans l'élaboration du projet de traduction car elle déterminera, en partie, la façon dont la traduction sera accomplie. Notre traduction s'adresse au public francophone bilingue qui possède des connaissances de base d'histoire européenne. Cependant, vu que nous nous attendons à ce que notre public ne connaisse pas tous les événements historiques et politiques qui se sont déroulés en Tchécoslovaquie, ainsi

---

<sup>77</sup> CALVEYRA, Arnaldo (1998) in SILBER, Martine (1998). « Collaboration de sensibilités ». Journal *Le Monde*, 13 novembre 1998.

<sup>78</sup> Nous verrons ce passage au premier Chapitre de l'œuvre.

<sup>79</sup> CALVEYRA, Arnaldo (1998) in SILBER, Martine (1998). « Collaboration de sensibilités ». Journal *Le Monde*, 13 novembre 1998.

que les différents endroits caractéristiques de Prague, nous avons jugé bon d'ajouter des notes explicatives à la fin de notre traduction pour contribuer à la compréhension du texte.

Ainsi, en prenant en considération le public cible et en offrant également la place à l'Autre, nous évitons le piège de la dichotomie traditionnelle, « traduction sourcière », « traduction cibliste », car nous sommes d'avis que ce n'est pas l'une ou l'autre approche qui existe, mais c'est bien dans la loyauté des deux parties que le traducteur doit idéalement œuvrer. Nous avons donc essayé de produire une traduction visible, prenant en compte à la fois la spécificité de l'original et les lecteurs de la culture cible. En nous inspirant des idées de Berman, nous avons essayé de « respecter la polyvalence et la plurivocité de l'original<sup>80</sup> ». Une telle stratégie de traduction, souligne le théoricien, « libère le sujet traduisant de l'emprise de la dualité classique sourcier/cibliste et donne libre cours à son potentiel de créativité renforçant ainsi sa position traductive<sup>81</sup>. » Ainsi, à notre analyse critique de l'œuvre s'est ajoutée une recherche empirique. En effet, c'est grâce à la rencontre et aux discussions avec l'auteur que nous avons pu comprendre non seulement certains aspects de son texte mais également la dynamique qui existe entre « vivre » et « écrire ». Nous pouvons donc confirmer l'hypothèse formulée au Chapitre II du mémoire, selon laquelle l'auteur utilise une forme hybride pour exprimer à la fois sa fragmentation intérieure et sa quête d'identité.

---

<sup>80</sup> BANDIA, Paul (2001). « Le concept bermanien de l'«Étranger» dans le prisme de la traduction postcoloniale ». *TTR* [En ligne]. vol. 14, no. 2, pp. 123-139. <http://www.erudit.org/revue/ttr/2001/v14/n2/000572ar.html> (Page consultée le 12 janvier 2009)

<sup>81</sup> *Ibid.*

### En guise de conclusion

Comme l'œuvre de Joseph Hurka n'était pas reconnue comme publiable, nous l'avons choisie afin de réfléchir en tant que traductrice sur ce que nous traduisons. Rappelons que le texte de *Fields of Light* se caractérise par l'hétérogénéité, qui se manifeste, entre autres, dans la perméabilité des limites génériques ainsi que dans l'hybridation des registres fictifs et biographiques. Vu l'ampleur du sujet concernant la catégorisation des genres littéraires, nous avons tout de même pu relever, au Chapitre I, les principales caractéristiques de la biographie, du récit de voyage et des mémoires dont le métissage dynamise le discours et rompt son uniformité. Cette caractéristique de *Fields of Light* nous a permis, au Chapitre II, de réfléchir sur ce qu'est une œuvre littéraire hybride et de postuler l'hypothèse selon laquelle l'auteur J. Hurka se sert d'une forme hybride non seulement pour exprimer sa fragmentation intérieure, mais pour poursuivre également sa quête d'identité. Au Chapitre III, nous avons situé cette problématique dans la perspective postmoderne, caractérisée, comme nous l'avons vu, par une remise en question des discours dominants d'une société ainsi que des notions d'unité et d'homogénéité qui la sous-tendent. Cette perspective nous a également amenée, au Chapitre IV, à repenser le statut traditionnel du traducteur dont l'obligation consistait, telle que véhiculée par le discours de transparence, à dissimuler son passage. La réflexion que nous avons menée au Chapitre V de notre mémoire nous a permis de comprendre la figure du traducteur en tant que sujet dont l'existence doit être mise en valeur. En tant que traductrice engagée, nous avons donc voulu, dans la traduction de *Fields of Light*, respecter non seulement le texte source mais également le public cible auquel nous nous adressons.



Enfin, avant de conclure cette partie du travail, nous aimerions ajouter que nous sommes pleinement consciente qu'il existe plusieurs versions d'une traduction dont chacune est perfectible, la nôtre n'y échappant pas. Notre traduction représente donc une des versions possibles, où nous avons tenté de mettre en pratique notre réflexion méthodologique et faire une place à l'Étranger en tant qu'Étranger, selon les termes de Berman. Mais comme dit le théoricien, « la vérité [du] projet [de traduction] ne nous est finalement accessible qu'à partir de la traduction elle-même et du type de translation littéraire qu'elle accomplit. Car tout ce qu'un traducteur peut dire et écrire à propos de son projet n'a réalité que dans la traduction<sup>83</sup>. » Aux lecteurs donc de réaliser maintenant leur part de ce projet !

---

<sup>83</sup> BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard, p. 77.

## Chapitre VI

# TRADUCTION

*Les champs de lumière. Un père héroïque, raconté par son fils.*

## CHAPTER SIX

## CHAPITRE SIX

## Ghosts in the Golden City

Des fantômes dans la ville d'or<sup>1</sup>

In the heart of the Old Town Square of Prague, or Staroměstské náměstí, as it is called in Czech, is the Old Town Hall with its ancient astronomical clock. Every hour, crowds gather beneath the two great spheres of clock and calendar to watch the doors open at the top of the structure. There follows the mechanical march of eleven apostles and St. Paul, a display that has been forth since Columbus discovered America.

I met, on one day, Jana Pazlarová, an old childhood friend of Mira and my father's, now a tour guide at the Old Town Hall. Jana did not speak any English, and yet somehow, for a morning, we made do with a combination of pointing, some German, and some French. Jana first took me to see the old clock working from the inside of the clock chamber, where we could see through the small windows the crowds looking up from

Au cœur de la place de la Vieille Ville<sup>lii</sup> à Prague, ou Staroměstské náměstí<sup>2</sup>, comme on l'appelle en tchèque, se trouve l'ancien hôtel de ville avec son horloge astronomique<sup>iii</sup>. Toutes les heures, une foule se presse aux pieds des deux grandes sphères de l'horloge et du calendrier pour voir les portes s'ouvrir en haut de la structure. On aperçoit alors le défilé mécanique des douze apôtres<sup>3</sup>, un spectacle qui se répète depuis que Colomb<sup>4</sup> a découvert l'Amérique.

J'<sup>5</sup>ai rencontré, un jour, Jana Pazlarová, une vieille amie d'enfance de Mira et de mon père, qui était maintenant guide à l'ancien hôtel de ville. Jana ne parlait pas un mot d'anglais mais, pendant toute une matinée, nous avons trouvé le moyen de nous débrouiller en combinant le langage gestuel avec un peu d'allemand et de français. Jana m'a d'abord emmené voir le fonctionnement de la vieille horloge dans son antre même,

<sup>1</sup> Puisque dans le texte original les toponymes, en plus d'être présentés dans la version tchèque, sont traduits en anglais, nous gardons également, dans notre traduction, la version tchèque, puis nous donnons la traduction en français.

<sup>2</sup> Dans « Staroměstské náměstí », (place de la Vieille Ville, en français), « Staroměstské » s'écrit avec une majuscule car il s'agit du nom de la Place et « náměstí » prend une minuscule car il signifie « place » en tchèque. Notons également que, « Staroměstské » s'écrit avec un « é » à la fin. Avec l'accord de l'auteur, nous avons corrigé les erreurs.

<sup>3</sup> Nous avons trouvé curieux que l'auteur parle de « eleven apostles and St. Paul » et un peu plus loin de « eleven apostles [...] led by St. Peter ». Généralement, lorsque nous parlons des apôtres, nous les mentionnons au nombre de douze. Comme nous pouvons le voir, même *Le Petit Robert* définit « apôtre » comme étant « chacun des douze disciples que Jésus-Christ choisit pour prêcher l'Évangile. » Or, après quelques recherches sur l'horloge astronomique de Prague, nous nous sommes rendu compte qu'en haut de la structure se trouvent deux petites portes qui s'ouvrent. Dans celle de droite défilent cinq apôtres précédés de saint Pierre et dans celle de gauche cinq autres précédés de saint Paul. Nous en avons discuté avec l'auteur et nous lui avons proposé, pour ne pas confondre le lecteur, soit d'ajouter cette information, s'il voulait mentionner ces deux saints, ou tout simplement d'éliminer « eleven apostles and St. Paul » et de traduire « douze apôtres ». Finalement, nous avons opté, avec l'accord de l'auteur, pour la deuxième solution.

<sup>4</sup> Partout dans notre traduction, nous utilisons les noms propres tels qu'ils sont déjà entrés dans la culture d'accueil.

<sup>5</sup> Nous remarquons l'emploi de la première personne, qui signale, ici, l'identité entre l'auteur, le narrateur et le personnage. Il s'agit, pour reprendre le terme de Gérard Genette, de la narration « autodiégétique ». Ce chapitre est écrit comme un récit de voyage où l'auteur découvre la République tchèque et fait part de ses observations aux lecteurs.

the bright Square. I watched with fascination as the eleven apostles creaked their way about, led by St. Peter, on their small conveyor belt. Then the mechanical rooster above, outdoors, crowed, the clock struck the hour, and the crowd cheered. Watching this process from here, with Jana smiling next to me, I had the thought that the world Mira had offered me and the people she had linked me with was the sacred, inner world of Prague, a place that tourists could not easily look at, and I was grateful. I had been slowly realizing that my connection to Prague and this country was very deep and intimate: I had started to feel this on my moments on the subway and in the shaded or golden street – that the native faces I was seeing were strangely familial. This was more proof of it.

And then Jana took me up into the old tower, up the winding steps to the viewing gallery, where suddenly I could see the city below me. The wind was blowing hard there. Jana pointed out the sights to me: the National Theatre, where my grandmother once performed, by the Vltava, a magnificent green-blue rounded roof with golden spires coming from all four corners; the metronome on the hill, swaying in a kind of eternal timetable, built in 1991 on the spot where once a statue of Joseph Stalin stood. The magnificent Týn church that dominates the northeastern side of the Square was facing us: constructed in the latter part of the fourteenth century, it had been the focal point of the Hussite movement until 1620. High up across the river was Hradčany castle, now a beacon for me: often I could look up at the spires of St. Vitus to get a sense of where I was on my excursions. Many of other sites that Jana showed me I could not identify, but I did not question her because it was quite difficult for

d'où l'on pouvait apercevoir, par les petites fenêtres, la foule qui regardait vers le haut depuis la grande place lumineuse. Je regardais avec fascination les douze apôtres, grinçant sur leur petit tapis roulant. À un certain moment, le coq mécanique placé au sommet a chanté, l'horloge a sonné l'heure, et la foule a applaudi. Observant ce processus d'ici, avec Jana qui souriait à côté de moi, je pensais à cet univers que m'avait dévoilé Mira et aux gens qu'elle m'avait fait connaître, l'univers sacré et intime de Prague, un endroit auquel les touristes ne pouvaient pas facilement accéder. Je lui en étais reconnaissant. Je comprenais maintenant que mon lien avec Prague et ce pays était très profond et très intime : j'avais commencé à me rendre compte, lorsque j'étais dans le métro ou dans les rues ombragées ou dorées, que les visages des gens d'ici m'étaient étrangement familiers. Je le ressentais comme une autre manifestation de ce lien.

Ensuite, Jana m'a emmené en haut de la vieille tour, me faisant gravir les marches sinueuses qui menaient à la galerie d'observation, d'où je pouvais voir d'un seul coup d'œil la ville entière à mes pieds. Le vent soufflait avec force. Jana m'a indiqué du doigt ce qu'il ne fallait pas manquer : le Théâtre national<sup>iv</sup> au bord de la Vltava, où ma grand-mère s'était produite, sous son magnifique toit arrondi de couleur bleu-vert, avec ses flèches dorées s'élevant des quatre coins ; le métronome sur la colline, oscillant en une sorte de calendrier perpétuel, érigé en 1991 à l'emplacement de la statue de Joseph Staline. Nous faisons face à la magnifique église de Týn qui domine le nord-est de la place : construite dans la seconde moitié du quatorzième siècle, elle avait été le point central du mouvement hussite jusqu'en 1620. En haut, de l'autre côté de la rivière, se trouvait le château Hradčany<sup>v</sup>, ma balise durant mes excursions : en effet, je me repérais souvent d'après les flèches de la

her as it was, having to deal with someone who really knew no alternative languages to English, and I didn't want to complicate things for her even more. But I was thoroughly enjoying myself, looking at the great breadth of the city, at all the spires rising to the sun. And I perfectly understood Jana when she opened her arms wide and said, "Joe, *Prague*."

We went down again into the Square, by the Jan Hus monument with his exhortation to defend and serve the truth, unto death, frozen in stone beneath. Today, as most of the days I was in Prague, teen-agers flocked to the sculpture like seagulls do to rocks near the sea, basking in sunshine. There were mushroom-like fields of umbrellas put up for outdoor cafes on the Square here, many adorned with the red, white and black insignia of Marlboro cigarettes. Vendors sold postcards and magazines, Bohemian glass, and small wooden figurines of various political personages: Gorbachev and Bush, I could see, were quite popular still. Pigeons fluttered back and forth, from cobblestones to shadowed doorway eaves. There were ironsmiths at work on the square, hammering away with steam rising from their troughs nearby. Artists next to them were at work on portraits, rapidly turning a profit. Salesmen near buildings on the south side advertised abandoned Russian army paraphernalia – hats, buttons, badges, and coats, though I was later to find that the manufacture of "old" Russian hats and uniforms was a popular basement industry in some parts of Prague.

cathédrale Saint-Guy<sup>vi</sup>. Je n'ai pu identifier la plupart des autres lieux que Jana m'a montrés mais je ne lui ai pas posé pas de question ; c'était déjà assez difficile pour elle de se débrouiller avec quelqu'un qui ne parlait rien d'autre que l'anglais et je ne voulais pas lui compliquer les choses davantage. Malgré cela, j'éprouvais beaucoup de plaisir à observer l'ampleur formidable de la ville et toutes les flèches qui pointaient vers le soleil. Et j'ai parfaitement compris Jana lorsqu'elle a ouvert largement ses bras en s'exclamant : « Joe, *Prague* ! ».

Nous sommes redescendus jusqu'à la Place, près du monument de Jan Hus<sup>vii</sup>, dont l'exhortation à défendre et servir la vérité jusqu'à la mort se trouve éternisée dans la pierre. Aujourd'hui, comme presque tous les autres jours pendant mon séjour à Prague, des adolescents se regroupaient autour de la statue comme des mouettes sur les rochers au bord de la mer, paressant au soleil. La place ressemblait à une champignonnière avec sa multitude de parasols installés aux terrasses des cafés, dont beaucoup affichaient les couleurs des cigarettes Marlboro, rouge, blanc et noir. Des vendeurs proposaient des cartes postales et des magazines, du verre de Bohême et des petites figurines en bois de divers personnages politiques : je pus ainsi voir que Gorbatchev et Bush étaient toujours aussi populaires. Les pigeons voletaient ici et là, des pavés aux corniches sombres au-dessus des portes. Sur la Place, des forgerons martelaient tandis que la vapeur montait de leurs baquets d'eau. À côté, des artistes gagnaient rapidement quelques sous en exécutant des portraits. Près des bâtiments, du côté sud, des vendeurs faisaient la promotion de surplus abandonnés de l'armée russe : casquettes, boutons, insignes et manteaux. J'ai toutefois découvert plus tard que la production d'uniformes et de casquettes russes « usagées » était une activité souterraine assez répandue dans certains coins de Prague.

I did not know where Jana was taking me, though finally, when we turned onto a side street and walked by an exclusive clothing store, Jana said the word “Mozart” and I realized that we were en route to the Estates Theatre where Mozart once performed. I had told Mira this was a place I really wanted to see. And here it was, Stavovské Divadlo in Czech, the building where the maestro gave his premiere of *Don Giovanni* in October of 1787, now a performance center for artists of all hues: opera, theatre, dance. The building is exquisite, light green with white and gold trim, in the neo-classical style, and was newly renovated.

I had always wanted to walk through doors where Mozart once walked, and now I did, and Jana and I met a curator who also spoke no English. Together, they gave me a private tour of the building. We went high onto the balconies where the lights were set up for the theatre below. Beneath us, at the lower point of steep, rich red seating, a theatre troop was busy rehearsing on stage. But I was imagining Mozart there, working with his musicians in that same space, two hundred and six years before.

There was a discussion that was going on between director and actors that seemed exploratory and full of quick passion.

“Arthur Miller,” the curator said next to me.

“I know this play,” I said. “This is *Death of a Salesman*.”

We moved on, down into white, elegant reception rooms, then through a hallway and to a small sitting room. The room was very quiet, and pleasant, but Jana’s eyes were wide as the curator moved toward a set of doors at the end of it. Jana touched my arm and motioned for me to follow. The curator

Je ne savais pas où Jana m’emmenait, mais finalement, après avoir tourné dans une petite rue et longé une boutique de vêtements de luxe, Jana a prononcé le mot « Mozart » et j’ai compris que nous étions en route vers le Théâtre des États, où Mozart avait donné jadis des concerts. J’avais dit à Mira que c’était un endroit que je voulais vraiment visiter. Et voilà qu’il était là, devant moi, Stavovské divadlo<sup>6</sup> en tchèque, le bâtiment où le maître avait donné, en octobre 1787, la première de *Don Giovanni*. Aujourd’hui, c’était un centre des arts polyvalent où l’on présentait de l’opéra, du théâtre et de la danse. Le bâtiment, d’un style néo-classique exquis, vert pâle orné de moulures blanches et or, avait été récemment rénové.

J’avais toujours voulu entrer par ces portes sur les pas de Mozart, et aujourd’hui je le faisais. Jana et moi avons rencontré un conservateur qui, lui non plus, ne parlait pas anglais. Ensemble, ils m’offrirent une visite privée du théâtre. Nous sommes montés aux balcons où les lumières étaient prêtes pour la représentation. Au dessous de nous, une troupe était en train de répéter sur la scène, devant les premières rangées de sièges inclinés, recouverts d’un tissu rouge vif. Mais moi, j’imaginai Mozart travaillant avec ses musiciens, à cet endroit même, deux cent six années plus tôt.

Une discussion animée semblant porter sur le jeu des acteurs se déroulait entre le metteur en scène et les comédiens.

« Arthur Miller, annonça le conservateur tout près de moi.

– Je connais cette pièce, lui répondis-je, c’est la *Mort d’un commis voyageur*<sup>viii</sup>. »

Nous nous sommes dirigés vers les élégantes salles de réception blanches, puis nous avons traversé un couloir, en direction d’un petit salon. La pièce était tranquille et agréable. Je vis Jana écarquiller les yeux lorsque le conservateur s’approcha d’une double porte qui se trouvait au fond. Elle

<sup>6</sup> Dans « Stavovské Divadlo » (Théâtre des États), « Stavovské » prend une majuscule et « divadlo » une minuscule.

opened the doors and I saw a shaded balcony with chairs that seemed dark in contrast with the bright light of the rehearsal beyond. We went forward and saw the actors moving just below us through the new routine they had been discussing. I looked down at the chair I was touching. It was covered with immaculate, shimmering blue velvet. Jana tapped it lightly with her fingers. "Presidenta," she said. "Havel." Then I understood that I was in the presidential box.

On a hill just west of the Vltava river, at Mozartova 169, the villa Bertramka stands beneath a grove of trees. It is a seventeenth-century farmhouse that was refitted in the eighteenth century to blend with its more metropolitan surroundings. During the day in this early summer the vivid green of the leaves complemented the sprawling, relaxed, yellow and white structure. The gardens just beyond the house, up the hill, were thick with green, and you could almost believe that somewhere there, walking with a universe of creation going on inside of him, was Wolfgang Amadeus Mozart.

In the late eighteenth century Bertramka was the home of Josefína Dušková, an opera singer who had befriended Mozart in Vienna and invited him to stay at the villa she shared with her husband, the composer František Dušek. Here, shielded somewhat from the financial woes that dogged him throughout his life, Mozart spent some of his happiest days. He was much loved in Prague,

m'effleura le bras et me fit signe de le suivre. Le conservateur ouvrit la porte et j'aperçus dans l'ombre un balcon avec des chaises, qui semblait sombre comparé à la lumière vive de la scène où se déroulait la répétition. Nous nous sommes avancés pour observer le jeu des acteurs juste en dessous de nous, retravaillant ce dont ils venaient de discuter. J'ai jeté un œil sur la chaise que je touchais. Elle était recouverte d'un velours bleu, chatoyant et immaculé. Jana l'a tapoté doucement des doigts : « Prezident<sup>7</sup>, dit-elle, Havel. » Je compris alors qu'on se trouvait dans la loge présidentielle.

La villa Bertramka se cache sous un bouquet d'arbres, au 169, rue Mozartova, sur une colline à l'ouest de la Vltava. C'est un corps de ferme datant du dix-septième siècle et transformé au dix-huitième pour mieux s'harmoniser avec son voisinage plus urbain. En cette journée de début d'été, le vert vif des feuilles se mariait avec bonheur aux teintes jaunes et blanches de la construction. Derrière la maison, sur la colline, les jardins étaient verts et touffus, et l'on pouvait presque croire que quelque part là-bas, marchait Wolfgang Amadeus Mozart<sup>ix</sup> avec son grand esprit de création en pleine ébullition.

À la fin du dix-huitième siècle, Bertramka était habitée par Josefína Dušková, une chanteuse d'opéra qui s'était liée d'amitié avec Mozart à Vienne et l'avait invité à séjourner à la villa qu'elle partageait avec son mari, le compositeur František Dušek. Quelque peu délesté des problèmes financiers qui l'avaient poursuivi toute sa vie, Mozart vécut ici ses jours les plus heureux. Il fut très

---

<sup>7</sup> Le mot « Presidenta » dans le texte original n'est pas en tchèque, ni en allemand, ni en français, les deux seules langues que Jana connaissait un peu, à part sa langue maternelle. Après quelques recherches, nous avons découvert que « Presidenta » était un mot espagnol, ce qui semble curieux. Notons qu'en tchèque « président » se dit « prezident ». Lorsque nous avons posé la question à l'auteur, il nous a dit penser que c'était écrit en tchèque. Nous avons alors décidé de l'écrire en tchèque afin de ne pas confondre le lecteur avec un mot espagnol.

and in the same garden pavilion he composed the overture to *Don Giovanni* hours before he would take to the stage with it at the Estates Theatre.

Mira and I bought our tickets and picked up guidebooks at the front door of the villa, now a museum to Mozart recounting his life and visits to Prague. Here, in rooms leading gently and formally into one another, were the things of Mozart: the interior with period furniture and a J.H. Grubner harpsichord which Mozart played, and Mozart's pianoforte which I touched with reverence. Here was his bedroom, still with its original ceiling, a multicolored affair that he woke to in the mornings; on the wall, facing the area where Mozart's bed once was, where two portraits: one of his son Franz Xaver and another of an unknown woman. She was dark-haired and very beautiful. I imagined Mozart looking at the bold, aristocratic face of this woman, and at Prague out the windows.

At the entrance again I bought a silk scarf for my girlfriend, Beth, and for my mother, a lover of classical music. Mira remarked on the beauty of the scarves – portraits done of the composer in purple and black and red with great flourish – and I made a mental note to surprise her with one before my journey was over. And then we went out the doors and walked together in the gardens

admiré à Prague, et ce fut dans ce même pavillon du jardin qu'il composa l'ouverture de *Don Giovanni*, quelques heures avant sa présentation sur scène au Théâtre des États<sup>x</sup>.

Mira et moi avons acheté nos billets et pris des dépliants touristiques à l'entrée de la villa qui abrite aujourd'hui le musée Mozart et relate sa vie et ses visites à Prague. Ici, dans les pièces, se succédant en douceur et une certaine cérémonie<sup>8</sup>, se trouvaient les biens personnels de Mozart : des meubles d'époque, le clavecin J.H. Grubner sur lequel Mozart avait joué, ainsi que son piano-forte que je touchai avec respect. Ici était sa chambre à coucher, encore avec son plafond original, une œuvre polychrome qu'il voyait chaque matin en se réveillant. Sur le mur, face à l'emplacement où s'était trouvé jadis son lit, il y avait deux portraits : le premier représentait son fils Franz Xaver et le second une femme inconnue. Elle avait des cheveux foncés et était d'une grande beauté. J'imaginai Mozart contemplant le visage aristocratique et plein de caractère de cette femme, avant d'admirer Prague par la fenêtre.

À la sortie, j'ai acheté un foulard de soie pour ma petite amie Beth, et un autre pour ma mère, une passionnée de musique classique. Mira a fait une remarque sur la beauté des foulards, sur lesquels apparaissaient des portraits du compositeur, en violet, noir et rouge avec des dessins magnifiques, aussi me suis-je promis de lui faire la surprise de lui en offrir un avant la fin

---

<sup>8</sup> Ici, les adverbes choisis par l'auteur font partie de son style, de sa représentation créative et artistique. L'auteur choisit les adverbes de manière à pouvoir exprimer aux lecteurs sa vision subjective ainsi que ses émotions. Or, puisque les lecteurs peuvent parfois éprouver de la difficulté à les comprendre, nous avons décidé de contacter l'auteur qui nous a expliqué que dans le cas de « gently » et « formally », il voulait dire « avoir le sentiment de flotter comme dans une rivière, d'une pièce à l'autre, presque comme dans un rêve. » Il avait cette impression que c'était un endroit où vivait des gens importants « qui disposaient d'une certaine aisance dans la vie, ce dont on pouvait se rendre compte juste par la façon dont les pièces étaient disposées. » De plus, il nous a dit qu'il « essayait de faire correspondre psychologiquement le talent de Mozart avec le lieu. En d'autres mots, a-t-il déclaré, cet homme traversait la vie comme un oiseau la forêt. » Nous avons donc finalement décidé de traduire ces termes par « en douceur » et « avec une certaine cérémonie. »



of Bertramka.

de mon séjour. Ensuite, nous sommes sortis et nous nous sommes promenés ensemble dans les jardins de Bertramka.

Mira took me all over the city : to St. Nicholas Cathedral in Malá Strana (Little Quarter), where the first tribute to Mozart after his death was held, and to the Municipal House (Obecní Dům), a kind of mecca for students of art nouveau and the site on which, on October 28, 1918, Czechoslovakia was proclaimed an independent republic. She arranged for me to see the oldest chamber of Charles University, the Carolinum, dating back to 1348 when the King had determined that this place of education would be for all students, from in or out of the Bohemian kingdom. We saw Roman ruins beneath the city, and the gold and diamond-crusted liturgical collection from the sixteenth through eighteenth centuries at the Loreto monastery. I looked with wonder at manuscripts dating back to the ninth century at the Strahov monastery library near Hradčany castle, and visited the Rudolfinum, the Czechoslovak Parliament building between 1918 and 1939 and the current home of the Czech Philharmonic Orchestra. We walked through the Old Jewish cemetery beneath its canopy of trees where crows caw and fly; nearby I was stunned, gazing at the inner walls of the Pinkas Synagogue, where the names of 77, 297 holocaust victims are inscribed.

Mira m'a fait visiter toute la ville : la cathédrale Saint-Nicolas à Malá strana<sup>9xi</sup> (« petit côté » en français) où a été rendu le premier hommage à Mozart après sa mort et la Maison municipale (Obecní dům<sup>10</sup>), une sorte de Mecque pour les étudiants en Art nouveau, où le 28 octobre 1918, la Tchécoslovaquie fut proclamée république indépendante. Mira s'est débrouillée pour me faire visiter le plus vieux bâtiment de l'Université Charles, le Carolinum, qui remonte à 1366<sup>11</sup> lorsque le roi<sup>xii</sup> décida que cet endroit dédié à l'éducation serait ouvert à tous les étudiants, qu'ils proviennent du royaume de Bohême ou d'ailleurs. On a visité des ruines romaines sous la ville et vu au monastère de Lorette<sup>xiii</sup> une collection d'objets liturgiques incrustés d'or et de diamants datant du seizième au dix-huitième siècles. Je me suis émerveillé devant les manuscrits du neuvième siècle de la bibliothèque du monastère de Strahov<sup>xiv</sup>, près du château Hradčany, et j'ai visité le Rudolfinum, siège du Parlement tchécoslovaque entre 1918 et 1939 qui abrite maintenant l'Orchestre philharmonique tchèque. Nous avons traversé l'ancien cimetière juif sous sa voûte d'arbres où les corbeaux s'ébattent en croassant. Je fus impressionné de voir, près de là, les murs intérieurs de la synagogue Pinkas où sont gravés les noms de 77 297 victimes de l'Holocauste.

<sup>9</sup> « strana » prend une minuscule.

<sup>10</sup> « dům » prend une minuscule.

<sup>11</sup> Il y a une erreur de date dans le texte anglais. En effet, ce n'est pas le Carolinum qui a été édifié en 1348, mais l'Université Charles. Le Carolinum date de 1366. Nous avons signalé l'erreur à l'auteur et nous l'avons corrigée dans la traduction.

I went through the National Museum on Wenceslas Square, and in the Pantheon of statues of Czech artists, writers, and scholars I stared up at the bronze figure of Tomáš Masaryk, his two fingers pressed together by his side in the symbol of truth. After a long trek another day, Mira and I walked through the Royal Gardens up by the castle, where her hip ached and my leg was giving me trouble, and we sat on a bench and joked that if we could just trade parts maybe we could get some relief. A few minutes before, I had taken a picture of Mira at the Gardens entrance for my father to see. After the Communists had taken over the country, the Gardens had been closed to all but Communist officials, and one of Havel's first acts as president had been to re-open these former playgrounds of Habsburg rulers to the public. At various points on the great lawns of the area the new, democratic government had posted signs in four languages that read *May Peace Prevail*.

I drew all of these things in, and let them stir in my blood. Gradually I spent a great deal of time simply walking alone through the city, sometimes having no idea of where I was. I loved the golden light slanting over its walls, its ancient, unending buildings, its trams clanging matter-of-factly through the streets. Prague was mysterious and profound and magical to me, and on days when I made these journeys, I jumped on and off trams with workers and city dwellers, feeling more and more a part of their fabric. In the city haze the stone sidewalks were filled with a river of commuters, and I joined that flow, all of us walking over the same ground our ancestors had one thousand years before.

J'ai visité le Musée national sur la place Venceslas et je suis entré au Panthéon, qui abrite des statues d'artistes, d'écrivains et de savants tchèques ; j'ai longuement contemplé la représentation en bronze de Tomáš Masaryk<sup>xv</sup>, avec ses deux doigts serrés de chaque côté en signe de vérité. Un autre jour, à la fin d'une longue promenade, Mira et moi avons traversé les Jardins royaux jusqu'au château. Sa hanche commençait à lui faire mal, et ma jambe me faisait souffrir aussi. Nous nous sommes donc assis sur un banc et nous avons plaisanté, imaginant quel soulagement ce serait si nous pouvions seulement nous échanger certaines parties du corps ! Quelques minutes avant, à l'entrée des jardins, j'avais pris une photo de Mira pour la montrer à mon père. Après la prise de pouvoir par les communistes, les jardins avaient été fermés à tous sauf aux dirigeants communistes, et l'un des premiers gestes de Havel<sup>xvi</sup> en tant que président fut de ré-ouvrir au public ces anciens lieux de villégiature des Habsbourg. À différents endroits sur la grande surface de pelouse, le nouveau gouvernement démocratique avait placé des panneaux en quatre langues qui affichaient *Que la paix l'emporte*.

J'ai absorbé toutes ces choses et je les ai laissées s'infiltrer dans ma conscience. J'ai commencé à passer de plus en plus de temps à marcher seul à travers la ville, tout simplement, n'ayant parfois aucune idée de l'endroit où je me trouvais. J'adorais la lumière dorée qui se réfléchissait à l'oblique sur ses murs, ses anciens bâtiments qui ne finissaient plus, le son métallique de ses trams qui se répercutait à travers les rues. Pour moi, Prague était mystérieuse, profonde et magique. Durant ces sorties, je prenais les trams avec les travailleurs et les habitants de la ville et je me sentais de plus en plus en osmose avec eux. Dans la brume, les trottoirs de pierre étaient couverts d'un flot de banlieusards et je me

laissais porter par ce flux, marchant avec eux sur la même terre que nos ancêtres mille ans auparavant.

Milan Entler owns the Entler-Dvořáková gallery, where Mira works, on Loreta Square. He has eyes that tell you he has seen many things. His wife, with whom he founded the gallery, has since passed away.

In the shop, a small, white room with track lights that somehow feels spacious and intimate at the same time, Milan shows Milena Dvořáková's work, his own, and that of other talented Czech artists. His building is perfectly situated at the southeastern tip of the Square, across from Černín palace, and to your left, as you look out the shop windows, you see the Hradčany castle spires. The area this May was constantly flooded with tourists. Behind the retail area is a small apartment that Milan occasionally stays in.

Milan had given Mira, as a gift for me, a sheath of Entler and Dvořáková prints. On the day that I met him at the gallery, about a week into my journey, I thanked him. Mira told him I was having some difficulty moving around because of my broken leg, and Milan nodded and disappeared into his apartment. He came back with a plastic bag full of colorful herbs. Mira translated his instructions for me: we were to mix the herbs with water and wrap them in a towel, and put it on my ankle in the evenings. It would reduce the swelling. Then Milan brought a glass of juice that he had made himself from berries he had grown on his farm outside Prague. I thanked him: the juice was delicious, and I asked him for a refill, thinking that he could market the stuff if he wanted to. We talked for a while about my visit and then Mira told him we were going to see the Loreta prison where my

Milan Entler est le propriétaire de la galerie Entler-Dvořáková où Mira travaille, sur la place de Lorette. Il a un regard qui révèle tout ce qu'il a vu. Sa femme, avec laquelle il a fondé la galerie, est maintenant décédée.

Dans la boutique, une petite pièce blanche avec des spots d'éclairage, qui semble à la fois spacieuse et intime, Milan expose les œuvres de Milena Dvořáková, les siennes, ainsi que celles d'autres artistes tchèques de talent. Sa galerie est idéalement située, à l'extrémité sud-est de la Place en face du palais Černín<sup>xvii</sup>, et si vous regardez depuis les fenêtres de la galerie, vous pouvez voir à votre gauche les flèches du château Hradčany. En ce mois de mai, l'endroit est continuellement envahi par les touristes. Derrière l'espace commercial, il y a un petit appartement où Milan habite de temps en temps.

Milan avait donné à Mira un cadeau pour moi, un carton à dessin contenant des reproductions d'Entler et de Dvořáková. Je l'ai remercié le jour où je l'ai rencontré à la galerie, environ une semaine après mon arrivée. Mira lui a dit que j'éprouvais quelques difficultés à bouger à cause de ma jambe cassée, et Milan a hoché la tête avant de disparaître dans son appartement. Il est revenu avec un sac en plastique rempli d'herbes colorées. Mira m'a traduit ses instructions : il fallait mélanger les herbes avec de l'eau et les emballer dans une serviette à appliquer sur ma cheville le soir. Cela devait réduire l'enflure. Puis, Milan m'a apporté un verre de jus qu'il avait fait lui-même avec des baies qu'il cultivait dans sa ferme à côté de Prague. Je l'ai remercié : le jus était délicieux et je lui en ai redemandé, tout en pensant qu'il pourrait fort bien commercialiser son produit s'il le voulait.

father had been held last. Milan looked at me with his deep eyes and nodded sadly.

It was just through the Square and a few steps down sloping Kapucínská Road behind the Loreto monastery. There was no one on the street and Mira and I stood before the gate where prisoners once entered and left. Here, forty-four years before, my grandmother had waited for her son's release. I imagined her standing there, waiting, and how she must have felt finally seeing him walk out. There is now a sign to the right side of the gate, on a pastel-pale yellow wall, that reads: *Památce oběti umučených komunistickou policií*, *In memory of those tortured to death here by Communist police*. When we walked a little farther down the street and looked over the prison wall, we could see the third floor window to the cell where my father had been held.

In the quieter, back-streets of Prague, sidewalks are swept and stores now have large windows: once Mira, as we were walking, told me that you did not see much of either of these before. No one bothered to keep the streets and sidewalks clean (and why should they have? There was no real incentive to sell under the previous government.) and storefronts usually had only a small window, rather than a large one displaying wares. Bars and other neighborhood eateries, too, had been spruced up to attract business. Though sometimes I am impatient with advertisements, I saw them here as a symbol of a healthy economy, and where the economy is free the mind usually is as well.

On a parlé un peu de mon voyage, et ensuite Mira lui a dit qu'on allait visiter la prison de Lorette où mon père avait connu son dernier internement. Milan m'a regardé avec ses yeux profonds et a hoché la tête tristement.

C'était juste de l'autre côté de la Place, à quelques pas en descendant la rue Kapucínská derrière le monastère de Lorette. Il n'y avait personne dans la rue, et Mira et moi étions devant la porte où, à l'époque, les prisonniers entraient et sortaient. À cet endroit, il y avait de cela quarante-quatre années, ma grand-mère avait attendu la libération de son fils. Je l'imaginai ici, debout, en train de guetter, et ce qu'elle avait dû ressentir en le voyant sortir. Sur un mur jaune pâle, à droite de la porte, il y avait maintenant une inscription qui disait : *Památce oběti umučených komunistickou policií*. *En mémoire de ceux qui ont été torturés à mort dans ces lieux par la police communiste*<sup>12</sup>. Nous sommes descendus un peu plus loin dans la rue et nous avons regardé par-dessus le mur de la prison, pour voir la fenêtre du troisième étage où mon père avait été emprisonné.

Dans les petites rues de Prague, plus tranquilles, les trottoirs sont balayés et les magasins ont maintenant de grandes vitrines. Une fois, en marchant, Mira m'a dit qu'avant, on ne voyait pas ça souvent. Personne ne se donnait la peine de maintenir les rues et les trottoirs propres (et pourquoi l'auraient-ils fait ? Il n'y avait aucune véritable motivation à vendre sous l'ancien gouvernement) et les devantures de magasins possédaient généralement une petite ouverture plutôt qu'une grande vitrine présentant la marchandise. Les bars et autres cafés-restaurants du quartier ont été refaits pour revaloriser le commerce. Bien que je sois parfois énervé par la publicité, je l'ai ressentie ici comme le symbole d'une saine économie,

<sup>12</sup> L'intégration des phrases tchèques au texte en anglais représente ici un signe de l'hybridation linguistique.

et si l'économie est libre, l'esprit l'est généralement aussi.

On the electric trams which hustled through the city – moving billboards with advertisements for cigarettes, clothes, electronics and a host of other products – there was a newer, more positive attitude between people that Mira told me she had not seen for many years: citizens were not afraid to speak and be kind. During Communist days, she said, these human sentiments and the collusion of humanity that they suggested were ultimately dangerous elements to the State, and they could lend you in jail. The feeling *I* had, not only in these back-streets but also in the tourist areas of Prague, was akin to moving within the body of a giant who carefully measured his breathing for too long, and now at last breathes freely and without danger or restriction.

Dans les trams électriques qui déboulaient à travers la ville – charriant des panneaux publicitaires vantant les cigarettes, les vêtements, les produits électroniques et autres – il y avait une nouvelle attitude, plus positive, entre les gens, et Mira m'a fait remarquer qu'elle n'avait pas vu cela depuis des années : les citoyens n'avaient pas peur de parler et d'être aimables. Durant la période communiste, me disait-elle, ces sentiments humains et la complicité qui s'en dégagait étaient jugés comme des éléments dangereux pour l'État et leur manifestation pouvait vous envoyer en prison. L'impression que *moi*<sup>13</sup> j'avais, non seulement dans ces petites rues mais aussi dans les endroits touristiques de Prague, était celle de me mouvoir dans le corps d'un géant qui avait retenu prudemment son souffle pendant longtemps et respirait enfin librement, sans restriction et sans danger.

Physically, many things seemed to be caught in between the two systems. The historic buildings which had been ignored and had fallen into disrepair under the Communist system were now being furiously renovated – many of these by the government, and many by private owners who had reclaimed the property taken from them by the regime. You would pass, on any given day, many buildings where high up on scaffolding workers were scraping or repairing or painting the stylish baroque architectures. And yet, at one point on a side-street, Mira and I passed two government workers who had apparently been digging up some pipes in a sidewalk. There was a gaping hole, some shovels stuck in the

Physiquement, beaucoup de choses semblaient s'être coincées entre les deux systèmes. Les bâtiments historiques qui avaient été délaissés sous le régime communiste et s'étaient délabrés, étaient maintenant en complète rénovation – nombre d'entre eux par le gouvernement et beaucoup d'autres par des propriétaires privés qui avaient récupéré leurs biens sur lesquels le régime avait fait main basse. Vous pouviez passer n'importe quel jour et apercevoir des bâtiments couverts d'échafaudages où des ouvriers grattaient, réparaient ou peignaient les façades élégantes de style baroque. À un moment donné, dans une petite rue, Mira et moi sommes passés devant deux cols-bleus

<sup>13</sup> Nous préservons dans la traduction tous les italiques de l'auteur.

dirt nearby, and one of the workers, extremely fat, was sitting, and the other one was standing idly, and Mira told me they were talking about when they should stop working. I laughed and said "It seems like they already have stopped work," and Mira said "That's like it always was under Communism," and I thought, looking at them, that you might find them in many American cities as well, working for the city, just putting in their time.

Czech money, too, represented this period of transition: the Communist star still rose over the Bohemian lion and idyllic scenes of workers and students and heroes on bills and coins. When I was a teen-ager Mira had told me stories of how people waited with this money in lines, for a little bread, a little meat, for shoes that would not fit. I would be grateful, one year after my journey, when she would send me Xerox copies of the new currency, with no star over the lion.

At night, after long days of walking, I sat in my chair with my foot wrapped in towels doused with ice water and alternated these with towels bound around Milan's formula of herbs. As I waited for the swelling to go down, I wrote out scenes and impressions, moments and inspirations, gradually creating a mental mosaic of this time, in Prague, just after the revolution:

qui étaient apparemment en train de déterrer des tuyaux sur un trottoir. Il y avait un trou béant, quelques pelles plantées dans la terre tout près et un des hommes, extrêmement gros, était assis tandis que l'autre se tenait debout paresseusement ; Mira me dit qu'ils discutaient pour déterminer quand ils allaient arrêter de travailler. J'ai ri : « Ils m'ont tout l'air d'avoir déjà arrêté de travailler ! » et Mira m'a expliqué que « c'était toujours comme ça du temps du communisme. » J'ai pensé en les regardant qu'on pouvait trouver les mêmes spécimens dans plusieurs villes américaines, s'embauchant pour la ville dans le seul but de pointer.

L'argent tchèque représentait aussi cette période de transition : l'étoile communiste se levait toujours au-dessus du lion de Bohême et des scènes idylliques de travailleurs, d'étudiants et de héros s'étalaient sur les billets et les pièces de monnaie. Lorsque j'étais adolescent, Mira m'avait raconté des histoires à propos des gens qui, avec cet argent, faisaient la queue pour s'acheter un peu de pain, un peu de viande ou des chaussures qui ne leur allaient même pas. J'ai été soulagé quand elle m'a envoyé, un an après mon voyage, des photocopies de la nouvelle monnaie sans l'étoile au-dessus du lion.

Chaque soir, après une longue journée de marche, je m'asseyais sur ma chaise, le pied emballé de serviettes imbibées d'eau glacée que j'alternais avec les compresses d'herbes que Milan m'avait données. Pendant que j'attendais que l'enflure diminue, j'écrivais des scènes et des impressions, des moments d'inspirations qui progressivement se constituaient en une mosaïque mentale de cette période à Prague, juste après la révolution<sup>14</sup> :

---

<sup>14</sup> Dans cette partie du texte, écrite en italique, l'auteur plonge soudainement dans ses réflexions et expériences de Prague. Comme il nous l'a dit lui-même, cette partie du livre est vraiment une collection d'images et d'expériences qu'il voulait présenter au lecteur comme une sorte de mosaïque. C'était une façon artistique de modifier un peu le rythme du livre et de rendre la description de son séjour à Prague plus vivante pour le lecteur.

*A girl, perhaps sixteen or seventeen, turns a corner, and walks onto a Vinohradská Street. I watch her from the apartment window: Some older people, I am sure they are her parents, walk just behind her. The girl is dressed gaily, in a light brown sweater and a short, blue-patterned dress and heels. She has long, bare legs and moves with that sensual, non-aware wisdom that a young woman can have. Her parents, both dressed in a more severe blue, watch her and then each other, smiling. A tram with the giant words Coca-Cola written on its side rattled and whines electrically by and blocks my view a moment. Then I see the three of them going by me and up the road to the crossing, and the girl's brown hair dances over the back of her sweater. As she walks, her movement seems to be saying to her parents: look at this new, bright world you can walk in with me, just look at this world.*

*In the center of Wenceslas Square I stand at the Circle of Martyrs. Below me is the picture of Jan Palach; Palach and a group of fellow students had volunteered to become, one by one, living torches to the spirit of their country, but only Palach and another student one month later, Jan Zajíc, finally took their lives. The Masaryks, father and son, look out at me too, and I read plaques near them with homages and names of those who fell to totalitarianism. Across the background of all of this is the Czech flag, white, blue, red. And everywhere, as if put there by invisible hands, are flowers, in jars, as wreaths, or laying across the ground.*

*Une fille, âgée peut-être de seize ou dix-sept ans, tourne le coin de la rue Vinohradská. Je la regarde de la fenêtre de mon appartement. Des personnes plus âgées, je suis sûr que ce sont ses parents, marchent juste derrière elle. La jeune fille porte des couleurs gaies, un chandail brun pâle, une courte robe bleue avec des motifs et elle a des talons. Ses longues jambes nues se meuvent avec la sagesse sensuelle et inconsciente d'une jeune femme. Ses parents, tous les deux habillés d'une couleur bleue plus austère, l'observent et se regardent en souriant. Un tram avec une grande inscription Coca Cola plaquée sur le côté passe en faisant un bruit strident de ferraille et me bloque la vue pour un moment. Ensuite, je les vois tous les trois passer devant moi, montant la rue vers l'intersection, et les cheveux bruns de la fille dansant dans son dos sur son chandail. Lorsqu'elle marche, son mouvement semble dire à ses parents : regardez ce nouveau monde joyeux où vous pouvez marcher avec moi, contemplez donc ce monde.*

*Je suis devant le Cercle des Martyrs, au centre de la place Venceslas<sup>xviii</sup>. Au-dessus de moi se trouve une photo de Jan Palach<sup>xix</sup>; lui et un groupe de ses camarades d'école avaient décidé de devenir, un par un, des torches vivantes à la gloire de leur pays, mais, un mois plus tard, il n'y eut que Palach et un autre étudiant, Jan Zajíc<sup>xx</sup>, pour finalement donner leurs vies. Les Masaryk, père et fils, me regardent aussi et à côté d'eux, je lis les plaques nominatives en hommage à ceux qui ont perdu la vie durant le régime totalitaire. En toile de fond il y a le drapeau tchèque, blanc, bleu et rouge. Et partout, comme déposées par des mains invisibles, il y a des fleurs dans des pots, en couronnes ou jonchant le sol.*

*A German group of students watches the memorial. They are young, and their teacher speaks to them, explaining the various names and pictures and the lives they represent in the Circle. I notice that the wind has blown down two pictures. Feeling a little silly, but feeling also that it needs to be done, I move into the Circle and set the pictures aright. I have a strange moment beyond self-consciousness. What is it? I step out of the Circle. The German group leaves and oddly, then, there are very few people around me in busy Wenceslas Square. A second time the wind blows, harder, and I go to pick up more pictures and flowers that have fallen. And here it is again, in the Circle, a feeling that other lives are there with me, still deciding within that human labyrinth of will and fear and courage to do something symbolic and knowing that it will last in history but also that that does not matter: you are afraid, and fear consumes you. But you are here now, and the world is waiting for what you have lived all of your life to say. It is time to carry it through. I smell gasoline. I see flames. I put up small jars of flowers, the dirt a frightening, tangible thing close to me. I set the pictures up as firmly as I can and these ghosts are singing. I step quickly from the Circle.*

*I go across the avenue and to the sidewalk, into the crowd of pedestrians, relief moving through me after that moment alone in the strong wind. Here the sun comes down and I can smell many different foods on grills beneath the thick, low leaves of trees. Still, somehow, the sun gets through and there is light everywhere – and for a moment the fate of Jan Palach and Jan Zajich seems so horrible. I understand a young woman tried to burn herself to death after the two young men did, but friends stopped her. I grieve for all of*

*Un groupe de jeunes étudiants allemands contemplant le mémorial. Leur professeur donne des explications sur les différents noms, les photos et les vies qu'ils représentent dans le Cercle. Je remarque que le vent a fait tomber deux photos. Me sentant un peu bête, mais pensant aussi qu'il fallait le faire, je me déplace vers le Cercle et je remets les photos en ordre. Quelque chose d'étrange se passe alors, au-delà de ma propre conscience. Qu'est-ce que c'est ? Je sors du Cercle. Le groupe allemand part et, curieusement, je remarque qu'il y a peu de gens autour de moi sur la place Wenceslas pourtant très fréquentée. Le vent souffle une deuxième fois, plus fort, et je vais ramasser d'autres photos et des fleurs qui sont tombées. Le voici encore, dans le Cercle, ce sentiment que d'autres vies sont ici avec moi, à l'intérieur de ce labyrinthe humain représentant la volonté, la peur et le courage, des vies prêtes encore à faire quelque chose de symbolique sachant que l'histoire en gardera la mémoire, mais aussi que ça n'a pas d'importance : tu as peur et la peur te consume. Mais tu es là maintenant et le monde est prêt à entendre ce que tu as passé toute ta vie à toujours vouloir dire. C'est le moment de le réaliser. Je sens l'essence, je vois des flammes. Je redresse des petits pots de fleurs, les atrocités qui m'entourent sont une chose effrayante, mais tangible. Je remets les photos comme je peux et ces fantômes chantent. Je m'éloigne rapidement du Cercle.*

*Je traverse l'avenue jusqu'au trottoir, dans la foule des piétons, soulagé après cet instant passé seul dans le vent violent. Ici, le soleil se couche et je sens toutes les odeurs différentes provenant des grills sous l'épaisse frondaison des arbres. Cependant, le soleil parvient à percer et il y a de la lumière partout et pour un instant, le destin de Jan Palach et Jan Zajíc semble vraiment horrible. Je sais qu'une jeune femme a essayé de se suicider par le feu à la suite des deux jeunes gens, mais ses amis l'ont arrêtée. J'ai de la*



*them, in this brightness, and for Jan Masaryk, that cultivated, wonderful man, thrown to his death in the darkness. It is too much, and I try to shake the grief. There are many nationalities together in this place and, for this moment, no one is threatened. Vietnamese vendors next to me sell newspapers. Shoppers move in and out of music, clothing and book stores. I hear French, German, Italian.*

*peine pour eux tous, dans cette luminosité, et pour Jan Masaryk<sup>xxi</sup>, cet homme cultivé et extraordinaire qui a trouvé la mort dans l'obscurité. C'est trop et j'essaie de me débarrasser de mon chagrin. Il y a beaucoup de nationalités sur la Place et pour l'instant, personne n'est menacé. Près de moi, des vendeurs vietnamiens proposent des journaux. Les gens entrent et sortent des magasins de musique, de vêtements et des librairies. J'entends parler français, allemand et italien.*

*I walk a while. Then, of all places, I step into a McDonald's. Though the establishment is huge and cavern-like on this first-floor, there is a very brief line. It's early in my journey, and I'm not too handy with the money system yet. These are some quick young Czech McWorkers, capable of handling every language thrown at them. When I step forward to the tall, smiling young man in his McDonald's uniform, I smile apologetically and issue what is, by now, my standard line.*

*Je marche un certain temps. Puis, je choisis d'entrer dans un McDonald. Bien que le bâtiment soit immense et ait l'air d'une caverne au rez-de-chaussée, il y a une très courte file d'attente. J'en suis au début de mon périple et je ne suis pas encore familier avec le système monétaire. Ici travaillent de jeunes McEmployés tchèques à l'esprit vif qui sont capables de comprendre toutes les langues. En avançant vers un grand jeune homme aimable dans son uniforme de McDonald, je souris d'un air désolé et je sors ce qui est devenu maintenant ma phrase type<sup>15</sup> :*

*"I only speak English, I'm sorry."*

*"Is ok," he says.*

*"I'll have two cheeseburgers –"*

*"Cheeseburgers, two," he taps into the machine.*

*"And – frites?" This is my attempt to meet him half-way on the language thing.*

*"Frites?" he laughs. "You mean French fries?"*

*"And a Coke, medium."*

*"And a Coke," he says. "And would you like to do the apple pie this day?"*

*Now it's my turn to laugh. "No*

*« Je suis désolé, je parle seulement anglais.*

*– Ça ok, dit-il.*

*– Je voudrais deux cheeseburgers.*

*– Cheeseburgers, deux, rentre-t-il dans la machine.*

*– Et...des "frites<sup>16</sup>?" C'est ma façon de le rencontrer à mi-chemin sur le terrain de la langue.*

*– Des "frites?" répète-t-il en riant, vous voulez dire des "french fries<sup>17</sup>?"*

*– Et un Coke, format moyen.*

*– Et un Coke, dit-il. Et voulez-vous*

<sup>15</sup> Pour ce passage, nous avons suivi le texte de près afin de conserver l'anglais maladroit de l'employé.

<sup>16</sup> Dans le texte original « frites » est en français. Lorsque nous avons demandé à l'auteur pourquoi il utilisait un mot français, il nous a dit qu'il assumait que celui-ci comprenait un peu le français. Dans la traduction, nous avons décidé de garder « frites » en français en le mettant en guillemets. Ceci nous a semblé être la meilleure solution, car nous n'avons pas voulu perdre dans la traduction l'emploi du mot français « frites ».

<sup>17</sup> Nous avons laissé le mot « french fries » en anglais en le mettant en guillemets.

*thanks," I say. He smiles good naturedly.  
 "It is my duty to ask this, no?"  
 "In America too," I say.  
 He tells me my price, still smiling.*

*Upstairs I stare out the window at trees and through their green brightness at the avenue below. Two men are having an animated discussion down there that I cannot hear. I look at my tray liner: Mc-Donald's je už v Praze! it shouts at me. McDonald's has arrived in Prague!*

*I look out the window again. I think about all the times my father stepped through police doors and was nearly extinguished from history, and so too me, and this leaves outside, trembling with wind, seem to hold this fragile secret as well.*

On one slightly overcast day, Mira and I went to see the church where the seven Czech parachutists made their last stand against Nazi SS troops. We descended from the tram at Charles Square, next to a park with many trees. Lovers sat beneath the beach and elms and the slight shadows of leaves moved over the grass. We walked in the wind across the Square and then across Resslova and along the buildings. From articles and pictures I had seen of the church, I expected it to somehow be standing alone, but here suddenly it was, just, at least from this angle, another building on the street with a narrow, horizontal window leading to the crypt. The window was still pockmarked all around the edges with bullet holes from the seven-hour standoff. There is a plaque above with the names inscribed and a relief of a paratrooper on one side, his head lowered, and a priest on the other. The names on the plaque stand as a simple list of courage: *Opálka, Gabčík, Kubiš,*

*faire le chausson aux pommes ce jour ? C'est à mon tour de rire. Non, merci. Il sourit gentiment.*

*– C'est mon devoir de demander ceci, non ?*

*– En Amérique aussi, je lui dis. Il m'annonce le prix, toujours en souriant. »*

*De l'étage, je regarde les arbres par la fenêtre et, à travers leur verte luminosité, l'avenue qui se profile au-dessous. En bas, deux hommes ont une discussion animée que je ne peux pas entendre. Je regarde sur mon plateau cette phrase qui me saute au visage : Mc-Donald's je už v Praze ! McDonald est arrivé à Prague !*

*Je regarde encore par la fenêtre. Je pense à tous ces moments où mon père a franchi des portes de poste de police qui l'ont presque amené à être effacé de l'histoire, et moi, par voie de conséquence. Les feuilles dehors qui tremblent avec le vent, semblent aussi garder ce fragile secret.*

Un jour où le ciel s'assombrissait légèrement, Mira et moi sommes allés voir l'église où les sept parachutistes tchèques se sont opposés en un ultime combat aux troupes nazies des unités SS. Nous étions descendus du tram sur la place Charles<sup>xxii</sup> à côté d'un parc très arboré. Des amoureux étaient assis sous les hêtres et les ormes, et les ombres légères projetées par les feuilles dansaient sur la pelouse. Nous avons traversé la Place ventée et ensuite la rue Resslova et passé le long des bâtiments. Me fiant aux articles et aux photos que j'avais vus, je m'attendais à ce que l'église se trouve isolée, mais ici, soudainement, du moins vu de l'angle où j'étais, il y avait un autre bâtiment dans la rue, avec une étroite fenêtre horizontale donnant sur la crypte. Les coins de la fenêtre étaient encore criblés des impacts de balles résultant de l'affrontement, qui dura sept heures<sup>xxiii</sup>. Au-dessus, il y avait une plaque gravée de noms ; sur un côté se détachait un parachutiste

*Valčík, Švarc, Bublík, Hrubý.* And the religious men who aided them: *Gorazd, Číkl, Petřek.* I tried to fix them all in my head.

I thought of those last hours here: the sound of gunfire, the tear gas and grenades. Rushing water from firehoses to flood the parachutists out of the church; final shots as the water rose in the crypt. The courage and the horror of it all struck me now, standing here with my aunt in this quiet day.

“It was a day like this one, Joe,” Mira told me. “I remember it. With some clouds, like this. They had roped off the whole area. Everybody knew that something big was happening.”

On the high ledge beneath the plaque there were, everywhere, fresh wreaths and flowers and notes.

A while later I stood on the Jiráskův bridge where, forty-four years before, my father sometimes stood too, waiting and watching. There was a safehouse apartment across the river that he could sleep in at night, and Mira pointed it out to me – a large brownstone at the opposite right corner of the bridge. The flat belonged to a deputy minister of Industry who worked with the skupina, and if the coast was clear for my father the minister’s wife would leave one curtain in an upper window folded back, so that he could see a triangle of light from the apartment. I had seen the bridge before on a postcard. I had not known then how close Mira’s apartment was to it – a simple, fifteen-minute ride by tram. On the evenings in 1949 that he stood here, my father would not see Mira or his mother again for many years. They would not

en relief qui baissait la tête, et sur l’autre côté un prêtre. La liste des noms sur la plaque était à elle seule un éloge au courage : *Opálka, Gabčík, Kubiš, Valčík, Švarc, Bublík, Hrubý* et les religieux qui les avaient aidés : *Gorazd, Číkl, Petřek.* J’ai essayé de tous les graver dans ma mémoire.

J’ai pensé à ces dernières heures qui se sont déroulées ici : le bruit des coups de feu, le gaz lacrymogène et les grenades ; le torrent d’eau des lances d’incendie inondant les parachutistes pour les forcer à sortir de l’église ; les derniers coups de feu pendant que l’eau montait dans la crypte. Ici, avec ma tante en ce jour tranquille, le courage et l’horreur de tout cela me frappaient.

« C’était un jour comme celui-ci, Joe, me dit Mira, je m’en souviens. Avec quelques nuages, comme ceux-là. Ils ont entièrement délimité l’endroit. Tout le monde savait que quelque chose de grave allait arriver. »

Sur le haut rebord, au-dessous de la plaque, il y avait partout des couronnes fraîches, des fleurs et des mots.

Un peu plus tard, j’étais sur le pont Jiráskův où, il y a quarante-quatre ans, mon père se tenait parfois aussi, attendant et observant. De l’autre côté de la rivière, il y avait un refuge où il pouvait passer la nuit et Mira me le montra – une grande maison de grès à l’opposé du coin droit du pont. L’appartement était la propriété du ministre de l’Industrie, qui travaillait avec la skupina<sup>18</sup>, et lorsque la voie était libre pour mon père, la femme du ministre repliait un rideau de la fenêtre du haut pour qu’il puisse voir un triangle de lumière venant de l’appartement. J’avais déjà vu le pont sur une carte postale. Je ne savais pas alors que l’appartement de Mira était si près, seulement quinze minutes en tram. Durant les soirs de 1949, où il se tenait ici, mon père n’avait pas vu Mira ni sa mère, et ce pendant plusieurs années. Elles ne

<sup>18</sup> « Skupina », en tchèque « groupe », réunissait un certain nombre de patriotes tchèques qui résistaient au mouvement communiste. Nous avons laissé le mot en tchèque pour en préserver la singularité.

know if he were dead or alive until a letter – sent to them by a mutual friend some three years after his disappearance from the country – suggested cryptically (using an old nickname of his childhood) that he was in England.

Sometimes my father had waited here, and now I knew why: trees gave fine shadow at the shore side of the bridge, and if he needed, quickly, to escape, he could have slipped back into the metropolis easily.

As we walked over the bridge and by the apartment building my throat was tight and I was full of emotion, and this was beginning to happen so frequently to me that I wondered if my trip and what I was doing on it was intelligent at all. It was as if I'd returned to a place of too many painful memories, though I'd never been here before.

I was able to shake it off some on our excursion of Petřín Hill above the city. The area had once been part of an orchard of the Strahov monastery and the flowers were not fully in bloom yet, Mira said, but they would be soon. She had loved this place since childhood, she told me.

There was a small shower and we stood under some trees, laughing, and waited it out. Then it lifted and we walked by the "Hunger Wall," a project that King Charles started in 1360 for the poor of Prague so that they would have honorable work and sustenance: some twelve hundred meters of the wall survive. At some points, going by it, I felt I was on the set of a *Robin Hood* movie: those ancient walls with slotted battlements were bordered by forest and grass, and I imagined medieval knights riding beneath them. The partial sun clouded over and the green of the forest shadows deepened.

savaient pas s'il était mort ou vivant avant de recevoir une lettre – envoyée par un ami commun quelque trois ans après sa disparition du pays – leur communiquant secrètement (en utilisant un vieux surnom datant de son enfance) qu'il était en Angleterre.

Mon père avait attendu ici parfois, et maintenant je savais pourquoi: les arbres projetaient une ombre délicate sur le rivage du côté du pont et s'il avait besoin de s'enfuir rapidement, il pouvait se glisser discrètement dans la ville. Comme nous traversions le pont et passions à côté de l'immeuble, ma gorge s'est serré et j'étais submergé par l'émotion. Cette sensation commençait à m'envahir si souvent que je me demandais si ce voyage et ce que j'y faisais était intelligent. C'est comme si je retournais à un endroit où les souvenirs étaient trop douloureux, alors que je n'étais jamais venu ici.

Je fus capable de me débarrasser de quelques-unes de ces pensées lors de notre excursion à la colline de Petřín<sup>xxiv</sup> en haut de la ville. L'endroit avait fait partie d'un verger du monastère de Strahov et les fleurs n'étaient pas encore épanouies, m'expliqua Mira, mais elles le seraient bientôt. Elle me raconta qu'enfant, elle avait adoré cet endroit.

Une petite pluie s'est mise à tomber, et nous nous sommes abrités sous des arbres en riant pour attendre que ça passe. Quand elle s'est dissipée, nous avons marché le long du « Mur de la faim », un projet commencé en 1360 par le roi Charles pour les pauvres de Prague afin de leur offrir un travail honorable et une subsistance: quelque douze cents mètres du mur subsistent. À certains moments, lorsque je le longeais, je me sentais comme sur un plateau de tournage de *Robin des bois*: ces anciens murs avec des créneaux ajourés étaient entourés par la forêt et la pelouse, et j'imaginai des chevaliers médiévaux caracolant en-dessous. Le soleil voilé s'ennuageait et le vert des ombres de la forêt s'intensifiait.

And then it rained in earnest, and we ran for the funicular railway. Our car ran on a slant down the steep hill with stairway platforms for passengers, and Prague, under the rain, seemed to rise before us.

That night I wrote this:

*I go to the church of the martyred priests and parachutists, and later to the bridge where Dad waited for the chance to sleep, sheltered for the night. These two places are not far from each other. Today it is early spring, and warm, and flowers are starting to bloom. Everywhere you go in Prague there are young people, and they look bright and intelligent. The tram station and park at Charles Square are full of people waiting, and young lovers embracing. They embrace, they kiss with abandon. It seems fitting in this place of martyrs and fighters that there should be a spring day full of joy and young love. Looking at it, I feel I can hear the people who fought for this approving and applauding.*

Ensuite il s'est mit à pleuvoir pour de bon, et nous nous sommes pris à courir vers le funiculaire. Notre wagon est descendu le long de la pente en bas de la colline escarpée, avec des plates-formes en escaliers pour les passagers, et Prague, sous la pluie, semblait s'élever devant nous.

Ce soir-là, j'ai écrit ceci<sup>19</sup> :

*Je vais à l'église des prêtres et des parachutistes martyrs, et plus tard je vais voir le pont où papa attendait guettant l'opportunité de dormir, bien à l'abri. Ces deux sites ne se trouvent pas loin l'un de l'autre. Aujourd'hui c'est le début du printemps, il fait chaud et les fleurs commencent à sortir. Partout où vous allez à Prague, il y a des jeunes et ils ont l'air joyeux et intelligents. La station de tram et le parc sur la place Charles sont remplis de gens qui attendent et de jeunes amoureux qui s'étreignent. Ils se serrent, ils s'embrassent avec abandon. Un tel jour de printemps rempli de joie et de jeune amour semble s'accorder parfaitement avec cette place des martyrs et des combattants. En regardant cette scène, j'ai l'impression d'entendre les gens qui se sont battus pour cela : ils se réjouissent et applaudissent.*

---

<sup>19</sup> Un autre passage où l'auteur fait part de ses impressions.

## CHAPTER SEVEN

## Stones and castles

The next morning Mira woke with a flu. She was angry at herself for getting it during the time I was there. I told her not to worry, and secretly I did not mind the thought of a few days unbound, on my own in the city, with Mira resting, for it had worried me the amount of walking she was doing. She called the doctor and arranged for a meeting, and it was set for the early afternoon, and I took the subway into Wenceslas Square to take some pictures. When I returned we walked the few blocks down Vinohradská Avenue to the clinic.

There are *clinics* in the Czech Republic, and these are mostly for outpatient services, and they are staffed primarily by female doctors, and the hospitals, as I understand it, are staffed mostly by male doctors. During the Communist regime the finest facilities – the hospitals – were reserved for the elite of the Communist party. Once, on the outskirts of Prague, I saw one of these Communist hospitals, a modern building set on a hill among trees. I was told it had been quite exclusive. I had the thought that it was remarkable how ably the leaders of the “worker’s state” removed themselves, in treatment, from the workers.

This clinic was no such place. It was a small, white building, perhaps built just after the war, set in among other shops and apartment buildings. We walked by a few cars parked in front of it, two Volkswagens and a Czech “Škoda,” and I assumed that these belonged to the doctors, who were not as

## CHAPITRE SEPT

## Des pierres et des châteaux

Le matin suivant Mira s’est réveillée avec une grippe. Elle était fâchée contre elle-même de l’avoir attrapée durant mon séjour. Je lui ai dit de ne pas s’inquiéter, et au fond de moi l’idée de pouvoir passer quelques jours sans chaperon, tout seul dans la ville, pendant que Mira se reposait, ne me dérangeait pas, car elle marchait beaucoup trop et cela m’inquiétait. Elle a appelé un médecin pour fixer un rendez-vous qui lui a été donné tôt en après midi, et j’ai donc pris le métro jusqu’à la place Wenceslas pour faire quelques photos. Lorsque j’ai été de retour, nous avons marché ensemble quelques centaines de mètres le long de l’avenue Vinohradská pour atteindre la clinique.

En République tchèque, il y a des *cliniques* qui, pour la plupart, sont réservées aux patients en consultation externe, et les médecins y sont avant tout des femmes. Dans les hôpitaux, si j’ai bien compris, les médecins sont surtout des hommes. Durant le régime communiste les meilleurs établissements – les hôpitaux – étaient réservés à l’élite du parti communiste. Une fois, dans la banlieue de Prague, j’ai vu un de ces hôpitaux communistes, un établissement moderne situé sur une colline au milieu des arbres. On m’avait dit que c’était très fermé. Je pensais que c’était remarquable de constater à quel point les leaders de « l’État des travailleurs » avaient su se créer une classe de traitement à part du régime des travailleurs.

Cette clinique n’était pas un endroit comme ça. C’était un petit bâtiment blanc, peut-être construit juste après la guerre, situé parmi d’autres magasins et immeubles à logements. Nous sommes passés à côté des voitures stationnées devant, deux Volkswagen et une Škoda<sup>xxv</sup> tchèque, et j’ai présumé

highly paid as in America. Then there was a hallway that you entered directly from the outdoors with a set of doors and elevators. We took an elevator up to the third floor. The elevator was small and old, but efficient, and it let us off into a hallway that was wide and well-lit and with fading but clean tiling.

At the end of the hallway was the sitting room for two offices, one of these the one that Mira needed. The floor, here too, was of that old gray tile, and the benches were wooden. There was a set of windows that looked out onto the sunlit day, and two doors of blond wood. The walls were whitewashed and bright. We sat on a bench to wait: we were the first there of the afternoon. Then more Czechs came in, saying “Dobry den” – a cheerful greeting or farewell – and the women doctors came in and opened their doors with their keys. Just before her appointment I told Mira I would go to the Olšany cemetery across the street and meet her when she finished in an hour.

At the entrance to Olšany there was a woman selling flowers and I bought a rose, bringing out the only money I had, a two-hundred crown note, and the woman took the bill and went into her small shelter for change. A bird twittered above me and I looked into the shade at the dark monuments, and the woman came out again with my change and counted it very precisely into my hand. I thanked her and walked through the stone entrance.

I have never seen graveyards so carefully maintained or elaborate as those I saw in the Czech Republic. I was used to the rather austere, simple nature of American

qu’elles appartenaient aux médecins, qui n’étaient pas aussi bien payés qu’en Amérique. Ensuite, il y avait un hall où l’on entrait directement de l’extérieur par une série de portes et des ascenseurs. Nous en avons pris un jusqu’au troisième étage. L’ascenseur était petit et vieux, mais il fonctionnait bien et il nous a laissé dans un couloir large et bien éclairé, pavé de carreaux décolorés mais propres.

Au bout du couloir, se trouvait une salle d’attente avec deux bureaux, dont celui où Mira se rendait. Ici aussi, le plancher était fait de vieux carreaux gris et les bancs étaient en bois. Une série de fenêtres ouvraient sur un jour radieux, et on voyait deux portes en bois blond. Les murs blanchis à la chaux étaient lumineux. Nous nous sommes assis sur un banc pour attendre : nous étions les premiers de l’après-midi. Ensuite, d’autres Tchèques sont entrés en disant « Dobry den<sup>20</sup> » – une salutation enjouée – et les médecins sont arrivées, ouvrant les portes avec leurs clés. Juste avant son rendez-vous, j’ai dit à Mira que j’allais visiter le cimetière Olšany de l’autre côté de la rue et que je viendrais la rechercher lorsqu’elle aurait fini, dans une heure.

À l’entrée d’Olšany, une femme vendait des fleurs, et j’ai acheté une rose, sortant de mon portefeuille tout l’argent que j’avais, un billet de deux cents couronnes<sup>xxvi</sup>. La femme a pris le billet et est allée dans son petit abri pour chercher de la monnaie. Au-dessus de moi, un oiseau pépiait, et j’ai regardé dans l’ombre les sombres monuments. La femme est revenue avec ma monnaie et l’a comptée dans ma main avec précision. Je l’ai remerciée et j’ai passé l’entrée de pierre.

Je n’ai jamais vu de cimetières aussi soigneusement entretenus ou décorés que ceux que j’ai visités en République tchèque. J’étais plutôt habitué à l’austérité et à la simplicité

<sup>20</sup> « Dobry den » en français veut dire « bonjour » seulement. On ne l’emploie pas pour dire « adieu » ni « au revoir ». Nous avons donc omis, le signalant à l’auteur, « farewell » de notre traduction.

graveyards: it is not that unusual to see a grave in decay or untended in America. So these Czech stones, so close together and huddled beneath abundant greenery, many elaborately decorated with figurines of saints, seemed overwhelming at first. And yet there was a peace about this attention lavished on the dead, and I thought it would make all those living in a society like this have the feeling that they were important even after death, that even death could not still certain aspects of the spirit.

The inner graveyard walls contained urns set behind glass, with photographs of those whose remains were within. I looked at the long march of faces staring out at me, and I wondered how these people had managed, bound day to day by a philosophy that sought to dehumanize them, to oil them to fit into the Communist machine. Here were stories, too, beneath these dark, well-polished vertical and horizontal stones where one could see one's reflection like a ghost: here a man died, and beside him his wife died four days later; here were flowers stacked on a tomb, a candle flickering in the shadows, placed there obviously minutes before by some relatives on this windless day. Then I came to the grave of Jan Palach.

It was, by these standards, a fairly simple monument. There is a headstone that says *Jan Palach*, and then the standard horizontal stone. On the horizontal stone there is a sculptor's rendition of a man. It is a long figure, in rough-hewn flat relief, as if the man, through some great trauma, is either raising himself from the stone or descending into it. Be he has no features, and one has the feeling, looking at it, of extraordinary tragedy and sacrifice. The sculpture was put together after the revolution, Mira had told me: before that

des cimetières américains : en Amérique, il n'est pas tellement inhabituel de voir une tombe délabrée ou mal entretenue. Aussi, ces pierres tombales tchèques, si proches les unes des autres et couvertes d'une abondante verdure, plusieurs minutieusement décorées de statuettes de saints, semblaient d'abord exagérées. Pourtant, une paix émanait de cette attention prodiguée aux morts, et j'ai pensé que tous ceux qui vivaient dans une société comme celle-ci devaient avoir le sentiment d'être importants même après leur mort, que même la mort ne pouvait anéantir certains aspects de l'esprit.

Des urnes étaient placées à l'intérieur des tombes, derrière des vitres, avec des photos de ceux qui reposaient là. J'ai regardé le long défilé des visages qui me fixaient et je me suis demandé comment ces gens étaient parvenus, contraints jour après jour par une philosophie qui cherchait à les déshumaniser, à les tondre dans la machine communiste. Ici aussi il y avait des histoires, sous ces pierres verticales et horizontales, sombres et brillantes, dans lesquelles on pouvait voir sa propre réflexion comme celle d'un fantôme : ici, un homme était mort et à côté de lui sa femme était décédée quatre jours plus tard. Là, des fleurs étaient déposées sur la tombe et une bougie vacillait dans l'ombre par cette journée sans vent, sans doute placée là quelques minutes plus tôt par un parent. Puis, je suis arrivé à la tombe de Jan Palach.

Comparé aux autres, c'était un monument assez simple. Il était composé d'une stèle indiquant *Jan Palach* et de la dalle horizontale habituelle, sur laquelle le sculpteur avait représenté un homme. C'était une longue figure taillée grossièrement dans un relief plat, comme si l'homme, par un quelconque traumatisme, s'élevait de la pierre ou y rentrait. Mais il ne possédait pas de traits, et en le regardant, on avait le sentiment d'assister à une tragédie et à un sacrifice extraordinaire. La sculpture avait été assemblée après la



time, the Communists had discouraged pilgrimages to this grave. Later, I would read the chilling letter this student wrote before his death, in trying to alert the world to the Czechoslovak tragedy: *It was my honor to draw the lot number one/ and thus I acquired the privilege of writing the first letter/ and starting as the first torch.* As he'd burned, Palach had been heard speaking the names of Jan Hus and Jan Masaryk.

I put my flower next to some others at the head of the stone, and touched the stone. Then I walked out a side path of the cemetery into the sunlight.

At a nearby café I had a Coke and wrote in my book while I waited to go for Mira. This time I was writing a direct letter to my father, for lately I have been increasingly speaking with him in my head. *Dad, I wrote, let's put a final nail in the coffin of this thing forever. Let this experiment in bureaucratic power never be repeated. That is something worth fighting, and writing, and dying for.*

I read my words over, once, and looked out the window at traffic, at people walking by Olšany, and soon it was time to go back to the clinic.

That weekend I organized a tour of Konopiště and Karleštein, two famous castles outside of Prague. I was as much interested in viewing the countryside of the Czech Republic as I was the castles.

Most seats were filled in our air-conditioned tour bus, and I had a vague feeling of guilt as we moved out of the city. Somehow, in the cool, soft, carpeted tourist machine I felt separated from the Czechs on the streets I was moving through: I had gone from the vibrant world of revolution and recovery to a seat of impartial observation. Near me was a loud American with a military

Révolution et Mira m'avait dit qu'avant, les Communistes dissuadaient les pèlerinages à cette tombe. Plus tard, je devais lire la lettre effrayante que cet étudiant avait écrite avant sa mort, essayant d'attirer l'attention du monde sur la tragédie tchécoslovaque : *Ce fut un honneur de tirer au sort le numéro un / ainsi, j'ai acquis le privilège d'écrire la première lettre / et d'être la première torche.* Pendant qu'il brûlait, ils l'avaient entendu prononcer les noms de Jan Hus et Jan Masaryk.

J'ai déposé ma fleur à côté d'autres à la tête de la pierre tombale, que j'ai touchée. Puis, j'ai quitté l'allée latérale du cimetière pour aller vers la lumière du soleil.

Dans un café voisin, j'ai pris un coke et j'ai écrit dans mon journal en attendant d'aller chercher Mira. Cette fois-ci, j'ai rédigé une lettre directement à mon père, car depuis quelque temps, je lui parlais de plus en plus dans ma tête. *Papa, ai-je écrit, mettons un point final à cette situation pour toujours. Ne laissons plus jamais le pouvoir bureaucratique reprendre pied. Cela vaut la peine de se battre pour ça, d'écrire et de mourir.*

J'ai relu mes notes une fois et j'ai regardé par la vitre la circulation et les gens qui marchaient devant Olšany, et bientôt ce fut le moment de retourner à la clinique.

Cette fin de semaine là, j'ai organisé une visite à Konopiště<sup>xxvii</sup> et à Karleštein<sup>xxviii</sup>, deux châteaux renommés situés en dehors de Prague. J'étais aussi intéressé par le paysage de la République tchèque que par les châteaux.

Dans notre autobus climatisé, la plupart des sièges étaient occupés et j'avais un vague sentiment de culpabilité en quittant la ville. Je ne peux dire pourquoi, mais dans ce bus touristique frais, feutré et moqueté, je me sentais séparé des Tchèques qui se trouvaient dans les rues que nous traversions : j'étais passé du monde vibrant de la révolution et de la relance à un siège d'observation objective.

crew-cut who was talking up the horrors the Czech people had endured through fascism and communism: apparently he had just discovered much of this information and was intent on sharing it with everybody else to get their reaction too.

“I was stationed in Germany,” he was telling one uneasy French couple now, “and I never thought I’d seen this place as a tourist. I thought we’d be visiting these Reds in our little green uniforms.”

He was mercifully drowned out by our Czech host, and older, graying, bespectacled woman with a kindly face who spoke in both French and broken English over the bus intercom system. On our way out of Prague she pointed out some sights and spoke of their corresponding history, and on the outskirts of the city the future was in evidence: we swung by a large Mercedes showroom full of luxury cars, and across the highway there was a Ford dealer, with row upon row of the glossy American automobiles, and then we were on the open road in greener, rural areas, telephone wires rushing by, and I had my first glimpse of the world outside Prague.

Czech villages do not sprawl, as many American villages do: they are tightly-bound, so that one building often is connected to another and you see neighborhood after neighborhood this way, with old, stone streets, (indeed, it struck me once that the space of American towns might be a *reaction* to the tight form of European communities) and when you are clear of the town you see nothing but lush green, neatly-kept farmland

À côté de moi, il y avait un Américain assez voyant, exhibant une coupe de cheveux militaire, qui racontait les horreurs que le peuple tchèque avait endurées durant le fascisme et le communisme : apparemment, il venait tout juste d’apprendre la plupart de ces informations et il était déterminé à les partager avec tout le monde afin de connaître la réaction des autres.

« J’étais stationné en Allemagne, disait-il à un couple français qui semblait mal à l’aise, et je n’aurais jamais cru que j’allais voir cet endroit en touriste. Je pensais qu’on allait visiter ces Rouges dans nos petits uniformes verts. »

Sa voix était heureusement couverte par celle de notre animatrice tchèque, une femme âgée, aux cheveux gris, avec un visage chaleureux derrière ses lunettes, qui parlait français et un mauvais anglais dans le système d’interphone de l’autobus. En sortant de Prague, elle nous a montré quelques sites touristiques et a parlé de leur histoire, tandis que dans la banlieue de la ville, c’était le futur qui prenait le dessus : nous sommes passés à côté d’une grande salle d’exposition de Mercedes remplie de voitures luxueuses, et de l’autre côté de l’autoroute était installé un concessionnaire Ford avec des rangées et des rangées de voitures américaines reluisantes. Enfin, nous nous sommes retrouvés sur la route, dans des coins de campagne plus verts, les fils électriques filant de chaque côté, et j’ai eu un premier aperçu de ce qu’était le monde en-dehors de Prague.

Les villages tchèques ne s’étendent pas comme la plupart des villages américains : ils sont étroitement resserrés, si bien qu’une maison est souvent reliée à l’autre et vous pouvez constater ça quartier après quartier, avec des vieilles rues en pierre (en fait, il m’est venu une fois à l’esprit que l’étalement des villes américaines pouvait être une *réaction* à l’étroitesse des communautés européennes) ; et lorsque vous êtes sorti de la

or wild land, and rolling hills. Because I expected to see, after the Communist years, rural areas in terrible shape, I was pleased to find farms in the countryside in order; though many of them did not have the heavy machinery and elaborate buildings that I'd seen when I once lived in Iowa, they were nevertheless quite well-cared for, and clean, and the farmhouses were painted neatly.

Here were seas of green, and hills with wild grass above farms and towns, and it made me think of the Bohemia I knew from paintings in my home when I was a boy: skies of blue, fields of hay and wheat, and women in colorful dresses gathering crops. We passed people dressed in more modern fashion now, through a town where some women, standing together with children playing all around them, were talking; on a street above them a boy, perhaps ten, dressed in a soccer shirt and shorts, rode his swanky BMX bicycle, the sun glinting off his handlebars.

We sped again into grass country, and it was here, for the first time, that I saw the remarkable golden caps on the hills, the fields of the řepka flower that grows in such abundance and so thickly in Bohemia that it looks, from a distance, as if the hills contain some inner glowing light. I wondered: could these be the fields of legend, from which the ghost soldiers of St. Wenceslas rose to defend the nation? As I looked on, it seemed quite possible: I could imagine the ancient soldiers emerging from the brightness, so magical, so alive, seemed that golden light.

Roughly an hour outside of Prague we came to the castle Konopiště, which was

ville, vous ne voyez rien d'autre qu'une riche verdure, des terres agricoles bien entretenues ou des espaces sauvages et des collines ondulantes. Comme je m'attendais à voir des campagnes en état pitoyable, après des années de communisme, je fus content de trouver des fermes en ordre, bien que la plupart n'aient pas eu de machinerie lourde ni de bâtiments sophistiqués comme j'en avais vus quand je vivais en Iowa ; néanmoins, elles étaient bien soignées, propres et les maisons de ferme étaient peintes avec soin.

Ici, c'était une mer de verdure et des collines d'herbes sauvages surplombant des fermes et des villes et ça m'a rappelé la Bohême que je connaissais par les peintures qu'on avait à la maison lorsque j'étais petit : des ciels bleus, des champs de foin et de blé et des femmes en robes colorées rassemblant les récoltes. Là, nous croisions des gens portant des vêtements plus à la mode dans une ville où quelques femmes discutaient ensemble, debout, avec leurs enfants qui jouaient autour d'elles. Dans une rue plus loin, un garçon qui pouvait avoir dix ans, habillé d'une chemise et d'un short de soccer, pédalait sur sa luxueuse bicyclette BMX, le soleil miroitant son guidon.

Nous roulions à nouveau à travers des paysages herbeux et c'est là que j'ai vu pour la première fois les remarquables chapeaux dorés sur les collines, ces champs de fleurs de řepka<sup>21</sup> qui poussent en une telle abondance en Bohême, et si drues, que de loin on dirait que les collines irradient leur propre lumière. Je me suis demandé si ça pouvait être les champs légendaires d'où se sont levés les fantômes des soldats de saint Venceslas<sup>xxix</sup> pour défendre la nation ? Plus je regardais, plus ça me semblait tout à fait possible : je pouvais imaginer les soldats d'antan émergeant de cet éclat, de cette lumière dorée magique et pleine de vie.

À environ une heure de Prague, nous sommes arrivés au château Konopiště, qui fut

<sup>21</sup> Une autre introduction de la couleur locale. La fleur de řepka est la principale source d'huile végétale en Europe.

originally built in the thirteenth century and renovated into a private palace by the Archduke Franz Ferdinand, heir to the Habsburg throne. The assassination of this Habsburg lord touched off World War I; later, Konopiště was used as a headquarters for the Nazi SS in World War II.

We walked up through a shaded forest of pines to the castle gardens, where one of our troop, a stunning, dark-skinned Italian woman in a light green dress, posed with a grounds peacock for friends' cameras. I watched the woman for a while and then went into the courtyard, where as we waited for our tour to begin we were told to browse through the gift shops. I bought a postcard in one of these shops from a pretty salesgirl, so that I could remember the place for my writing. The postcard showed an aerial view of Konopiště, the red-roofed cone towers rising over the forest and the carefully-tended grounds and a blue lake beyond. Soon enough, our tour guide came to meet us at the courtyard, and we began our excursion.

After the SS occupation, Konopiště had been restored to the state Ferdinand had left it in, with his rather eccentric collection of weapons, and a vast array of mounted animal heads on the walls – a fraction of the thousands of animals he killed in his lifetime. The effect of all this, on me, was immediately nauseating: here were weapons, floor after floor and a whole showroom of them, from ancient battles: a large executioner's ax (this one was built as a 'prototype,' our guide explained to us, and then purchased by Ferdinand, "and it hasn't been used – yet"), pistols and guns from the sixteenth century, a full-armor model of a knight on a horse, a set of dueling pistols behind glass that had once belonged to Napoleon, and rapiers and swords and muskets from various ages arranged and displayed garishly, each a subject of

construit au treizième siècle et rénové en palais privé par l'Archiduc Ferdinand, héritier du trône des Habsbourg. Son assassinat a déclenché la Première Guerre mondiale ; plus tard, pendant la Deuxième Guerre mondiale, le Konopiště a abrité le quartier général des SS nazis.

Nous avons marché à travers une forêt de pins ombragée vers les jardins du château où une superbe Italienne de notre groupe, au teint mat, dans une robe vert pâle, s'est fait prendre en photo par ses amis, avec un paon. J'ai regardé la femme pendant un moment, puis je suis allé dans la cour où on nous avait dit de jeter un coup d'œil dans les magasins de souvenirs, avant que la visite commence. Dans l'un des magasins, j'ai acheté d'une jolie vendeuse une carte postale, afin de me souvenir de cet endroit lorsque j'en ferais la narration. La carte montrait une vue aérienne du Konopiště, les tours avec des toits rouges en forme de cône qui s'élevaient au-dessus de la forêt, les parcs soigneusement entretenus et un lac bleu un peu plus loin. Bientôt, notre guide venait nous rejoindre dans la cour et nous commençons notre visite.

Après l'occupation des SS, le Konopiště fût restauré dans l'état où Ferdinand l'avait laissé, avec son excentrique collection d'armes et une panoplie de têtes d'animaux empaillés accrochées aux murs – une petite partie des milliers qu'il avait tués durant sa vie. Ce spectacle me donne très vite la nausée : pièce après pièce et dans une salle d'exposition entière, ce n'était que des armes des anciennes batailles : une grande hache de bourreau (celle-ci était un « prototype », comme nous l'expliquait notre guide, acheté par Ferdinand, « et ça n'a pas encore été utilisé »), des pistolets et des armes du seizième siècle, une armure complète de chevalier sur un cheval, un ensemble de pistolets de duel dans une vitrine, ayant appartenu à Napoléon, des lances, des épées et des mousquets de différentes époques arrangés

Ferdinand's reverence. An Irish woman from our tour kept describing the weapons as "lovely," a word I hoped came from a certain habitual use of language rather than her emotions.

I told myself, morosely, that I was walking in a house of death. To make matters worse, our American military expert was jawing his observations into the ears of anyone unsuspecting enough to listen. I thought of my grandfather in World War I, and of three hundred thousand men dying in a matter of days by the river Marne, and I wondered, why would anyone die for the honor of the pompous, bored idiot who inhabited these quarters? We were given a tour of Ferdinand and his wife behind glass in various stages of their lives, and their death masks and, in a small box, the bullet that had started the war. Somebody near me joked that the assassin was probably just an early member of Greenpeace.

We went through a sitting room with huge bear rugs, poked our heads into a "harem room" – a sinister-feeling place with a low ceiling and decorated in wine red – the halls of which once witnessed the other sport of lords. Downstairs we went through living quarters – all as sumptuously decorated as the weapons rooms, only here there were chandeliers of sparkling Bohemian and Polish glass, and large, dramatic paintings of the Habsburgs. Our guide pointed out one such painting of a Habsburg couple with nearly identical hangdog expressions who had been thought of, during their time, as "the ugliest couple in all of Europe." That they certainly were.

et exposés crûment, chacun faisant l'objet d'un culte de la part de Ferdinand. Une Irlandaise de notre groupe commentait sans arrêt, qualifiant les armes de « ravissantes », un mot que j'espérais dicté par une certaine habitude de s'exprimer et non par émotion.

Je me suis dit, avec morosité, que je marchais dans une maison de la mort. Pour empirer les choses, notre expert militaire américain communiquait ses observations à quiconque assez naïf pour l'écouter. J'ai pensé à mon grand-père durant la Première Guerre mondiale et aux trois cent mille hommes morts en quelques jours sur la Marne, et je me suis demandé pourquoi ils avaient dû mourir pour la seule gloire du prétentieux imbécile blasé qui avait habité cette résidence. On nous a montré divers aspects de la vie de Ferdinand et de sa femme, ainsi que leurs masques mortuaires et, dans une petite boîte, la balle qui avait déclenché la guerre. Quelqu'un à côté de moi a fait la blague que l'assassin était probablement un membre de Greenpeace avant l'heure.

Nous avons traversé un salon couvert d'immenses tapis en peaux d'ours et puis passé la tête dans une « pièce de harem » – un endroit sinistre avec un plafond bas et décoré d'une couleur rouge vin – dont les couloirs avaient été témoins de l'autre passe-temps des seigneurs. En bas, nous avons visité les pièces d'habitation – toutes aussi somptueusement décorées que les pièces qui exposaient les armes. Elles étaient éclairées par des lustres en verre scintillant de Bohême et de Pologne, et de grandes peintures spectaculaires des Habsbourg ornaient les murs. Notre guide a attiré notre attention sur une peinture représentant un couple de Habsbourg avec des expressions presque identiques de chien battu et qui, à l'époque, était considéré comme « le couple le plus laid de toute l'Europe. » Et ils l'étaient certainement !

At the end of one hallway filled with Ferdinand's deer, squirrel and bear conquests, there was a bathroom which was, for the age, apparently quite advanced, with hot running water for the sink and bath. I walked in to glance around. Over the bathtub there was a drawing, made by some "anonymous artist," the guide later told me, of a woman standing in a large rowboat. Behind her, the moon shone on the water and gave an angelic glow to the smooth skin of her shoulders. Below her, in the boat, a man was kneeling, looking up into her eyes, his hands extended toward her, trying to embrace her. Her hands touched his, lightly, as if at the moment of invitation, or rejection. The eerie, romantic rendering seemed to me connected, at that moment in my tour, to the strange forces that set some men to violence.

The dark hallways, the chandeliers, the paintings, the weapons, the severed mounted heads, and the memory of the personages who still haunted that castle combined to make me feel very low indeed. I was grateful when we left and started our walk down the path through the forest, perhaps a quarter mile to the bus. The wind rustled through the leaves and through wild grass. The trees were tall above me. The hill was of moderate grade and my legs felt good making the descent and I could smell the forest and the earth there. My spirit lifted.

En route, I met a couple from Texas who were part of my tour group. Judy Rollins was a plump, smiling woman who seemed glad to have another American to talk to, but when her husband Kip spoke she kept an odd, critical eye on him. We talked about the strange juxtaposition of the Konopiště chapel and the weapons collection, and Judy and Kip

Au bout d'un couloir rempli des cerfs, des écureuils et des ours de Ferdinand, il y avait une salle de bain apparemment assez moderne pour l'époque, avec de l'eau chaude au lavabo et à la baignoire. Je suis entré à l'intérieur pour jeter un coup d'œil. Au-dessus de la baignoire, était accroché un dessin fait par un certain « artiste anonyme », comme le guide me l'a plus tard appris, qui représentait une femme debout dans un bateau à rames. Derrière elle, la lune se reflétait dans l'onde et donnait un éclat angélique à la peau lisse de ses épaules. Dans le bateau, au-dessous d'elle, un homme agenouillé la regardait dans les yeux et lui tendait les mains, essayant de l'étreindre. Ses mains à elle touchaient les siennes comme pour une invitation ou un refus. À ce moment de mon séjour, cette bizarre évocation romantique me sembla liée aux forces étranges qui poussaient certains hommes à la violence.

Les couloirs sombres, les lustres, les peintures, les armes, les têtes coupées et empaillées ainsi que le souvenir des personnages qui hantaient toujours ce château me déprimaient. J'étais content de partir et de marcher à nouveau sur le sentier de forêt, vers notre autobus qui se trouvait à environ quatre cents mètres du château<sup>22</sup>. Le vent frémissait à travers les feuilles et l'herbe sauvage. Les arbres se dressaient très haut au-dessus de moi. La colline était modérément pentue et la descente faisait du bien à mes jambes. Je pouvais sentir la forêt et la terre. Ça m'a remonté le moral.

En route, j'ai rencontré un couple du Texas, qui faisait partie de mon groupe. Judy Rollins était une femme dodue et souriante qui semblait contente d'avoir un autre Américain avec qui converser, mais lorsque son mari Kip parlait, elle gardait sur lui un œil attentif et critique. Nous avons discuté de l'étrange juxtaposition de la chapelle Konopiště avec la

<sup>22</sup> Nous avons converti la distance au système métrique universel pour ne pas confondre le lecteur avec le système d'unités américaines.

told me about countries they had just been through (it was business for Kip as well as travel – he worked for an oil company): Bulgaria, Poland, France, Germany. In France, Kip told me, someone had picked his pocket. I said I'd met somebody that'd happened to back at St. Vitus' Cathedral. As our conversation progressed, Kip and Judy seemed to talk primarily about the *economic* state of the countries they'd visited. Buildings were described as run-down or well-kept, food was lousy or fair enough, and there was a constant, detailed listing of how much things had cost them. It dawned on me that they had taken in very little else about the places they had been to. Kip struck me as a man who felt little sensitivity toward others and had the capacity to become an ass if he needed to. His wife, pleasantly disguising her dominance over him, worked to smooth over his harsher sentences. I decided they were a strange couple, and that it would be nice to be on my own, but I could not muster the resolve to move away from them once we started talking.

At the bottom of the hill our tour guide said "Everyone to bus," and I was annoyed when I heard Kip, to his wife, imitate the guide's accent. I said, "I *like* the accent." Kip nodded agreeably and didn't get my meaning, and I had the thought that this was not a fellow you would want to have teach manners to your children.

We boarded the bus and our American military expert was busy telling some Italians, "Did you know that, after the Czechs killed Heydrich, Adolf Hitler had a whole town *razed* to the ground?" Mr. Crew-cut seemed to like the exactness and terror of the word *razed*, and he emphasized it with all of the force of his dark eyes, and the Italians, trying to appear properly wide-eyed and impressed

collection d'armes, et Judy et Kip m'ont parlé des pays qu'ils avaient récemment visités (pour Kip c'était à la fois un déplacement d'affaires et un voyage d'agrément – il travaillait pour une compagnie pétrolière): Bulgarie, Pologne, France, Allemagne. En France, Kip m'a dit qu'on lui avait fait les poches. Je lui ai raconté que j'avais rencontré quelqu'un à qui c'était arrivé à la cathédrale Saint-Guy. Au fil de la conversation, Kip et Judy semblaient parler principalement de l'aspect *économique* des pays qu'ils avaient visités. Les édifices étaient décrits comme délabrés ou bien entretenus, la nourriture était infecte, ou assez bonne, et le couple donnait une liste continue de ce qu'ils avaient dépensé. J'ai commencé à me rendre compte qu'ils avaient saisi bien peu de choses des pays qu'ils avaient visités. Kip me donnait l'impression d'être un homme peu sensible aux autres, avec la capacité de devenir un imbécile s'il le fallait. Sa femme, déguisant de façon aimable sa domination sur lui, essayait de tempérer ses phrases crues. J'ai trouvé que c'était vraiment un couple étrange et que je serais mieux tout seul, mais je n'ai pas pu me décider à m'éloigner une fois la conversation engagée.

En bas de la colline notre guide s'est écrié : « Tout le monde dans autobus » et j'ai été irrité d'entendre Kip imiter pour sa femme l'accent du guide. J'ai dit : « Moi, j'*aime* l'accent. » Kip a hoché la tête aimablement, n'ayant pas compris ce que je voulais dire, et j'ai pensé que ce n'était pas un type à qui vous voudriez confier l'enseignement des bonnes manières à vos enfants.

Nous sommes montés à bord de l'autobus pendant que notre expert militaire américain était occupé à expliquer à des Italiens : « Saviez-vous que, les Tchèques ont tué Heydrich, Adolf Hitler a entièrement fait *raser* un village<sup>xxx</sup> ? » M. Tondu semblait aimer l'exactitude et la terreur du mot *rasé* et il l'accentuait avec toute la force de ses yeux foncés. Les Italiens, agrandissant les orbites

by his story, clearly did not understand what he was saying at all. He talked on, oblivious, until finally they turned back to their seats and spoke some Italian gently to one another, and Crew-cut sat, staring forward, mulling over the gravity of his last few statements. Judy leaned forward from where she was sitting with Kip in the back and said, "Joe, would you please join us for lunch at Karlštejn?" I said of course I would and thanked her and when I turned back, I saw that Crew-cut, now that he realized I was an American, was looking at me with great consideration. I stared away from him and out the window forcefully, thinking that my country here was sorely represented.

And then we drove, and I watched ribbons of sunlight through trees and stretches of the golden fields on top of the hills, thankful that our host was telling us about the history of Karlštejn, the country castle of Charles IV, and I was relieved of any conversations. I slept a bit. When I woke we were pulling into a stop over the magnificent Vltava valley, a green, open expanse with the river winding lazily through, and a large health and recreation spa decorating its shores. As I looked down, a kayak race was going on on the river far below, a rapid circle of small, colorful darts rounding a pylon. I descended the bus stairs with the others for a few minutes, found a ledge with a good vantage point, and pointed my Pentax and snapped away.

At Karlštejn, our host told us we had about a twenty-five minute walk up the mountain to the place where we would have lunch before entering the castle. Or, she said, there were taxis you could take. Despite my aching leg, I was happy for the chance at exercise. Kip and Judy, along with some French tourists, opted to take a taxi to the top

pour essayer d'avoir l'air impressionné par son histoire, n'avaient manifestement rien compris de ce qu'il disait. Il continua à parler, inconscient, jusqu'à ce qu'ils retournent finalement à leur place chuchotant en italien, et Tondu s'assit, le regard fixé droit devant, réfléchissant à la gravité de quelques-unes de ses dernières déclarations. Judy, assise derrière moi avec Kip, s'est penchée en et dit « Joe aimeriez-vous dîner avec nous à Karlštejn? » J'ai répondu « bien sûr » et l'ai remerciée. Quand je me suis retourné, j'ai remarqué que Tondu, maintenant qu'il avait réalisé que j'étais Américain, me regardait avec une grande considération. J'ai détourné mes yeux de lui, vers la fenêtre, en pensant que mon pays était ici bien mal représenté.

Ensuite, nous avons roulé et j'ai observé les rayons du soleil à travers les arbres ainsi que l'étendue des champs dorés au sommet des collines, content que notre hôtesse nous raconte l'histoire de Karleštejn, le château de campagne de Charles IV, ce qui me libérait des conversations. J'ai somnolé un peu. Lorsque je me suis réveillé, on allait s'arrêter au-dessus de la magnifique vallée de Vltava, une verte étendue de campagne traversée par la rivière qui serpentait paresseusement, avec un grand centre de santé et un spa qui agrémentaient ses rives. Comme je regardais en bas, j'ai vu une course de kayak loin au-dessous, un cercle rapide de petites flèches colorées qui tournaient autour d'un pylône. Je suis descendu du bus quelques minutes avec les autres et j'ai trouvé un rebord jouissant d'une belle vue, où j'ai pu prendre quelques photos avec mon Pentax.

À Karleštejn, notre hôtesse nous a dit qu'on avait à peu près vingt-cinq minutes de marche jusqu'au sommet de la montagne, endroit où on allait dîner avant d'entrer dans le château. Mais, a-t-elle dit, on pouvait prendre des taxis. Malgré ma douleur à la jambe, j'étais content d'avoir une occasion de faire de l'exercice. Kip et Judy, avec quelques



(“Seven-hundred crowns for five people,” I overheard the taxi driver tell them now). I walked alone for a while, looking up at the great tower of the castle where once, according to tourist literature, King Charles had kept two thorns from Jesus’ crown, part of the sponge offered to Him on the Cross, and a tooth from John the Baptist, among other religious relics. Soon I struck up a conversation with the Irish woman who had found the weapons at Konopište “lovely” and the friend she was touring with. I realized that they both used the adjective with most things, including the castle above us now, so it was benign, and they were attractive women and animated and intelligent, and I started to hope that the taxi might take a wrong turn so that I could sit with them at lunch. Unexpectedly, some old acquaintances of theirs walked out of a shop before us and the women stopped to chat, and I said my hellos and told my new friends I would see them above. I kept walking.

Just below Karštejn, with the castle looming over you, there is a small, tourist square with a simulated Tyrolean restaurant, some gift shops, and a dungeon-like bathroom where an old woman charges you crowns to get in and reminds you to take paper. In the center of this square, Kip and Judy were waiting for me, quite disturbed. Their taxi driver had demanded his seven-hundred crown fee even though four instead of five people had decided to ride in the car, and Kip had paid it, expecting the French couple to split it afterward with him. But the French couple had not understood the transaction and had objected to the price after the driver had gone, thinking Kip was cheating them, and something akin to a French-American skirmish had happened here, in the tourist

touristes français, ont choisi de prendre un taxi jusqu’au sommet (« Sept cents couronnes pour cinq personnes<sup>xxx1</sup> », ai-je entendu le chauffeur annoncer). J’ai marché seul pendant un moment, regardant la grande tour du château où, selon les guides touristiques, le roi Charles avait gardé deux épines de la couronne de Jésus, une partie de l’éponge qui Lui a été offerte sur la Croix et, parmi d’autres reliques, une dent qui appartenait à Jean le Baptiste. J’ai bientôt engagé une conversation avec l’Irlandaise qui avait trouvé les armes à Konopiště « ravissantes » et l’amie qui voyageait avec elle. J’ai remarqué que toutes les deux utilisaient cet adjectif pour la plupart des choses, y compris pour qualifier le château au-dessus de nous, aussi cela ne portait pas de conséquence. Elles m’ont paru séduisantes, animées et intelligentes et j’ai commencé à espérer que le taxi ait pris une mauvaise route pour que je puisse m’asseoir avec elles au dîner. Quelques-unes de leurs vieilles connaissances sortirent fortuitement d’un magasin devant nous et les femmes s’arrêtèrent pour bavarder. Je les ai saluées et j’ai dit à mes nouvelles amies que je les verrai plus haut. J’ai continué à marcher.

Juste sous Karlštejn, le château surgissant au-dessus de vous, se trouve une petite place touristique avec un soi-disant restaurant tyrolien, une boutique de souvenirs et des toilettes-donjons où il faut payer quelques couronnes à une vieille femme qui vous rappelle de prendre du papier de toilette. Au centre de cette place, Kip et Judy m’attendaient, assez perturbés. Leur chauffeur de taxi leur avait demandé de payer sept cents couronnes, même si quatre personnes, au lieu de cinq, avaient décidé de prendre le taxi. Kip avait payé la somme, s’attendant à ce que le couple français s’arrange après avec lui, mais les Français n’avaient pas compris la transaction et n’étaient pas d’accord avec le prix après le départ du chauffeur, pensant que Kip les avait trompés ; une prise de bec

square, while I was peacefully walking up from below. Though Kip was flustered, and talking quickly, my impression was that things had not come to blows – but it had been close. While Kip and Judy and I were considering the difficulties of debating financial terms in French, German, and English, Mr. Crew-cut spotted us from across the square and, without his eyes wavering from us once, came over.

“This is really something,” he said. “I love this goddamned country. These poor Czechs. Did you know that after they killed that Nazi leader Heydrich, Hitler had this little town, Lidice, razed to the ground?”

I told him I’d heard the story.

“And Hitler ordered all the men just plain lined up and shot? And then these poor Czech people have to deal with these goddamned Commies.” He shifted his weight a little, and screwed up his face into a practiced, cunning expression. “When I was stationed in Germany, we used to yell ‘Hey Ivan!’ over the lines and these dumb Red bastards would just look at us. I never thought I’d be coming over here as a tourist. I thought I’d be wearing my little green uniform.”

Kip and Judy Rollins engaged the man in conversation, and I was happy then to have them beside me. Somehow the conversation steered around to President Clinton.

“You don’t think *he’d* have a major problem if he asked soldiers to go into battle?” Crew-cut said. “The guy’s just a draft-dodging peacenik.”

“Could be he did it as an act of conscience,” I said, wanting suddenly and stupidly to offer an argument.

“Hell, *conscience*,” Crew-cut said, snorting and eyeing me suspiciously. “He just didn’t want to get into a little green *uniform*.”

franco-américaine s’en était donc suivi pendant que je remontais la route tranquillement. Kip était énervé et parlait rapidement, mais je n’avais pas l’impression que les choses en étaient venues aux mains, pourtant il s’en était fallu de peu. Pendant que Kip, Judy et moi débattions des difficultés à parler d’argent en français, en allemand et en anglais, M. Tondu nous a repérés à travers la place et, sans nous quitter des yeux, il s’est approché.

« C’est quelque chose, a-t-il dit. J’adore ce sacré de pays. Ces pauvres Tchèques. Savez-vous qu’après l’assassinat du leader nazi Heydrich, Hitler a fait entièrement raser ce petit village, Lidice? »

Je lui ai dit que j’avais entendu l’histoire.

– Et Hitler a commandé que tous les hommes s’alignent et qu’on les fusille. Et après, ces pauvres Tchèques ont eu à supporter ces maudits rouges. » Il a légèrement ajusté son équilibre et a fait sa grimace rusée habituelle : « Lorsque j’étais basé en Allemagne, on avait l’habitude de crier : ‘Hé Ivan!’ » par-dessus des lignes et ces idiots de bâtards rouges se contentaient de nous regarder. Je n’avais jamais pensé que j’allais venir ici en touriste. Je pensais que j’y reviendrais avec mon petit uniforme vert. »

Kip et Judy Rollins ont engagé la conversation avec l’homme et j’étais alors content d’être à côté d’eux. Pour une raison ou une autre, la discussion s’est porté sur le président Clinton.

« Vous ne pensez pas que *lui, aurait* eu de graves problèmes s’il avait demandé aux soldats d’aller au combat ? disait Tondu. Ce gars n’est q’un pacifiste et un réfractaire.

– C’était peut-être un objecteur de conscience, dis-je, voulant soudainement et bêtement amener un argument.

– Au diable la *conscience*, reprit Tondu, en grommelant et me regardant d’un

air soupçonneux. Il ne voulait tout simplement pas porter un petit *uniforme*<sup>23</sup> vert. »

The tour guide had lost somebody now, and she was frantically searching for them, and people were filling into the Tyrolean restaurant for lunch. I looked up at the castle with longing. Right then, I couldn't wait to get up there, and get the tour over with, and get back to Mira's flat in the city.

Maintenant, la guide avait perdu des touristes et elle les cherchait désespérément ; les gens commençaient à remplir le restaurant tyrolien pour dîner. Je regardais le château avec envie. J'étais impatient d'y monter et d'en finir avec ce voyage pour retourner à l'appartement de Mira en ville.

---

<sup>23</sup> Lorsque Tondu parlait il mettait l'accent sur certains mots. Pour le mot « uniforme » il l'a mis sur le « un », l'auteur l'a donc décidé de le mettre en italique. Nous avons fait pareille dans notre traduction.

## CHAPTER EIGHT

## CHAPITRE HUIT

## The Saint, The Priest, and The Clock

## Le saint, le prêtre et l'horloge

In the year 1234 the Bohemian princess Agnes, sister of King Wenceslas I, founded her "convent for the Poor" in medieval Prague. From this act a legend grew that her canonization would mark the beginning of a miracle in her land.

She was elevated to sainthood seven hundred and fifty-five years later as, in the streets of her city, Czech citizens began to feel the stirrings of freedom in the air. Demonstrations during that November of 1989 had been going on since the previous fall, when Václav Havel was re-imprisoned (he had been serving sentences in jail, and under house arrest, for twelve years) after showing up at a memorial in Wenceslas Square for Jan Palach. That memorial service, on the spot where Palach sacrificed himself, had ended in police beatings. All through the year since, when Mira went onto the streets, she had felt the increased tension between citizens and police: it seemed as if, at any provocation, the beatings would begin.

Now, on the seventeenth of November, Mira was at the Tessa factory, bent over a set of blueprints at her drafting table. It was late afternoon, and she heard a commotion in the hallway. She opened the office door to see

En 1234, Agnès, princesse de Bohême et sœur du roi Wenceslas I, fonda son « couvent pour les pauvres » dans la Prague médiévale. Cet événement donne naissance à une légende affirmant que sa canonisation marquerait le début d'un miracle dans son pays.

Elle fut élevée au rang de sainte sept cent cinquante-cinq ans plus tard, au moment où dans les rues de sa ville, les citoyens tchèques commençaient à sentir dans l'air les premiers bouillonnements de la liberté. Les manifestations durant ce mois de novembre 1989 se poursuivaient depuis l'automne précédent, au moment où Václav Havel fut renvoyé en maison d'arrêt (il purgeait sa peine, en prison puis par assignation à résidence, depuis douze ans) pour s'être montré au mémorial de Jan Palach sur la place Wenceslas. Cette manifestation au mémorial, à l'endroit même où Palach s'était sacrifié, fut étouffée par des brutalités policières. Pendant toute l'année qui suivit, Mira<sup>24</sup> ne put sortir dans les rues sans sentir grandir une tension entre les citoyens et la police : il semblait qu'à chaque provocation, les raclées allaient recommencer.

Ce jour là, le dix-sept novembre, Mira était à l'usine Tesla<sup>25</sup> courbée devant une série de projets sur sa table à dessin. Il était tard dans l'après midi quand elle entendit un bruit dans le couloir. Elle ouvrit la porte de son

<sup>24</sup> Dans la première partie de ce chapitre jusqu'à la page 80 de notre traduction, l'auteur raconte la période de la Révolution du 1989 centrée autour de Mira, la sœur de son père. Dans ce passage, le narrateur est absent de l'histoire qu'il raconte, il est donc, comme le nomme Genette, « hétérodiégétique ».

<sup>25</sup> L'usine Tesla s'écrit avec un seul "s". Ce nom n'a aucun lien avec le célèbre inventeur Nikola Tesla. C'est tout simplement un acronyme créé à partir des mots « *technika slaboproudá* » ce qui signifie en tchèque « technique à courant faible ». En 1989, après la chute du régime communiste, Tesla, qui possédait un nombre d'usines ainsi que beaucoup d'employés, était divisée en plusieurs entreprises dont certaines ont continué à s'appeler Tesla et d'autres ont changé de nom. Nous avons donc corrigé l'erreur partout où elle s'imposait.

Anna Svojsikova, from the research department, saying to a group of wide-eyed co-workers: "It's the students. They are marching from Vyšehrad. There are thousands of them."

Fifteen thousand students and their compatriots were marching at that moment toward Wenceslas Square, hoping to reach a monument to Jan Opletal, a medical student shot during the Nazi oppression fifty years before. The Communists had forbidden the march, knowing that it was a disguised protest against them, and the Wenceslas Square area, so rich in nationalist symbols, had often been a tinderbox of trouble. But the students were marching anyway, and their group was growing in number. Prague workers had left their jobs and joined them: as the demonstration turned and walked downriver, along Rasinovo, taxi drivers sped by, honking their horns in support; trams and buses stopped and let their passengers off to be a part of the demonstration.

My cousin Maruška Kublová, a student at Charles University, was in the procession that day. And Mira left the Tesla factory and joined them too: it was like entering a river of humanity. A father near her walked with a boy on his shoulders, and the boy clutched a Czech flag. A teen-aged girl walked beside Mira, her straight blond hair blowing, her round glasses catching the late light of the sky as she looked up at the buildings; above, high in the windows, people were shouting their encouragement. The teen-aged girl looked at Mira, and said: "They have big banners up front saying *We Don't Want Violence*. We're just going to show them that we're not afraid anymore." Mira could see some signs ahead dancing as students thrust them into the air. And now a chant started: "Wenceslas Square and then home!" Fists were in the air, pounding to the rhythm of the

bureau pour voir Anna Svojsikova<sup>26</sup> du service de la recherche, disant à un groupe de collègues aux yeux écarquillés : « Ce sont les étudiants. Ils marchent depuis Vyšehrad<sup>xxxii</sup>. Il y en a des milliers. »

Quinze mille étudiants marchaient alors avec leurs compatriotes vers la place Wenceslas, espérant atteindre le monument de Jan Opletal, étudiant en médecine tué durant l'oppression des nazis, cinquante ans auparavant. Les communistes avaient interdit la marche, se doutant que c'était une façon déguisée de protester contre leur régime et que la place Wenceslas, si riche en symboles nationalistes, était une véritable poudrière. Cependant, les étudiants marchaient quand même, et leur groupe grandissait sans cesse. Les travailleurs de Prague avaient quitté leurs emplois pour se joindre à eux ; tandis que les manifestants tournaient et descendaient le long de Rasinovo, les chauffeurs de taxi s'étaient rangés à leurs côtés, klaxonnant en signe de soutien ; les trams et les autobus s'arrêtaient pour laisser leurs passagers descendre et rejoindre la manifestation.

Ce jour là, ma cousine Maruška Kublová, étudiante à l'Université Charles, faisait partie de la manifestation. Mira aussi avait quitté l'usine Tesla pour se joindre à eux : c'était comme entrer dans une rivière d'humanité. À côté d'elle, un père avançait avec un garçon sur ses épaules et l'enfant serrait un drapeau de la République tchèque. Une adolescente marchait à côté de Mira, ses blonds cheveux raides volant au vent, ses lunettes rondes reflétant la lumière du couchant lorsqu'elle levait les yeux vers les immeubles ; au-dessus d'eux, aux fenêtres, les gens criaient des encouragements. La jeune-fille a regardé Mira et lui dit : « Ils brandissent de grandes bannières en avant annonçant : *On ne veut pas de violence*. On va leur montrer qu'on n'a plus peur. » Mira pouvait voir quelques pancartes danser, devant, lorsque les étudiants les lançaient en l'air. Maintenant, ils

<sup>26</sup> Le « i » dans le nom de famille tchèque « Svojsikova » s'écrit avec un accent.

chant. Mira threw her fists up, too, and the blond girl looked over, clapping, saying the words happily.

The procession was, suddenly, fifty-five thousand strong. It went past the National Theatre, where actors and staff were at the windows, applauding. Looking at the graceful building on the Vltava, Mira thought of her mother, and then of her brother in prison. She remembered the Soviet tanks rolling through this city so long ago, crushing the Prague Spring. Most of these students could hardly have been born then, and yet they marched as if they felt every moment of the last forty years in their bones.

The demonstration turned onto Národní Avenue. It slowed and stopped, met ahead by a wall of police. The plexiglass-protected officers and the demonstrators drew to within three meters of one another. The Communist police shifted uneasily; the demonstrators held hands and sang *We shall overcome* and the national anthem, *Where Is My Home*. They sang a favorite song of President Masaryk's that Mira remembered from childhood, called *Oh my Son, my Son*. As Mira sang, she looked around her and everyone was singing, defiantly: many, like her, had tears in their eyes.

Students tossed flowers at the troops and put flowers in police rifles and lit candles on the ground. They held up alarm clocks and told the Communists that it was time for their regime to go. They closed their eyes and sang their songs. Quietly, from behind them, another force of police blocked off the

scandaient : « La place Venceslas et ensuite à la maison ! ». Les poings frappaient l'air au rythme du slogan. Mira aussi projeta ses poings en l'air et la fille blonde lui jeta un coup d'œil et applaudit en prononçant les mots avec joie.

La manifestation gonfla soudainement à cinquante-cinq mille personnes. Elle dépassait le théâtre National où les comédiens et le personnel applaudissaient aux fenêtres. En regardant l'élégante bâtisse sur la Vltava, Mira pensait à sa mère et à son frère en prison. Elle se souvenait des tanks soviétiques qui, il y a très longtemps, roulaient à travers la ville écrasant le « Printemps de Prague<sup>xxxiii</sup> ». La plupart des étudiants n'étaient même pas nés à l'époque, mais ils marchaient comme s'ils sentaient dans leurs os chaque instant de ces quarante dernières années.

La manifestation avait pris le chemin de l'avenue Národní<sup>27</sup>. Elle ralentit et s'arrêta devant un mur de policiers. Les agents, protégés par le plexiglas, et les manifestants s'étaient rapprochés les uns des autres à moins de trois mètres. La police communiste se déplaçait avec difficulté ; les manifestants se tenaient les mains et chantaient *Nous vaincrons* de même que l'hymne national, *Où est ma patrie*. Ils chantèrent aussi la chanson préférée du président Masaryk que Mira se souvenait avoir apprise pendant son enfance : *Oh mon fils, mon fils*. Tout en chantant, Mira regardait autour d'elle et tout le monde chantait avec un air de défi : beaucoup, comme elle, avaient les larmes aux yeux.

Les étudiants lançaient des fleurs à la troupe, en piquaient dans les fusils de la police et allumaient des bougies sur le sol. Ils brandissaient des réveille-matin en avertissant les communistes qu'il était temps que leur régime s'en aille. Ils avaient fermé les yeux et

<sup>27</sup> Au lieu de traduire « Národní » par « nationale », nous avons gardé le nom de l'avenue tel quel pour préserver le caractère étranger.

demonstrators' route of escape. The Communists began moving forward.

Joined by an elite military force called Červené Barety (Red Berets), the police swung their truncheons at the demonstrators. Under the quick rain of violence, the demonstrators tried to run. But they were caught and held and beaten mercilessly, and when they fell to the ground, the police kicked them with their boots. Students and elderly, parents and children, all were hit: some six hundred were injured.

In the front lines of the students, Maruška was beaten badly. Then Mira was shoved and fell. She rolled on the stones, a madness of legs and screams and blood around her, and thought *Surely I am finished now*. But student hands reached for her, and picked her up.

Later it would be discovered that undercover police, acting as protesters, had helped lead the demonstrators into the ambush, perhaps as part of a conspiracy to bring down the hard-line government and replace it with a leadership more in tune with Gorbachev. Whatever the truth, forces had suddenly been unleashed in Czechoslovakia which no Communist power or deception could hold in line.

Though official news reports tried to claim that it had been the students who created the violence, pictures of the beatings, distributed throughout the country, soon gave this familiar Communist story the lie. In shop windows in Prague, televisions with VCRs

ils chantaient leurs chansons. Silencieusement, derrière eux, une autre force policière bloqua les sorties. Les communistes commencèrent à avancer.

Rejointe par une unité militaire d'élite appelée Červené barety<sup>28</sup> (bérets rouges), la police distribuait des coups de matraque aux manifestants. Sous la pluie de violence, ces derniers essayaient de courir. Mais ils étaient rattrapés, retenus et battus impitoyablement et lorsqu'ils tombaient à terre, la police leur donnait des coups de bottes. Étudiants et personnes âgées, parents et enfants, tous étaient frappés : quelque six cents personnes furent blessées.

Maruška, sur la ligne de front, fut brutalement battue. Puis, Mira fut poussée et tomba. Elle roula sur les pierres et dans un enchevêtrement de jambes, des cris et du sang autour d'elle, elle pensa : « Je vais sûrement mourir maintenant. » Mais les étudiants lui tendirent la main et la relevèrent.

Plus tard, on découvrit que la police secrète, se mêlant aux manifestants, avait contribué à les faire tomber dans un guet-apens, ce qui faisait peut-être partie d'un plan de conspiration pour renverser la ligne dure du gouvernement et la remplacer par une direction plus en accord avec Gorbatchev. Quoi qu'il en soit, en Tchécoslovaquie, des forces avaient été soudainement relâchées et aucun pouvoir ou tromperie communiste ne pourraient les contrôler.

Même si les bulletins officiels d'informations essayaient d'affirmer que la violence venait des étudiants, des images de matraquage policier, distribuées à travers tout le pays, eurent tôt fait de prouver que cette histoire était encore un mensonge

<sup>28</sup> Dans « Červené Barety », « barety » prend une minuscule.

were set up to play underground videotapes of the November 17 police action. In front of theatres and art galleries, a collage of photographs of the beatings ran on screens continuously for gathered crowds. On the corner of Mikulandská and Národní, students placed hundreds of votive candles where blood still stained the ground.

An uneasy time followed: Mira told Maruška and her friends to use the apartment to hide from the police whenever they needed. For eight days following the November 17 demonstration, three hundred and fifty thousand people packed into Wenceslas Square, listening to dissident speeches and singing *We Shall Overcome*. In the Little Quarter of Prague, on the garden wall of the Grand Priory of the Knights of Malta, students scribbled the lyrics of John Lennon's *Imagine* near a colorful likeness of the rock star that had been there since his death. Václav Havel, out of prison now, gathered leading dissidents and workers and intellectuals and formed "Civic Forum," an umbrella organization for the various protest movements in the country, to provide a unified front in negotiations with the Communist regime. For its part, the Communist government was pressed into the stunning conclusion that, in order to maintain control of Czechoslovakia, it would have to kill on a mass scale: some in the Central Committee in fact advocated what they called a "Tiananmen Square" solution.

In the metro, where Mira traveled everyday, the students were filling the walls with words. *Remember the imprisoned as if you were imprisoned with them*, one graffiti message said. Next to it was a poster that read: *Havel didn't keep quiet when we were frightened to speak out. Now it's our turn.*

communiste. Dans les vitrines de Prague, des télévisions avec des magnétoscopes passaient des cassettes clandestines de l'intervention policière du 17 novembre. Devant les théâtres et les galeries d'art, des montages de photos de la brutalité étaient présentés continuellement sur des écrans pour l'édification de la foule. Au coin de Mikulandská et Národní, des étudiants avaient placé des centaines de bougies votives là où le sang avait taché le sol.

Une période difficile s'ensuivit: Mira dit à Maruška et à ses amis de se servir de l'appartement lorsqu'ils avaient besoin de se cacher de la police. Pendant les huit jours suivant la manifestation du 17 novembre, trois cent cinquante mille personnes étaient entassées sur la place Wenceslas, écoutant des discours dissidents et chantant *Nous vaincrons*. Au Petit côté<sup>xxxiv</sup> de Prague, sur le mur du jardin du Grand Prieuré des Chevaliers de Malte<sup>xxxv</sup>, les étudiants gribouillaient les paroles de la chanson de John Lennon, *Imagine*, à côté d'une représentation en couleurs de la star rock, qui avait été affichée là depuis sa mort. Václav Havel, maintenant sorti de prison, rassembla les principaux dissidents, travailleurs et intellectuels et forma le *Forum civique*, un groupe d'encadrement des différents mouvements contestataires du pays, afin de faire front commun dans les négociations avec le régime communiste. Pour sa part, le gouvernement communiste fut amené à la conclusion renversante que, pour maintenir le contrôle de la Tchécoslovaquie, il faudrait tuer à grande échelle: certains au Comité central préconisaient ce qu'ils appelaient la solution « Place Tian'anmen ».

Dans le métro, que Mira prenait chaque jour, les étudiants couvraient les murs de slogans: *Souvenez-vous de ceux qui ont été emprisonnés comme si vous l'aviez été avec eux*, mentionnait un graffiti. À côté se trouvait une affiche qui rappelait: *Havel n'est pas resté les bras croisés, alors que nous étions*



A few days after the beatings on Národní Avenue, Mira stood with three-quarters of a million people in Letná Stadium, watching the distant figures of Alexander Dubček (sixty-eight years old now and the enduring symbol of the 1968 Spring), and Václav Havel as they specified the demands of Civic Forum: an abolition of the constitutional guarantee of a leading role for the Communists in Czechoslovak government, personnel changes in leadership, and free elections. Their voices echoed over the crowd, and the applause for them grew around Mira like wind.

The famous dissident priest Václav Malý, came on stage and introduced two StB agents, who apologized to the crowd for their long role in the oppression. As they spoke, Mira felt the mood around her changing, saw angry eyes trained on the nervous two figures on stage. The speakers finished their apology, and there was a hush of anger in that place, a flood of memories; of torture, of constant night fear: always there was the chance that the StB might come at four in the morning, beating on the door, taking a family member away forever. Here were two of the men responsible. As the crowd grew more restive, the priest stepped forward, and bowed his head.

*Our Father*, he said.

*Who art in heaven*, the vast audience said. Mira bowed her head and spoke the words. The sound of all of those voices in unison was enormous. She was in a sea of prayer.

In December, when CF leaders called for a nation-wide strike, gaining the favor even of the Communists' traditional and essential constituency – the industrial workers – the power of the regime was broken. By the end of the month, the Communist government

*effrayés de parler. Maintenant, c'est notre tour.*

Quelques jours après les événements de l'avenue Národní, Mira était au stade Letná avec 750 000 personnes, observant de loin Alexander Dubček<sup>xxxvi</sup> (âgé maintenant de soixante-huit ans et symbole du Printemps 1968) et Václav Havel alors qu'ils définissaient les exigences du Forum civique : l'abolition de la garantie constitutionnelle du rôle prépondérant des communistes dans le gouvernement tchécoslovaque, le changement des dirigeants et des élections libres. Leurs voix résonnaient dans la foule, et autour de Mira le fracas des applaudissements montait du public comme un ouragan.

Le célèbre prêtre dissident, Václav Malý<sup>xxxvii</sup>, monta sur la scène et présenta deux agents de la StB qui s'excusèrent pour le rôle qu'ils avaient longtemps joué dans l'oppression. Pendant qu'ils parlaient, Mira sentait changer autour d'elle l'humeur du public et elle voyait des yeux furieux se poser sur les deux personnages nerveux qui se trouvaient sur la scène. Les hommes finirent leurs excuses et une bouffée de colère envahit la place, un déluge de souvenirs, de torture, de nuits entières de peur car il y avait toujours un risque qu'à quatre heures du matin, la StB vienne cogner à la porte pour emmener un membre de la famille à jamais. Il y avait ici deux des responsables. Comme la foule s'agitait davantage, le prêtre fit un pas en avant et inclina la tête.

*Notre père*, commença-t-il.

*Qui est aux cieux*, continua la vaste foule. Mira baissa la tête et récita les mots. Le son de toutes ces voix à l'unisson était extraordinaire. Elle était dans un océan de prières.

En décembre, lorsque les dirigeants du FC appelèrent à une grève nationale, gagnant même la faveur d'une section traditionnelle et essentielle – les travailleurs industriels – la force du régime fut brisée. Avant la fin du mois, le gouvernement communiste était

had fallen to this nonviolent “Velvet Revolution.”

“They had arms,” Havel would say later, when he had become president. “We had the truth.”

So on a bright May morning in 1993 I took a tram to Holesovice street, to the St. Anton church, where father Václav Malý was just finishing mass. Afterward, when the priest had shed his vestments in a back room to reveal a striped sport shirt and casual pants, we walked together to the sidewalk where life in the Prague 7 Quarter moved at a high pace. Passers-by greeted their priest and made requests and statements that he answered enthusiastically and quickly: the tram running through the streets next to us clanged by so loudly that sometimes we could not hear one another. Dogs barked in the distance and birds called from the rooftops above. Occasionally a car whizzed by, its tires thundering on the stones. To me, the vibrant area seemed an appropriate place to be interviewing the priest of the Velvet Revolution.

Malý had consistently defied the Communist state during his adult life, and was picked up and interrogated some two hundred and fifty times by the StB. They had beaten him, harassed and followed him, and imprisoned him with Václav Havel when, in 1979, he was charged with subversion for his membership in “the committee for the defense of unjustly persecuted citizens.” His license to work officially as a priest had been canceled and so, when he was released from prison, he tried to work first in a hospital, and then washing windows. Both requests were denied. Finally, he was given a job stoking coal in several hotels for four years, and then dug ditches in the Soviet-constructed subway under Prague for another four. With Havel, he became one of the founders of Civic Forum,

tombé dans cette « révolution de Velours<sup>xxxviii</sup> » non violente.

« Ils avaient les armes, dira plus tard Havel lorsqu’il sera devenu président, nous avions la vérité. »

Alors un beau matin de mai 1993, j’ai pris le tram jusqu’à la rue Holešovice<sup>29</sup>, vers l’église de Saint-Anton où le père Václav Malý finissait la messe. Lorsque le prêtre eut enlevé son habit sacerdotal dans la pièce en arrière, et révélé son chandail de sport rayé et son pantalon décontracté, nous avons marché ensemble jusqu’au trottoir, dans ce quartier très animé de Prague 7<sup>xxxix</sup>. Les passants saluaient leur prêtre et lui faisaient des déclarations ou des demandes auxquelles il répondait rapidement et avec enthousiasme : à côté de nous, le tram roulait avec fracas dans la rue, si fort que parfois nous ne pouvions pas nous entendre. Les chiens aboyaient au loin et les oiseaux chantaient sur les toits au-dessus de nous. De temps en temps, une voiture passait à vive allure, les pneus grondant sur les pierres. Pour moi, cet endroit très animé semblait propice à interroger le prêtre de la révolution de Velours.

Toute sa vie d’adulte, Malý s’était constamment opposé à l’État communiste et il avait été arrêté et interrogé quelque deux cent cinquante fois par la StB<sup>xl</sup>. Ils l’avaient battu, harcelé et poursuivi et l’avaient emprisonné avec Václav Havel en 1979, lorsqu’il avait été accusé de subversion pour son adhésion au « comité pour la défense des citoyens injustement persécutés ». Son permis, qui lui permettait de travailler officiellement en tant que prêtre, avait été annulé, et lorsqu’il fut libéré de prison, il essaya d’abord de travailler à l’hôpital, puis comme laveur de carreaux. Les deux demandes furent refusées. Finalement, on lui donna la charge pendant quatre ans d’alimenter en charbon les chaudières de plusieurs hôtels et ensuite, pendant les quatre années suivantes, de creuser

<sup>29</sup> « Holešovice » s’écrit avec un « š ».

and a spokesman for the liberation of his nation. It would come as no surprise to me when, in December of 1996, midway through this writing, I would learn that Pope John Paul II had elevated Father Malý's position to that of Bishop.

On this May morning, speaking in his slightly broken, energetic English, the forty-three year old priest told me that he was not bitter about his long persecution at the hands of the Communists.

“(The Communist period) was good for me,” Malý said, “because I came into contact with usual workers. It was very important for me to have to express my faith in a civic way. Obviously, it wasn't a nice time. But one must see positive things from that period. Personally, it helped me...the Communists helped me deepen my faith.”

The Communist era had offered his countrymen the lesson of “knowing personal conviction through sacrifice,” he said, and the opportunity to “win certain spiritual values.” It deepened for all of them the meaning of their current freedom. Freedom, according to Malý, didn't mean “simply to do what one wants, but to accept personal limitations: then one is really free.” One must find a place inside, he seemed to suggest, where oppressive forces, whatever they may be, are not allowed entrance into the soul – and thus one gains true personal freedom.

An older woman came up to us, asking Malý some questions in rapid Czech. He answered her quickly but thoroughly,

des trous dans le métro de Prague construit par les Soviétiques. Avec Havel, il est devenu un des fondateurs du Forum civique et porte-parole pour la libération de sa nation. Ce ne fut pas une surprise en décembre 1996, alors que j'en étais au milieu de mon récit, d'apprendre que le pape Jean-Paul II avait élevé le père Malý au rang d'évêque.

En ce matin de mai, dans son anglais approximatif mais énergique, le prêtre de quarante-trois ans me confia qu'il n'était pas amer lorsqu'il évoquait sa longue persécution entre les mains des communistes.

« (La période communiste) a été bonne pour moi, a déclaré Malý, parce-que je suis entré en contact avec des travailleurs habituels. Cela m'a permis d'exprimer ma foi à travers le travail communautaire. Évidemment, ce n'était pas une belle période. Cependant, nous devons y voir des choses positives. Personnellement, ça m'a aidé...; les communistes m'ont aidé à intensifier ma foi. »

L'ère communiste avait offert à ses compatriotes une leçon, celle de « réaliser ses convictions personnelles par le sacrifice », avait-il noté, ainsi que la possibilité de « gagner plusieurs valeurs spirituelles ». Pour tout le monde, cet épisode avait renforcé la signification de la liberté actuelle. D'après Malý, la liberté ne signifiait pas de « simplement faire ce que l'on voulait, mais d'accepter les limites personnelles : c'est ainsi que l'on devenait vraiment libre. » Il semblait suggérer que l'on devait trouver une place dans son for intérieur où les forces oppressives, quelles qu'elles soient, ne puissent pas pénétrer l'âme – ainsi l'on gagnait une vraie liberté personnelle.

Une vieille femme s'était approchée de nous, posant à Malý quelques questions dans un tchèque rapide. Il lui répondit rapidement

apparently, dispatching her down the street. He smiled at me, and nodded for me to continue.

I asked him for his feelings about the younger generation that had engined the revolution. It was a subject, I realized, that consumed him. He told me about the challenges for Czech youth: they had grown up in an atmosphere of forced silence, and now needed a grounding in the truth from their leaders.

“The freedom came so fast, so suddenly,” he said, “that people weren’t ready for it. For forty years one kept silent about certain values and now this generation is searching, and there is a danger of consumerism filling that space. Under Communism, much was clear: (it) offered an empty ideology and an alternative spiritual program, and one could make decisions accordingly. But now there are many other offers and this generation is a little confused. It wants to grasp certain values at once without the benefit of personal labor.

“Economically,” he said, “our problems will be solved very soon. But it will take two generations to (recover) spiritually because people have lost a spiritual sense for certain values – for example, *humility, forgiveness, hope, communication*. The Communists denied these values. They didn’t even mention them. They emphasized only the ‘class struggle’ and built a mutual mistrust into the thinking of people. The first very important matter is for us to start to trust one another again.”

In our intense discussion about consumerism, (“Compete, yes, *good*,” Malý told me, “but not at the *expense* of others,”) Malý seemed determined that I understand his distinction between “individuality” and “individualism.” *Individuality*, he said, was

mais en détails, apparemment, en lui montrant le chemin. Il me sourit et me fit signe de continuer.

Je lui demandai quels étaient ses sentiments concernant la jeune génération, celle qui avait déclenché la révolution. J’avais réalisé que c’était un sujet qui le consumait. Il m’avait parlé du défi des jeunes tchèques : ils avaient grandi dans une atmosphère de silence forcé et maintenant ils avaient besoin, avec l’aide de leurs dirigeants, de s’installer dans la vérité.

« La liberté est venue si vite, si soudainement, a-t-il dit, que les gens n’étaient pas prêts pour ça. Pendant quarante ans, on a gardé le silence sur certaines valeurs et maintenant cette génération s’interroge et il y a le danger de la société de consommation qui remplit cet espace. Sous le communisme, beaucoup de choses étaient évidentes : (il) offrait une idéologie vide et un programme spirituel de remplacement et on pouvait prendre les décisions en conséquence. Maintenant, il existe beaucoup d’autres offres et cette génération est un peu confuse. Elle veut saisir certaines valeurs d’un coup sans goûter au bénéfice du travail personnel. »

« Économiquement, a-t-il continué, nos problèmes seront bientôt résolus. Cependant, ça prendra deux générations pour se (rétablir) spirituellement car les gens ont perdu le sens spirituel de certaines valeurs, par exemple de *l’humilité, du pardon, de l’espoir, de la communication*. Les communistes niaient ces valeurs. Ils ne les mentionnaient même pas. Ils insistaient seulement sur la “lutte des classes” et créaient une méfiance mutuelle dans la pensée des gens. La chose la plus importante pour nous est de se faire encore confiance. »

Lors de notre vive discussion sur la société de consommation (« rivaliser, oui, *parfait*, disait-il, mais pas aux *dépens* des autres »), Malý semblait résolu à me faire comprendre la distinction entre l’« individualité » et

essential to all people: one must have self-respect and not be afraid to stand up for one's values, to be a "ward of one's own dignity." *Individualism*, on the other hand, was the selfish process through which, in the stampede for profit and success, one thought nothing of trampling over the weak. It was the influx of consumerism and profit at any price into the values of his nation that was the greatest danger to the youth of the Czech Republic. He quizzed me to make sure I'd understood him fully.

"It is a problem of all Western democracies," he said, satisfied that I had it down properly. "Everything is oriented now in the technological dimension. And this misses a humanism, a humanistic thinking, a humanistic education, and I would say that this is dangerous."

Here, at the center of his parish, as Father Malý spoke, I imagined him beaten – this good man of conscience. I imagined him bowing his head in Letná stadium, bringing faith into a moment that promised violence. I asked him about it, and he smiled at the memory.

"I wanted to attract attention to the fact that without God's blessing our actions wouldn't be possible...that the revolution was not only done through Havel and his friends but that it was above all a matter of heaven," he told me. "It was a very special feeling, a very strange feeling, because of the risk involved that I would be rejected. That it was successful wasn't my merit but the merit of God."

He had seen his place in the revolution as a peaceful link between revolutionary and Communist forces, and once this connection

l' « individualisme ». L'*individualité*, expliquait-il, était essentielle pour tout le monde : on devait posséder un respect de soi et ne pas avoir peur de défendre nos propres valeurs, être le « gardien de notre propre dignité ». D'un autre côté, l'*individualisme* était un processus égoïste à travers lequel, dans la ruée vers le profit et le succès, on ne pensait à rien d'autre qu'à piétiner le plus faible. Les valeurs de la nation ont été submergées par un afflux de consommation et de profit, quel qu'en soit le prix, ce qui mettait les jeunes de la République tchèque en grand danger. Il m'a posé des questions pour s'assurer que je l'avais bien compris.

« C'est un des problèmes que rencontrent toutes les démocraties occidentales, a-t-il noté, satisfait que j'aie bien tout saisi, tout est orienté vers une dimension technologique. Et ça manque d'humanisme, d'une pensée humaniste, d'une éducation humaniste, et je dois dire que c'est dangereux. »

Ici, au centre de sa paroisse, pendant que le Père Malý parlait, je l'imaginai battu – ce brave homme de conscience. Je l'imaginai saluant de la tête au stade Letná<sup>30</sup>, apportant la foi dans un moment qui était promis à la violence. Je lui ai demandé de me raconter, et il a sourit à cette évocation.

« Je voulais attirer l'attention sur le fait que sans la bénédiction de Dieu, nos actions ne seraient pas possibles..., que la Révolution n'avait pas eu lieu seulement grâce à Havel et à ses amis, mais que c'était aussi en grande partie une affaire du ciel, m'a-t-il dit. C'était un sentiment très spécial, très étrange, à cause du risque que je prenais de ne pas être écouté. Si j'ai eu du succès, il n'était pas dû à mon mérite, mais à celui de Dieu. »

Il avait vu sa place dans la révolution comme un lien tranquille entre les forces révolutionnaires et les communistes, et une

<sup>30</sup> « Letná » s'écrit avec un accent sur le « a ».

had been solidly established he effectively ended his political activity. "It doesn't mean I am not interested in politics – on the contrary –" he said, "but I reject further involvement in the structures of power."

I asked him now: what is your definition of courage?

He laughed a little. Then he thought and said: "Above all to live a one-faced life. To have something *inside*, and reflect this *outside*. And not only to reflect the truth in the heart but to live according to the truth."

We had talked for thirty-five minutes, and Father Malý was late for his next appointment. When he left me, running up the street with a wind-jacket slung over his shoulder, turning back once to wave, I felt I had gone through a transformation. It was not an uncommon sensation for me in Bohemia: to feel suddenly and solidly fused to humanity through the courage of those who had fought for it, through individuals like this animated, indefatigable priest.

The concrete eastern wall of Pancrác prison is decaying and soiled, and when you stand before it there is a small water tower to your right. The water tower leads to another wall topped with barbed wire. On the overcast day that I visited the prison with Mira the barbed wire was a silhouette against the flat white sky.

There is a gate in the middle of the eastern wall with a corrugated steel door and two ugly lamps above. Running by the wall is a long, gray parking strip. Mira told me about how my grandmother had walked here, up and down, praying for her son. She told me that

fois que ce rapport avait été solidement établi, il avait efficacement mis fin à ses activités politiques. « Cela ne veut pas dire que je ne suis pas intéressé par la politique – au contraire, a-t-il dit, mais je refuse toute autre participation aux rouages du pouvoir. »

Je lui ai demandé : quelle est votre définition du courage ?

Il a ri un peu. Puis il a réfléchi et a répondu : « Avant tout, de vivre une vie honnête. D'avoir quelque chose à l'*intérieur*<sup>31</sup> et de pouvoir le refléter à l'*extérieur*. Il ne faut pas seulement refléter la vérité dans le cœur mais vivre selon la vérité. »

On a discuté pendant trente-cinq minutes, si bien que le père Malý était en retard pour son prochain rendez-vous. Lorsqu'il m'a quitté et s'est mis à courir dans la rue avec la veste jetée sur son épaule, se retournant une fois pour me faire au revoir de la main, j'ai senti que j'avais subi un changement. Ce n'était pas une sensation neuve pour moi depuis que j'étais en Bohême : se sentir soudainement et solidement fusionné à l'humanité à travers le courage de ceux qui s'étaient battus pour ça, à travers des individus comme cet infatigable prêtre.

Le ciment du mur Est de la prison de Pancrác est sale et s'effrite, et lorsque vous êtes devant, à votre droite, il y a un petit château d'eau. Le château d'eau mène à un autre mur surmonté de fils de fer barbelés. Le jour couvert où j'ai visité la prison avec Mira, les barbelés se détachaient sur le ciel blanc uni.

Il y a une porte d'acier au milieu du mur est et deux affreuses lampes au-dessus. Une longue ligne grise de stationnement court le long du mur. Mira m'a raconté que ma grand-mère marchait ici, de long en large, en priant pour son fils. Elle m'a dit que Barbora<sup>32</sup>

<sup>31</sup> Nous avons gardé l'italique, pour exprimer l'accent que le prêtre avait mis sur le « in » et « out » du mot « intérieur » et « extérieur ».

<sup>32</sup> Barbora était la grande mère de J. Hurka l'auteur.

Barbora could hear the workers with their hammers inside building scaffolding for the executions.

We walked together around the prison grounds then, not saying very much. There was grief and silence inside me, for my grandmother and my father, and for all the people who had been here. How many had died here, how many had been tortured? How many lives wasted for the philosophies of the mad? The buildings were old and falling into disrepair at every point: by the courtroom with its statue of justice at the side of the entrance, and by the red brick and garish blue door entrance to the "health facilities," where once Václav Havel must have gone when he had nearly died of pneumonia and world opinion had demanded that he be saved.

Rising over the prison roofs I could see the clock tower, jutting up, painted red. I stopped and watched it, imagining a terrifying silence as the clock-hands reached the hour, and horror within the prison: those on death row suddenly realizing, *no bells*. What did they think of then? How did they prepare themselves? I watched the hand of the clock in that odd, white day.

pouvait entendre les travailleurs avec leurs marteaux à l'intérieur du bâtiment, qui construisaient des échafauds pour les exécutions.

Nous avons marché ensemble autour de la prison sans trop parler. Dans mon for intérieur, il y avait de la tristesse et du silence, pour ma grand-mère et mon père et pour tous les gens qui avaient été ici. Combien étaient morts, combien avaient été torturés ici ? Combien de vies perdues pour des philosophies insensées ? Partout, les bâtiments étaient vieux et en mauvais état : de la salle d'audience avec sa statue de la justice à côté de l'entrée, de l'accès en brique rouge avec sa porte bleu cru, jusqu'aux « installations de santé » où Václav Havel devait être lorsqu'il a failli mourir de pneumonie et que l'opinion mondiale a fait pression pour qu'il soit sauvé.

Je pouvais voir la tour de l'horloge s'élevant au-dessus des toits de la prison, peinte en rouge. Je me suis arrêté et je l'ai observée, imaginant le silence terrifiant lorsque les aiguilles atteignaient l'heure, et l'horreur à l'intérieur de la prison : les condamnés dans le couloir de la mort qui, soudainement, réalisaient que *l'heure ne sonnerait plus*. À quoi pensaient-ils alors ? Comment se préparaient-ils ? Je regardais les aiguilles de l'horloge dans cet étrange jour blanc.

## CHAPTER NINE

## Shadows

Eleven days into my journey, Mira and I stood before the grave of my grandmother in Žebrak. The Communists, to humiliate my family, had made it difficult for Mira to have Barbora buried beside my grandfather in Radnice. Mira had written my father in the United States and asked, What should I do? And my father, to ease things for Mira at that terrible time, said It is fine if she is in Žebrak. I believe so, too, and that the spirits of my grandmother and grandfather must, somewhere, be together.

The cemetery was peaceful and sunny and you could see, beyond, the hills surrounding the town. Above us, in the trees and telephone lines, were the songs of the afternoon spring birds. Mira wept and touched the stone and crossed herself and said to her mother, "He is here now." I touched the stone also, and thought about my time with this kindly and precocious woman in the woods of Massachusetts, collecting acorns. I had been four. I could remember the pine-needled floor and the smell of the forest, and how my grandmother had bent over, gathering the brown acorns, and held them up in her hand for me to see. She had told me about the people we would make out of them. I reached down to gather them with her and somehow, as she's spoken Czech to me, I had understood everything she'd said. We brought the acorns indoors and painted faces together on them beneath their "hats." In my imagination, I remembered now, each of them had acquired a distinctive personality.

## CHAPITRE NEUF

## Les ombres

Le onzième jour de mon voyage, Mira et moi nous tenions devant la tombe de ma grand-mère à Žebrak. Pour humilier ma famille, les communistes avaient causé des problèmes à Mira concernant l'enterrement de Barbora aux côtés de mon grand-père à Radnice. Mira avait écrit à mon père aux États-Unis pour lui demander ce qu'elle devait faire. Et mon père, pour faciliter les choses en ces moments difficiles, avait dit que leur mère pouvait rester à Žebrak. Moi aussi je crois que c'est bien ainsi et que les esprits de ma grand-mère et de mon grand-père doivent, quelque part, être réunis.

Le cimetière était paisible et ensoleillé, et nous pouvions voir, au-delà, des collines entourant la ville. Au-dessus de nous, dans les arbres et sur les lignes téléphoniques, les oiseaux du printemps chantaient. Mira pleura, toucha la pierre tombale, fit un signe de croix et dit à sa mère : « Il est là maintenant. » J'ai touché aussi la pierre et j'ai pensé au temps passé avec cette femme extraordinaire, pleine de gentillesse, dans les forêts du Massachusetts, à ramasser des glands. J'avais alors quatre ans. Je me souvenais du sol parsemé d'aiguilles de pins, de l'odeur de la forêt et de la façon dont ma grand-mère s'était penchée pour ramasser les glands bruns et comment elle les tenait dans ses mains pour me les montrer. Elle me racontait quels personnages nous allions fabriquer. Je tendais les bras pour les ramasser avec elle et bien qu'elle me parlât tchèque, je comprenais tout ce qu'elle disait. Nous avons apporté les glands à la maison et nous avons peint ensemble des visages en-dessous de leurs « chapeaux ». Je me souvenais maintenant que dans mon imagination, chacun d'entre eux avait une personnalité caractéristique.



I saw my grandmother as a young actress, smiling and laughing, dancing with my grandfather somewhere in a hall in this village, her hands on his broad shoulders. Then all of those years later, holding photographs by the edges – watching images of her son curl and darken to ash. Being given his bloody coat by the StB, touching it to her face when they had left the apartment.

I remembered now my grandmother's death, just a few years after her only visit to the United States: I'd come in from being outside with friends that day, and my mother had made me quiet and serious with a look of her eyes.

“What's wrong?” I'd said.

“Daddy's mother died,” my mother said.

I'd gone into the living room. There, my father sat in an armchair, weeping. I had never seen him cry before.

We put flowers by the grave and watered them, and then walked through the paths of the cemetery, Mira pointing out the burial sites of relatives and friends. Generations of my family were here. I passed by a grave reading ‘Josef Hurka’ – a disconcerting feeling, looking at my name on a gravestone, and learned from Mira that this was a cousin of ours who, on the night before his own wedding, had given my father a ride on motorcycle to the last safehouse my father had stayed in, in Kladruby. I thanked this cousin, silently, and we went on our way.

The following morning, on a train to Radnice, I watched the Bohemian countryside go by: fields of green and gold, and small, rural, agricultural areas. The train car ran

Je voyais ma grand-mère comme une jeune actrice qui souriait, riait et dansait avec mon grand-père quelque part dans une salle du village, les mains posées sur ses larges épaules. Ensuite toutes ces années plus tard, je la voyais tenant des photos par les coins – regardant les images de son fils s'enrouler et noircir dans les cendres. La StB lui avait donné son manteau taché de sang et elle l'avait serré contre son visage lorsqu'ils avaient quitté l'appartement.

Je me souviens maintenant de la mort de ma grand-mère, quelques années seulement après sa seule visite aux États-Unis. Ce jour-là, j'étais rentré à la maison après avoir été dehors avec des amis, et ma mère, d'un regard, me fit taire et devenir sérieux.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? ai-je demandé.

– La mère de papa est morte », répondit ma mère.

Je suis allé au salon où mon père était assis dans un fauteuil et pleurait. Je ne l'avais jamais vu pleurer auparavant.

Nous avons déposé des fleurs à côté de la tombe et les avons arrosées, puis nous avons marché dans les allées du cimetière, Mira me montrant les lieux de sépulture de parents et d'amis. Des générations de ma famille se trouvaient ici. Je suis passé à côté d'une tombe mentionnant « Josef Hurka » – ressentant un sentiment troublant de voir mon propre nom sur une pierre tombale. Mira me dit que c'était un de nos cousins qui, la nuit avant son propre mariage, avait emmené mon père sur une motocyclette jusqu'au dernier refuge où il avait logé, à Kladruby. J'ai remercié silencieusement ce cousin et nous avons poursuivi notre chemin.

Le matin suivant, dans un train pour Radnice, je regardais filer la campagne de Bohême : des champs verts et dorés et de petites zones agricoles rurales. La voie de

alone on an electrical track, and Mira told me that, when she and my father were children, the train had been quite different, wooden, and not this fiberglass and plastic affair we were in.

We sat quietly for a time, listening to the wheels clack along peacefully. I wondered why, despite all he'd been through here, my father had not returned to his homeland since the revolution. I thought of Father Malý saying two generations needed to go by for the country to recover spiritually, and I remembered the face of Mr. Pok on the plane and his warning that my father not return. Four years later I would ask my father directly about it. He quietly repeated things I'd heard before: he was angry about the treatment former friends had given Mira and my grandmother, and wondered if he could keep his temper if he ran into them (I doubted it). And he told me of his anger that a number of former Communist bosses now lived as wealthy capitalists in the country they had destroyed. The Czech government, he said, ought to grab such people by their throat and administer justice to them, and the Communist Party needed to be banned altogether from the Czech Republic. "To some, these things don't matter as much," he told me, "but I am one of those who is greatly bothered by them."

All of this made sense, but I had the feeling that there was something deeper at work, and I pursued him on it.

"Look," he said emphatically, "all of us, everyone involved during that time – the Communists, me, everyone involved in the fight – all of us must die for the country to be what it once was." The phrase stunned me at

chemin de fer était électrifiée et Mira me dit que lorsqu'elle et mon père étaient enfants, le train était bien différent, en bois et non en fibre de verre et en plastique comme celui dans lequel nous étions.

Nous nous sommes assis silencieusement un certain temps, écoutant les roues cliqueter tranquillement. Je me demandais pourquoi mon père n'était pas revenu dans sa patrie depuis la révolution, en dépit de tout ce qu'il avait vécu ici. Je pensais au père Malý qui disait que deux générations seraient nécessaires pour que le pays se rétablisse spirituellement, et je me souvenais de M. Pok dans l'avion et de son avertissement à mon père pour qu'il n'y retourne plus. Quatre ans plus tard, j'ai posé la question directement à mon père. Il m'a répété patiemment des choses que j'avais déjà entendues : qu'il était courroucé contre la façon dont ses anciens amis avaient traité Mira et mon grand-père et qu'il se demandait s'il pourrait garder son calme face à eux (j'en doutais). Et il m'a expliqué sa colère contre les anciens chefs communistes qui vivaient maintenant comme de riches capitalistes dans le pays qu'ils avaient détruit. Il m'a dit que le gouvernement tchèque devrait s'en prendre à ces gens et que le Parti communiste devrait être complètement banni de la République tchèque. Il a ajouté : « Pour certains, ces choses n'ont pas tellement d'importance, mais je fais partie de ceux que cela dérange beaucoup. »

Tout cela était sensé, mais j'avais le sentiment de quelque chose de plus profond et j'ai insisté pour qu'il me l'explique.

« Regarde, me dit-il avec véhémence, tous ceux qui ont été mêlés à cette période – les communistes, moi, chacun de ceux qui ont combattu – tous doivent mourir pour que le pays redevienne ce qu'il a été. »

first, and then its meaning slowly took root in me: my father felt he was part of something the country needed to be rid of. He had come to this on principle, and the only reason he would shake from it and return would be to briefly see his mother and father. Riding across Bohemia on this day in 1993 I think I somehow already understood this in my bones. The Czech Republic certainly was not the same country my father and Mira had lived in as children.

We passed over a deep gorge on a high bridge, and then wound through a forest. Then, ahead in a small valley, there was a sketch of white and pastel buildings, and we went into a turn behind some greenery. We came up to a station on a slight hill and the train slowed and stopped and we descended from the stairs. The train station was a simple, modest place, and a little farther down the tracks there were silos, and on the station wall there was a sign that read: *Radnice*.

Mira and my father's hometown had the appearance I'd come to expect of these small Bohemian villages – buildings close together, streets and sidewalks all intricate stone. As we walked downhill from the station, I could not help seeing that the town was more worn-out than I'd expected from pictures: the houses, which had once been impregnated with bold color, now were gray, and many of the sidewalks were broken and dusty. There had been a felling of trees and an installation of ugly streetlights in the town square when the Communist town government, some years before, had adopted the "progressive" slogan that it was "not possible to live like in the old days." It looked like a community that has one been affluent but had, at some critical point, during some calamity, lost its source of income, its

Cette phrase a commencé par me choquer, mais j'ai ensuite compris sa signification : mon père sentait qu'il faisait partie de quelque chose dont le pays devait se débarrasser. Il s'en était rendu compte par principe, et la seule raison qui l'aurait fait passer outre et revenir aurait été de revoir sa mère et son père. Au long de ce voyage à travers la Bohême, en ce jour de 1993, je pense que, d'une manière ou d'une autre, je ressens déjà ça dans mes os. La République tchèque n'était certainement pas le même pays où mon père et Mira avaient vécu enfants.

Nous avons enjambé par un pont très haut une gorge profonde et nous avons traversé une forêt. Puis, dans une petite vallée plus loin, se dessina une esquisse de bâtiments blancs et pastel, et nous avons tourné derrière la verdure. Nous étions arrivés dans une station sur une petite colline. Le train a ralenti et s'est arrêté; nous sommes descendus. La gare était un endroit modeste et simple, il y avait des silos un peu plus bas et sur le mur une inscription qui annonçait *Radnice*.

La ville natale de Mira et de mon père ressemblait à ce que j'attendais de ces petits villages bohémiens – des bâtiments serrés les uns contre les autres, des rues et des trottoirs recouverts de pierres formant des motifs complexes. En descendant la colline, je ne pus m'empêcher de voir que la ville était beaucoup plus endommagée que je ne m'y attendais d'après les photos : les maisons, qui jadis avaient été peintes de couleurs vives, étaient maintenant grises, et beaucoup de trottoirs poussiéreux étaient endommagés. Là-bas, on avait abattu des arbres et installé un affreux éclairage public sur la Place au moment où le gouvernement communiste de la ville, quelques années auparavant, avait adopté le slogan « progressiste » stipulant que ce n'était « pas possible de vivre comme dans le vieux temps ». Ça ressemblait à une communauté

lifeblood.

But there were also signs of hope: in the town square, many of the old shops were being renovated. And there rising above the square was the Radnice church. I recognized it from the old pictures that Mira had. It stood proudly, a red and burnished color and with a black clock beneath its curving Bohemian steeple. It was Zdeněk Blecha, my father's childhood friend, who in older age had rebuilt the clock when it finally needed fixing. He had since passed away, but we would stay with his family tonight, just a few blocks from here.

Beyond the church were the hills: Kalvárie, where I could see a small chapel among the trees, and to the left Hůrka, which in the ancient Czech language meant "guard." Across the valley was Florian, where my father had left dynamite for the Resistance. I glanced at Mira. She walked slowly, but I thought of her here, fifty-five years before, bright eyes and skipping with friends as they all got off the train from school. And I was moving back into a place of my own as well: some chord of childhood that I was familiar with, like the chord of a guitar. There was a mystery here, waiting for me in this quiet valley.

We stepped down the hill; Mira seventy-one now, and just moments ago a young girl with all of life before her.

Not far from the center of Radnice, Hana Blechová lives in a graceful wooden building that reminds one of an American farmhouse in the Midwest. There is an iron gate that you must pass through, and a large

qui avait déjà vécu dans l'aisance, mais à un moment donné, par une sorte de calamité, avait perdu sa source de revenu, son âme.

Cependant, il y avait des signes d'espoir : sur la place, beaucoup de vieux magasins étaient en rénovation. Et il y avait l'église de Radnice, s'élevant au-dessus. Je la reconnaissais d'après les photos que Mira possédait. L'édifice se dressait fièrement, rouge lustrée avec une horloge noire sous son clocher courbé d'architecture bohémienne. C'était Zdeněk Blecha, un ami d'enfance de mon père, qui avait reconstruit l'horloge lorsqu'elle avait finalement eu besoin d'être réparée, alors qu'il était déjà vieux. Il était décédé depuis, mais ce soir, nous allions loger dans sa famille, à quelques rues d'ici.

Au-delà de l'église, c'était les collines Kalvárie, où j'apercevais une petite chapelle au milieu des arbres, et à gauche Hůrka, qui veut dire « garde » en tchèque ancien. De l'autre côté de la vallée, c'était Florian, où mon grand-père avait posé de la dynamite pour la Résistance. J'ai jeté un coup d'œil à Mira. Elle marchait lentement mais je l'imaginai, cinquante-cinq ans plus tôt, les yeux brillants, gambadant avec ses amies à leur descente du train qui les ramenait de l'école. Et je retournais en arrière dans le temps vers mes propres souvenirs : un accord venant de mon enfance, comme un accord de guitare. Il y avait un mystère ici, qui m'attendait dans cette vallée tranquille.

Nous avons descendu la colline ; Mira avait soixante et onze ans maintenant, mais il y a seulement quelques instants, c'était une jeune fille avec toute la vie devant elle.

Pas loin du centre de Radnice, Hana Blechová habite une jolie maison de bois qui rappelle une de ces maisons de ferme américaines du Midwest. Vous devez franchir un portail en fer et vous trouvez un grand

garage where young Zdeněk (just a few years older than I) does his mechanical work, like his father and grandfather once did. There is an old Russian car in the yard and a number of roosters and a thin, rather slow collie named Jack that quickly accompanies you wherever you go. There is a small building in the yard that was, apparently, a tiny chapel for a previous owner.

The downstairs area of the house is occupied by Hana, and this is where we went and were greeted at the door by this feisty, warm woman. The Blechas were one of the few families that remained true to Mira and my grandmother during the Communist occupation; through those years, Hana made her living helping manage a collective farm. She has mischievous, humorous eyes and you feel, immediately, that she is your friend. Hana had prepared lunch for us: soup and pork chops and some sauerkraut which I deftly pushed aside. We were soon joined by Hana's granddaughter, Michal, and Zdeněk. Michal, thin and shy and blushing, apparently at my presence, had just come home for lunch from school, which was just a few blocks down the road. Her mother, Vladka, was still at work there in the cafeteria, but would meet us later.

In the living room some time after, when Michal had gone back to classes, Hana repeated some funny stories to me that her husband had told her.

“After your father beat up Ada Vostrý,” she said, “everyone was awful to Ada, because they saw they could be. Some of the boys tied him to a tree and peed on him from the upper branches.”

garage où le jeune Zdeněk (qui n'a que quelques années de plus que moi) accomplit son travail de mécanicien, comme son père et son grand-père le faisaient. Dans la cour, il y a une vieille voiture russe, une compagnie de coqs et un petit colley plutôt calme nommé Jack qui vous suit rapidement partout où vous allez. On y voit aussi une petite bâtisse qui servait apparemment de chapelle au précédent propriétaire.

Le rez-de-chaussée de la maison, est occupé par Hana, et c'est là que nous sommes allés. Nous avons été accueillis à la porte avec chaleur par cette femme fouguese. La famille Blecha faisait partie des quelques familles restées fidèles envers Mira et ma grand-mère durant l'occupation communiste. Pendant toutes ces années, Hana gagnait sa vie en aidant à la gestion d'une ferme collective. Elle a des yeux malicieux et pleins d'humour, et on sent immédiatement qu'elle est votre amie. Hana nous avait préparé un dîner : une soupe, des côtelettes de porc et de la choucroute que j'ai habilement poussée de côté. Bientôt, la petite-fille de Hana, Michal et Zdeněk se sont joints à nous. Michal, mince, timide et rougissant, apparemment en ma présence, venait tout juste de rentrer de l'école pour dîner. Celle-ci se trouvait quelques rues plus loin sur le même chemin. Sa<sup>33</sup> mère Vladka, était toujours là-bas au travail, à la cafétéria, mais elle se joindrait à nous plus tard.

Dans le salon, lorsque Michal fut retourné à l'école, Hana a répété quelques histoires drôles que son mari lui avait racontées.

« Après que ton père ait battu Ada Vostrý, a-t-elle dit, tout le monde était horrible avec Ada, car ils savaient qu'ils pouvaient se le permettre. Certains de ces garçons l'ont attaché à un arbre et lui ont pissé dessus du haut des branches. »

<sup>33</sup> Dans le texte original, l'auteur s'était trompé, Vladka est la mère de Michal, qui est un garçon, et donc « His mother ».

We howled and hooted at this. When she'd gotten her laughter under control, Hana continued:

“ – and once they took turns rolling Ada in a patch of poison ivy. He was miserable for weeks.”

I said it seemed like Ada the bully had the “open season” on him coming. It was a fitting end to his legend.

Zdeněk took me that afternoon to see the places of our fathers. With Mira and Hana, we drove in Zdeněk's Volkswagen Golf through the town and up Kalvárie hill – in New Hampshire it would be called a small mountain. Up, up, we went, through a forest on a dirt road, the black trees and branches silhouettes against a fire of more distant green leaves and light. We emerged at a sloping field where the road ended and the white Volkswagen stopped next to a little cottage that overlooked the long grass and wildflowers. The field had apple trees planted on sections of it now, the only difference, Mira told me, from when children of her generation used to hike up here: the change had been made, she said, because if the Communists had not been convinced there was a functional use for the field, it would have been taken over for use by the State.

Above us, on the crest of the hill, Mira pointed to a spot where the Communists had constructed a foxhole: it was now growing over the weeds. I said: “That is good. The thing should grow over with weeds.” Beyond it, she said, out of our sight, were more fields of the glowing řepka flower: it was a spot the locals called *Na Nebesích*, or “place in the sky.”

Nous hurlions de rire. Lorsqu'elle eut repris son contrôle, Hana continua :

« Et une fois, à tour de rôle, ils avaient roulé Ada dans de l'herbe à puce. Il avait été malheureux pendant des semaines. »

J'ai dit qu'il semblait que « la fin » d'Ada la terreur était arrivée. C'était un épilogue convenant à sa légende.

Cet après-midi, Zdeněk m'a emmené voir les lieux familiers de nos pères. Avec Mira et Hana, nous avons traversé la ville dans la Volkswagen de Zdeněk et nous sommes montés sur la colline de Kalvárie – au New Hampshire, ça s'appellerait une petite montagne. Toujours en montant, nous avons traversé une forêt par une route poussiéreuse, les arbres noirs et les silhouettes des branches se profilant à distance sur les feuilles vertes et la lumière. Nous avons débouché sur un champ en pente où la route finissait, et la Volkswagen blanche s'est arrêtée à côté d'une maisonnette entourée de grandes herbes et de fleurs sauvages. Des pommiers poussaient dans certaines parties du champ maintenant, et Mira me dit que c'était la seule différence avec son enfance, quand les jeunes de sa génération avaient l'habitude de monter ici. Le changement avait été fait, me dit-elle, parce que si les communistes n'avaient pas été convaincus que le champ avait un usage, ils l'aurait alors repris pour l'État.

Au-dessus de nous, sur la crête de la colline, Mira m'a montré un endroit où les communistes avaient construit un trou de tirailleurs. Maintenant, les mauvaises herbes avaient poussé par-dessus. J'ai dit : « C'est bien. Le trou doit être couvert de chiendent. » Plus loin, dit-elle, hors de vue, se trouvaient d'autres champs de fleurs řepka : les gens du coin appelaient le lieu *Na nebesích*<sup>34</sup>, ou « l'endroit dans le ciel ».

<sup>34</sup> « Nebesích » qui veut dire « ciel » prend une minuscule.

Zdeněk, saying he would do a few errands and then meet us below, drove off in the VW and left us so that we could enjoy the walk down. As we descended again into the brilliantly-lit forest, Mira told me stories about her childhood here. Hana, a few steps ahead of us, collected flowers at the side of the road for me to press into a book and bring back to my father. We branched off from the road and went down a steep, rambling dirt path; soon we were on streets and among houses again. Crickets sawed in the bushes near an old pond, and the sun lit on the sidewalks, and here and there a shadow slanted from a jutting stone.

On Švehlova street we came up to number 145. This was where my father and Mira had grown up, where my grandfather once set up his leather shop, and where my grandmother continued to live until she and Mira were forced to sell the home during the early years of Communist rule. Mira told me my father would be disappointed in how it looked; no longer a bright lime-green, the mortar walls were now gray and beaten by age. When you face the building, it seems narrow, as most of these houses do (it is their depth that gives them their living space). The five windows that looked onto the street were in fine shape, but a small garbage can sat conspicuously at the side of the residence and the carefully-laid stone sidewalk that was once in front of it had been replaced by slabs of concrete. Pale and worn, the old house seemed to tell me the story of my family: of peace, and war, separation and endurance.

Zdeněk, annonçant qu'il devait faire quelques courses et qu'il nous rejoindrait ensuite en bas, est parti en VW et nous a laissés afin que nous puissions apprécier la descente à pied. Pendant que nous marchions encore une fois dans la lumière vive de la forêt, Mira me racontait des histoires de son enfance. Hana, quelques pas en avant de nous, cueillait des fleurs sur le bas-côté de la route pour que je les fasse sécher dans les pages d'un livre et que je les rapporte à mon père. Nous avons bifurqué et descendu un chemin de terre escarpé et sinueux. Bientôt, nous nous sommes retrouvés de nouveau dans les rues parmi les maisons. Des grillons émettaient des sons aigus dans les buissons à côté d'un vieil étang, le soleil brillait sur les trottoirs et par endroits, l'ombre d'un rocher en saillie se détachait obliquement.

Nous sommes arrivés au numéro 145 de la rue Švehlová<sup>35</sup>. C'était là que mon père et Mira avaient grandi, où mon grand-père avait créé son magasin de cuir et où ma grand-mère continua à vivre jusqu'à ce qu'elle et Mira furent forcées de vendre la maison au début de l'ère communiste. Mira m'a dit que mon père serait déçu de l'apparence de la bâtisse : elle avait perdu sa brillante couleur vert lime, les murs de mortier étaient maintenant gris et usés par l'âge. Quand on était face au bâtiment, il semblait étroit comme la plupart de ces maisons (c'est leur profondeur qui leur donne l'espace vital nécessaire). Les cinq fenêtres qui donnaient sur la rue étaient en bon état, mais une petite poubelle était adossée bien en évidence contre la façade, et le trottoir soigneusement pavé de pierre qui s'étendait autrefois devant, avait été remplacé par des dalles de béton. Pâle et usée, la vieille maison semblait me raconter l'histoire de ma famille : une histoire de paix, de guerre, de séparation et d'endurance.

<sup>35</sup> Le nom de la rue « Švehlová » prend un accent sur le « a ».

We picked up Michal after school and the Volkswagen zipped efficiently into the countryside; we drove into the Brdy mountains, and followed the Berounka river near Liblín and Zvíkovec. Zdeněk motored the Golf a few miles up a long country road and into what looked like a forest driveway, dirt, bumpy, steep. The drive finally leveled off and where we parked the forest had ended and directly to our left was a dramatic field of řepka. I got out of the car, in awe of its stunning brightness, acres and acres of it, and the way it calmly rustled with wind. I looked carefully. For a moment I felt like the ghost soldiers were there, a legion of them: I sensed that perhaps they were trying to tell me something. The wind picked up and the brilliant field hissed beneath the sun.

We walked a twisting path through wood and brush to our right. It came to its end on rock, and I looked out and realized that I was standing on a craggy cliff, and hundreds of feet below was the Berounka, a silver sluice beneath the sky. Our fathers had canoed here often, Zdeněk told me. I could see a bridge and a few sets of gentle rapids. To the right, a road with a few tiny houses meandered off and found, eventually, a small village in the distance. In the hills farther up to the left, there were the ruins of an ancient castle, gazing over the valley.

I was still thinking of the ghosts, but I saw no sign of them as we walked by the field again, to the Golf.

Nous sommes passés prendre Michal après l'école, et la Volkswagen nous a fait rapidement sortir de la ville. Nous avons roulé dans les montagnes de Brdy en suivant la rivière Berounka près de Liblín<sup>36</sup> et de Zvíkovec. Zdeněk a conduit la Golf quelques kilomètres sur une route de campagne, puis sur un chemin qui ressemblait à un sentier forestier caillouteux, accidenté et abrupt. La piste s'est finalement stabilisée et quand nous nous sommes arrêtés, la forêt avait disparu et juste à notre gauche se trouvait un champ spectaculaire de fleurs řepka. Je suis sorti, impressionné par son éblouissante luminosité, sur des hectares et des hectares, et par la façon dont elles bruissaient calmement dans le vent. Pendant un instant, je ressentis la présence d'une légion de soldats fantômes, comme s'ils essayaient de me dire quelque chose. Le vent a recommencé à souffler, et le champ flamboyant a émis un sifflement sous le soleil.

Nous avons marché sur un chemin tortueux à travers les bois et en longeant les broussailles à notre droite. Le chemin est venu mourir sur un rocher, et lorsque j'ai regardé, j'ai réalisé que j'étais debout sur une falaise escarpée, et que la Berounka se trouvait des centaines de mètres au-dessous, simple fil argenté sous le ciel. Zdeněk m'a dit que nos pères faisaient souvent du canoë ici. Je pouvais voir un pont et une série de petits rapides. À droite, un chemin avec quelques minuscules maisons nous amena en serpentant vers un petit village au loin. À bonne distance à gauche, dans les collines, il y avait des ruines d'un ancien château surplombant la vallée.

Je pensais toujours aux fantômes, mais je ne vis aucun signe d'eux pendant que nous marchions de nouveau le long du champ, jusqu'à la voiture.

---

<sup>36</sup> « Liblín », le nom d'un village, prend un accent sur le deuxième « i ».



At the Radnice cemetery that evening, standing at my grandfather's gravestone, Mira was sad, but not with the same desperation shown at the grave of her mother. Time had taken away some of the sorrow at the circumstances of my grandfather's death, and she was proud of her father, and glad that he was here, in this peaceful place.

I said hello to my grandfather: It's nice to finally meet you. I was proud of him, too, proud that, even in death, he had been a community leader: the procession of his funeral through the streets of Radnice in 1944 had been a quiet anti-Nazi demonstration. In pictures Mira had shown me, my grandmother watched the burial as if she could not believe it was happening, and Mira behind her was full of controlled emotion. My father held his mother in one photograph, comforting her, and in another he leaned forward to the casket, and you could see only the top of his head and his shoulders. I do not think my father was kissing the casket or performing any religious rite, for he is not a religious man. But I think, in his own way, he was getting close to his father to say goodbye.

My father chose the spot in the graveyard. A chapel of St. Rosalia was close to us, just a few steps up the hill, and there were graves nearby dating back to the sixteenth-hundreds. From my grandfather's spot you could see over parts of Radnice, and to the south were the hills where children once had so much fun growing up, skiing and playing in caves. I believe my grandfather lives with them in spirit, in that time, and he speaks to me sometimes now from that happier age. My father chose a good place for him.

Le soir, au cimetière de Radnice, devant la tombe de mon grand-père, Mira était triste, mais pas avec le désespoir qu'elle avait éprouvé devant la sépulture de sa mère. Le temps avait guéri une partie de la tristesse causée par les circonstances de la mort de mon grand-père et elle était fière de son père, et contente qu'il repose là, dans cet endroit tranquille.

J'ai salué mon grand-père en lui disant que ça me faisait plaisir de le connaître enfin. Et aussi que j'étais fier de lui, fier que, même après sa mort, il ait été un leader de la communauté : en 1944, la procession derrière son cercueil à travers les rues de Radnice s'était transformée en une calme manifestation antinazie. Sur les photos que Mira m'avait montrées, ma grand-mère assistait à l'enterrement comme si elle ne pouvait pas croire que ça arrivait, et derrière elle, Mira était remplie d'un chagrin qu'elle essayait de contrôler. Sur une des photos, mon père tenait sa mère contre lui, et sur une autre, il se penchait vers le cercueil, mais on ne voyait que le dessus de sa tête et ses épaules. Je ne pense pas qu'il était en train d'embrasser le cercueil ni d'accomplir un quelconque rituel, car ce n'était pas un homme religieux. Je pense que c'était plutôt sa façon de s'approcher de son père pour lui dire adieu.

C'est mon père qui avait choisi l'emplacement de la tombe. La chapelle de Sainte-Rosalie se trouvait proche de nous, à seulement quelques pas en haut de la colline, et il y avait des tombes près d'ici qui dataient des années seize cent. De l'endroit où se trouvait mon grand-père, on pouvait voir des quartiers de Radnice, et au sud il y avait des collines où les enfants, autrefois, prenaient beaucoup de plaisir à faire du ski et à s'amuser dans les cavernes. Je crois que mon grand-père vit toujours avec eux en esprit, et il me parle quelquefois de cette époque heureuse. Mon père a choisi une bonne place pour mon grand-père.

Late that night, in the comfortable bedroom Hana had given me, I wrote. The moths danced quietly in and out of the open windows, and the words that came made sketches, scenes from the past in my notebook:

*Someone once asked Josef, when he was a boy, what he would like to be when he grew up.*

*He saluted.*

*This is his story:*

*Of Radnice, and the chatter of birds on the church and telephone wires, of the muted sound of the church bell ringing the hour. The smells of flowers growing in the gardens throughout town, the sounds of cvrček (crickets) and rushing water beneath the bridge. When he is old enough he follows that small creek back with friends through one neighborhood to a pond where swans, in the spring, dip their heads into the dark, clear water to feed. All of his life, Josef will think of this place.*

*And of learning to ski: his uncle Jiří's strong hands beneath his arms, holding him up as he weaves on the curved wooden boards. Cold air on his face and his sister's laughter behind him, snow whistling and singing under him. And elementary school: walking there in the mornings with Mira and his parents, watching the way the early light shimmers on the sidewalks.*

*He'll see his father's precise hands as they hold a straightedge over sheets of leather for shoe and briefcase stock, the pieces coming out neat and stacked in an orderly fashion on the table. His father always talks to him and tells him stories as he works. Afterwards, there is soccer with friends, or climbing to the top of Kalvárie, where you walk through the golden fields and it is like walking through magic. And then coming*

Plus tard cette nuit, dans la chambre confortable que Mira m'avait réservée, j'ai écrit. Les papillons de nuit voletaient silencieusement à travers les fenêtres ouvertes, et les mots qui remplissaient mon cahier créaient des ébauches, des scènes du passé<sup>37</sup> :

*Un jour, alors qu'il était petit garçon, quelqu'un a demandé à Josef ce qu'il aimerait devenir lorsqu'il serait grand. Il salua.*

*Ceci est son histoire :*

*L'histoire de Radnice, du jacassement des oiseaux sur le clocher et les fils téléphoniques, du bruit amorti de la cloche de l'église, qui sonnait l'heure. L'odeur des fleurs qui poussaient dans les jardins de la ville, les bruits des cvrček (grillons) et de la rivière en furie coulant sous le pont. Lorsqu'il a grandi, avec des amis du voisinage, il a remonté le petit ruisseau vers un étang où au printemps, les cygnes plongent la tête dans les profondeurs de l'eau claire pour se nourrir. Toute sa vie, Josef penserait à cet endroit.*

*Et comment il apprenait à skier : à l'aide des mains puissantes de son oncle Jiří qui le tient sous ses bras lorsqu'il glisse sur ses planches en bois courbées. L'air froid sur son visage et le rire de sa sœur derrière lui, la neige sifflant et chantant sous lui. Et le souvenir de l'école primaire : marchant chaque matin avec Mira et ses parents, observant la façon dont la lumière matinale scintillait sur les trottoirs.*

*Il verra les mains adroites de son père tenant une lame tranchante au-dessus des feuilles de cuir pour fabriquer des souliers et des mallettes, les pièces sortant impeccables et qu'il empile sur la table de façon méthodique. Son père lui parle toujours et il lui raconte des histoires pendant qu'il travaille. Après, il y a un match de soccer avec ses amis ou une montée en haut de Kalvárie où on peut marcher à travers les champs dorés, et c'est*

<sup>37</sup> Dans le passage qui suit, l'auteur parle des expériences de son père. Il s'agit alors de la biographie et la narration devient hétérodiégétique.

*home run-down, fresh-air tired for dinner and a bath and bed, and sleeping with the smell of the pond coming through the windows.*

*Life is not without trouble, though, for young Josef.*

*At the age of seven, he is given the duty, as many of the town boys are, of guarding the grave of Christ in the Radnice church. Depending on who you get to do the duty with, this vigil can be a blessing or a curse.*

*It is a curse with the Tereba brothers, Petr and Vladimír, for instance. They are older than Josef and sometimes push him around when the priest is not watching. One Saturday, they laugh derisively about a boy Josef knows and likes.*

*You shouldn't talk this way, Josef tell them.*

*Yeah, Says who? The brothers mock him.*

*I say, Josef tells them, with a new and great fear fluttering in his chest.*

*You say, the brothers laugh.*

*Outside, on the lawn beside the church that is under the trees, Josef tries to leave quickly when duty is over, but the Tereba brothers catch him. They roll him onto the ground. They rip the shirt his mother has sewn for him, and they kick him. Josef sees trees, sky, in a blinding rush, and wishes he were stronger. A foot hits him in midsection, a terrible, sickening strike that makes him want to retch across the grass. Then the boys are running: Josef sees their figures move away from him and swiftly down the road. After they are gone it is a moment before he can raise himself. He walks carefully, his body shaking with anger and humiliation. When he gets home, he does not want to tell his mother,*

*comme si on marchait à travers la magie. Ensuite, le retour à la maison pour dîner, fatigué, enivré d'air frais, un bain, un lit et s'endormir avec l'odeur de l'étang qui entre par la fenêtre.*

*Cependant, la vie n'est pas toujours facile pour le jeune Josef.*

*À l'âge de sept ans, on lui donne la charge, comme à la plupart des garçons de la ville, de garder la tombe du Christ à l'église de Radnice. Selon les personnes avec qui vous devez remplir ce devoir, cette veille peut être une bénédiction ou une malédiction.*

*C'est une malédiction avec les frères Tereba, Petr et Vladimír, par exemple. Ils sont plus âgés que Josef et, parfois, ils le malmènent lorsque le prêtre ne prête pas attention. Un samedi, ils se moquent d'un garçon que Josef connaît et apprécie.*

*« Vous ne devriez pas parler de cette façon, leur dit Josef.*

*– Ouais, qui le dit ? répliquent les frères en se moquant de lui.*

*– Moi, je le dis, répond Josef, sentant une grande peur toute neuve lui monter dans la poitrine.*

*– Tu le dis ! » disent les frères en riant.*

*Dehors, sur la pelouse sous les arbres, à côté de l'église, Josef essaie de partir rapidement à la fin de sa charge, mais les frères Tereba le rattrapent. Ils le roulent sur le sol. Ils déchirent la chemise que sa mère lui a confectionnée, et ils lui donnent des coups de pied. Josef voit les arbres, le ciel dans une vague aveuglante et il voudrait être plus fort. Un pied le frappe dans l'estomac, un terrible coup qui lui donne envie de vomir sur le gazon. Ensuite, les garçons se mettent à courir. Josef les voit s'éloigner rapidement et disparaître en bas de la route. Après qu'ils soient partis, ça lui prend quelque temps avant qu'il se relève. Il marche prudemment, son corps tremblant de colère et d'humiliation.*

*does not want his father to see him this way. But his father holds him gently and says "Pepa, you tell us who did this to you, they had to be big boys." And he does and looks up through fierce tears and there is nothing gentle in his mother's stare when she hears the name.*

*She storms out the front door. Josef never knows what happens at the Tereba household, but the brothers do not bother him again.*

*Many years later he wakes up in a safehouse in western Bohemia. The bedroom he has been given is dark and he listens to what disturbed him: the distant, frantic barking of dogs. He sits up and reaches for his pistol in the drawer beside him with his left hand; his right arm still hardly has any mobility, and aches so much that he has great difficulty sleeping these days. He puts a clip in his right hand. Slowly he manages to put it into the FN. He takes two other clips from the drawer and puts them in his shirt pocket.*

*Strangely, it was Radnice he was dreaming of just before the barking woke him, but he cannot remember what he saw there. He slides out of bed and clumsily pulls on pants. He walks down the stairs and goes outdoors, huddling near a pillar of the old structure. The pillar is protected by a few bushes, and he looks in the direction of the sound. It is coming from the road. Below him is a group of cherry trees and a shed, the moon making its roof nearly pale. By the shed is the worn path where he and General Seydl walked earlier this evening. The cicadas are singing in the fields. He leans out a little and looks up at the house. The old couple has not turned on any lights. He turns and glances at the path winding around the old farmhouse and out of his sight. It's anybody's guess whether the StB will circle around to get him: that would be the logical way. In any case, the*

*Lorsqu'il revient à la maison, il ne veut pas le dire à sa mère, il ne veut pas que son père le voit dans cet état. Mais son père le retient doucement et dit « Pepa, dis-nous qui t'a fait ça, ça doit être des garçons très forts. » Et il le fait en levant ses yeux remplis de larmes féroces, et il n'y a rien de doux dans le regard de sa mère lorsqu'elle entend les noms.*

*Elle sort comme un ouragan par la porte d'entrée. Josef n'a jamais appris ce qui s'est passé dans la maison des Tereba, mais les frères ne l'embêtent plus.*

*Bien des années plus tard, il se réveille dans un refuge de l'ouest de la Bohême. La chambre à coucher qui lui a été donnée est sombre, et il écoute ce qui l'a dérangé : un aboiement lointain de chiens affolés. Il s'assied et de sa main gauche, saisit son pistolet dans le tiroir à côté de lui. Il peut à peine bouger sa main droite, et elle lui fait tellement mal qu'il a de grandes difficultés à dormir ces jours-ci. Il dépose un chargeur dans sa main droite. Lentement, il parvient à l'installer dans le FN. Il prend deux autres chargeurs du tiroir et les met dans la poche de sa chemise.*

*Étrangement, c'était de Radnice qu'il rêvait juste avant que l'aboiement ne le réveille, mais il n'arrive pas se rappeler ce qu'il a vu là-bas. Il glisse de son lit et enfle maladroitement son pantalon. Il descend les escaliers et sort dehors, s'adossant à un pilier du vieux bâtiment, protégé par des buissons. Il regarde dans la direction du bruit, qui provient de la route. Au-dessous de lui se trouvent un bosquet de cerisiers et un abri dont le toit est presque blanchi par la lune. Le chemin endommagé où il a marché plus tôt dans la soirée avec le général Seydl<sup>xlii</sup> passe à côté de l'abri. Les cigales chantent dans les champs. Il se penche un peu et observe la maison. Le vieux couple n'a allumé aucune lumière. Il se tourne et regarde le chemin qui serpente autour de la vieille ferme et se perd de vue. On ne peut pas savoir si la StB fera une ronde pour l'arrêter : ce serait une*

*old couple will suffer awfully when they are arrested, and the thought of it makes Josef swim in despair.*

*There are more dogs barking on the road now – a chain of them up and down at least a mile. Josef thinks of Cheb, of how Pišta looked in that moment after the gunfire, and of his own run to Prague. It seems, somehow, that he has been fighting forever.*

*Now, suddenly, the dogs have stopped. Have the StB, furious at the noise, killed them? He strains his eyes at the field and the shed. Nothing is there but the farm and the cicadas and the night.*

*And yet they are here. They have hunted him for two months and this is the end of it. He must remember, in his excitement, that when the firing starts he'll have only seven bullets. He may not be able to get another clip into the pistol fast enough. He'd better take five shots and have two in case. Then without thinking he must put the gun into his mouth and fire.*

*And then in the shadows of the cherry trees below he sees a man.*

*It is quick movement from one dark patch to another, but it was certainly a man holding a Sten: Josef saw where the strap off the man's shoulder met the straightness of the barrel, saw the profile of the man's head, and now he sees another man, crouching outside the shed in the high grass. They'll be coming from behind him, too. They'll want him alive so that they can kill him slowly while he tells them everything he knows about his skupina. Well I won't be telling you anything, comrades.*

*So enough of that now. There are these two before you and you can kill them. And then you can turn and maybe shoot one as he comes in from behind. Then you should probably get on with the business. But God*

*possibilité logique. De toute façon, le vieux couple souffrira terriblement lorsqu'ils seront arrêtés, et cette pensée le plonge dans le désespoir.*

*Maintenant, il y a plus de chiens qui aboient sur la route – toute une meute à moins de deux kilomètres. Josef pense à Cheb<sup>xliii</sup> et de quoi Pišta<sup>xliiii</sup> avait l'air après le coup de feu, et à sa propre fuite vers Prague. En fait, il lui semble qu'il se bat depuis toujours.*

*Soudainement, les chiens se sont arrêtés. La StB les a-t-elle tués, à cause du bruit qu'ils faisaient ? Il concentre son regard sur le champ et l'abri. Il n'y a rien là, sauf la ferme, les cigales et la nuit.*

*Pourtant, ils sont là. Ils le poursuivent depuis deux mois, et c'est la fin. Il doit se souvenir, dans son excitation, que lorsque les coups de feu partiront, il n'aura que sept balles. Il ne pourra peut-être pas mettre un autre chargeur dans son pistolet assez vite. Il ferait mieux de ne tirer que cinq balles et d'en garder deux, en cas. Ensuite, sans réfléchir, il doit mettre le pistolet dans sa bouche et tirer.*

*Alors, dans l'ombre des cerisiers, il voit un homme.*

*C'était juste un mouvement rapide d'un endroit sombre à l'autre, mais c'était certainement un homme tenant une mitraillette. Josef a vu la courroie sur l'épaule de l'homme qui rencontrait la raideur du canon, il a vu le profil de sa tête et maintenant il voit un autre homme s'accroupir à l'extérieur de l'abri dans les hautes herbes. Ils vont aussi le surprendre par derrière. Ils voudront le prendre vivant pour le tuer lentement afin qu'il puisse tout leur dire de sa skupina. Eh bien, je ne vous dirai rien, camarades.*

*Assez de cette histoire maintenant. Ces deux hommes se trouvent derrière toi et tu peux les tuer. Tu peux te retourner et peut-être en tuer un au moment où il arrive par derrière. Ensuite, tu devras probablement*

*forbid the left arm is shaking. Josef aims at that first black hulk of man but the left arm shakes uncontrollably. Goddamnit, he thinks, not my nerves, not after I made it all this way.*

*A dog barks in the distance again. The shadows below the cherry trees flicker, and Josef sees again the one with the rifle and strap, and it blows back and forth, back and forth. It is only a shadow and leaves.*

*The wind rustles over the farm. It bends the tall sunflowers in the old woman's garden. Josef slumps against the pillar. He thinks angrily: now you have a nervous breakdown over a bunch of dogs and shadows. He steadies his breathing: you are a little hysteric, he tells himself. Be aware of it and let the pain in your arm clear your head a little. One thing at a time, Pepa, because you are not yourself, and you might have shot at two shadows and then killed yourself, all alone here, on this farm tonight.*

*After a time he goes upstairs again to the bedroom, but he cannot sleep for the sound of his heart beating in his ears.*

\* \* \*

In the morning, Mira and I took the bus from the center of the village. Hana stayed there watching us, waving, until she was a small figure in the early light; our bus worked up through the turning streets, the sun suddenly blinding through our windows. I shaded my eyes, saw sidewalks, gray walls, stove-pipe chimneys. Then there was a flash of green landscape, the grass dancing with morning wetness, and Radnice was gone.

*continuer dans cette voie. Pourvu que sa main gauche ne tremble pas. Josef vise la première ombre gigantesque, mais sa main gauche tremble de façon incontrôlable. Bordel, pense-il, mes nerfs ne doivent pas craquer, pas après être arrivé si loin.*

*À distance, un chien aboie de nouveau. Au-dessous du cerisier, les ombres bougent, et Josef voit encore celle avec le fusil et la bande, et ça souffle et ça recommence. Ce n'est qu'une ombre et ce ne sont que des feuilles.*

*Le vent bruit au-dessus de la ferme. Il couche les grands tournesols dans le jardin de la vieille femme. Josef s'affaisse contre le pilier. Il pense avec colère : maintenant tu fais une dépression nerveuse à cause des ombres et d'une meute de chiens. Sa respiration s'est régularisée : tu es un peu hystérique, se dit-il, sois conscient de ça et laisse la douleur de ton bras clarifier ton esprit. Une chose à la fois, Pepa, tu n'es pas toi-même et tu aurais pu tirer sur les deux ombres et te tuer, tout seul ici, dans cette ferme, cette nuit.*

*Après un moment, il remonte l'escalier jusqu'à sa chambre, mais il n'arrive pas à dormir à cause du bruit du battement de son cœur dans ses oreilles.*

\* \* \*

Le matin, Mira et moi avons pris l'autobus du centre du village. Hana est restée là à nous regarder en nous faisant des signes jusqu'à ce qu'elle se réduise à un tout petit personnage dans la lumière matinale; notre autobus entama son périple par les rues transversales, le soleil nous aveuglant soudainement par les fenêtres. Je me suis protégé les yeux pour voir les trottoirs, les murs gris et les cheminées. Ensuite, il y eut un éclat de verdure, l'herbe qui dansait dans la rosée matinale, puis Radnice avait disparu.

---

<sup>i</sup> La ville de Prague a été surnommée « Zlatá Praha », en français, « Prague la Dorée », car presque tout a été transmué en or.

<sup>ii</sup> La Vieille Ville est le centre historique de Prague dont la Place même est bordée de nombreux anciens édifices, tel l'hôtel de ville qui fut construit en 1338.

<sup>iii</sup> Réalisée en 1410, l'horloge astronomique de Prague, conçue par Mikuláš de Kadaň est une horloge médiévale qui attire une foule de visiteurs. Dès que les heures sonnent, on peut apercevoir le défilé des douze apôtres, ainsi que les allégories de la Vanité, de l'Avarice et de la Mort.

<sup>iv</sup> Le Théâtre national est le plus célèbre théâtre et monument culturel en République tchèque. Pour les Pragois, il symbolise le réveil national, car c'est ici qu'ont été représentés les premières pièces et les premiers opéras en langue nationale.

<sup>v</sup> Hradčany est une forteresse construite au IX<sup>e</sup> siècle sur une des collines qui dominent la rivière Vltava. Ainsi, les environs du château furent nommés Hradčany, ce qui signifie « quartier du château » en tchèque.

<sup>vi</sup> La cathédrale Saint-Guy est une cathédrale gothique située à l'intérieur du château de Prague. Sa construction a commencé en 1344, l'année durant laquelle Prague fut élevée au statut d'archevêché.

<sup>vii</sup> Le monument de Jan Hus fut inauguré en 1915 pour commémorer le 500<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Hus, brûlé comme hérétique. Sa statue se dresse parmi les combattants de Dieu, les protestants qui ont été forcés à l'exil, ainsi qu'une mère et son enfant qui symbolisent l'avenir de la nation. En 1968, lorsque les Soviétiques ont envahi le pays, les étudiants de Prague ont couvert la statue d'un drap noir. Au pied du monument sont inscrits les mots célèbres de Jan Hus, « Pravda vítězí », ce qui signifie « La vérité vaincra ».

<sup>viii</sup> En Tchécoslovaquie, les pièces d'Arthur Miller, dramaturge, écrivain et essayiste américain, ont été jouées à partir des années cinquante. Sa célèbre pièce *Mort d'un commis voyageur* a été jouée en 1959 au Théâtre national et a remporté un très grand succès.

<sup>ix</sup> C'est en 1787 que Wolfgang Amadeus Mozart habita pour la première fois à Prague où il dirigea la représentation de son « Mariage de Figaro » ainsi que la première de l'opéra « Don Giovanni ».

<sup>x</sup> C'est au Théâtre des États que se donna en 1787 la première de « Don Giovanni ». Le théâtre a toujours joué un rôle important dans l'affirmation de l'identité nationale tchèque.

<sup>xi</sup> Malá strana, réputé pour ses églises et ses palais, représente la cité qui s'est développée entre le château Hradčany et la rivière Vltava.

---

<sup>xii</sup> Ici, le roi est Charles IV, empereur du Saint empire romain et fondateur, en 1348, de la plus ancienne université en Europe, l'Université Charles. Grâce à des réformes juridiques et administratives, il fit de la Bohême un des États les plus avancés de l'époque en Europe.

<sup>xiii</sup> Le sanctuaire Notre-Dame-de-Lorette est un important complexe architectural organisé autour d'une « maison sainte », « Santa Casa », réplique d'un sanctuaire italien à Loreto qui, selon la légende, serait la maison de la Vierge amenée par des anges.

<sup>xiv</sup> Le monastère de Strahov est connu pour ses fastueuses bibliothèques datant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>xv</sup> En 1918, Tomáš Garrigue Masaryk est devenu le premier président de la Tchécoslovaquie.

<sup>xvi</sup> Né en 1936, Václav Havel fut président de la Tchécoslovaquie de 1989 à 1992, puis président de la République tchèque de 1993 à 2003. Dramaturge, écrivain et homme politique il fut, en 1977, l'un des co-fondateurs de la Charte 77, une organisation de défense des droits de l'homme en Tchécoslovaquie.

<sup>xvii</sup> Le palais Černín est le plus grand palais baroque de Prague.

<sup>xviii</sup> La place Venceslas est un endroit où l'on retrouve des banques, des magasins, des restaurants, des boîtes de nuit et des cinémas. Une grande statue équestre de saint Venceslas se trouve sur la Place depuis 1908. Cœur de la vie moderne de Prague, la place Venceslas a joué un rôle primordial dans son histoire récente. C'est là qu'en 1969, Jan Palach a enlevé sa vie et c'est également là qu'une manifestation brutalement réprimée déclancha en 1989 la « révolution de Velours » qui renversa le régime communiste.

<sup>xix</sup> Jan Palach était un étudiant de 21 ans qui s'immola sur la place Venceslas pour protester contre l'invasion soviétique de 1969.

<sup>xx</sup> Quelques jours après Palach, Jan Zajíc, un étudiant de 18 ans, s'immola à son tour pour protester contre la passivité de la société tchèque et la collaboration avec l'occupant soviétique.

<sup>xxi</sup> Né en 1886 et décédé en 1948, Jan Masaryk était le fils du premier président tchécoslovaque, Tomáš Garrigue Masaryk.

<sup>xxii</sup> La place Charles servait à l'origine de marché aux bestiaux. C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'un jardin public y a été aménagé, dans lequel on retrouve des monuments à la mémoire de personnalités tchèques.

<sup>xxiii</sup> Ici, l'auteur fait allusion aux parachutistes tchécoslovaques qui avaient, en 1942, commis un attentat contre Reinhard Heydrich, Protecteur adjoint du Reich en Bohême-Moravie, le blessant mortellement. Les auteurs de cet attentat se sont ensuite enfuis se cachant dans la crypte d'une église sur la rue Resslova où, trahis par un membre de leur groupe, la police allemande, après plusieurs semaines de recherche, les a finalement retrouvés.

<sup>xxiv</sup> Petřín est un grand parc de promenade. Les Pragois l'ont surnommé les « poumons de Prague ».



---

<sup>xxv</sup> Marque de voiture tchèque créée en 1895. Notons que, « Škoda » signifie « dommage ».

<sup>xxvi</sup> 200 couronnes tchèques valent à peu près 10 dollars canadiens.

<sup>xxvii</sup> Le château de Konopiště est l'ancienne résidence de l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie, l'archiduc François Ferdinand d'Este. C'est un lieu chargé d'histoire, car l'assassinat de Ferdinand à Sarajevo en 1914 provoqua le début de la Première Guerre mondiale.

<sup>xxviii</sup> Fondé par Charles IV, roi tchèque et empereur romain, Karlštejn est un château qui servit à garder les bijoux de la couronne, ainsi que d'autres objets de valeur, du Royaume tchèque et de l'Empire romain.

<sup>xxix</sup> Il s'agit du Venceslas I<sup>er</sup>, connu sous le nom de saint Venceslas. Né en 907 et décédé en 935, il fut le roi de la Bohême. Il est considéré comme le saint patron de la République tchèque.

<sup>xxx</sup> Durant la Deuxième Guerre mondiale, suite à l'attentat commis sur Reinhard Heydrich, les nazis avaient complètement détruit le village de Lidice. Accusant les habitants de soutenir et de cacher les auteurs de cet attentat, ils avaient, pour se venger, tués de nombreux hommes, femmes et enfants.

<sup>xxxi</sup> 700 couronnes tchèques valent à peu près 35 dollars canadiens.

<sup>xxxii</sup> Vyšehrad signifiant « château des hauteurs » et s'élevant sur la rive droite de la rivière Vltava, fut le premier domaine des rois de Bohême aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. De nombreuses légendes entourent ce château.

<sup>xxxiii</sup> En janvier 1968, le « Printemps de Prague » fut une période dans l'histoire de la Tchécoslovaquie durant laquelle Alexander Dubček, réformateur et alors secrétaire général du Parti communiste tchécoslovaque, tentait d'introduire « le socialisme à visage humain », un programme qui visait à libéraliser le système communiste et démocratiser le pays. Cependant, vu comme une menace contre l'hégémonie soviétique, l'URSS réagit et en août 1968 envoie des troupes du Pacte de Varsovie pour envahir le pays dans le but d'imposer la « normalisation » c'est-à-dire la reprise du pouvoir communiste. Comme l'avait dit Václav Havel, l'ancien président de la Tchécoslovaquie, « l'année 68 fut avant tout celle du renouveau de la citoyenneté, de la reconstruction de la dignité humaine et de la croyance des citoyens dans la possibilité de changer la société. »

Bibliothèque nationale de France, direction des collections (2008).  
<http://www.bnf.fr/pages/catalog/pdf/prague.pdf> (Page consultée le 6 mars 2009)

<sup>xxxiv</sup> Le Petit côté est un quartier de Prague situé entre le château et la rivière Vltava.

<sup>xxxv</sup> Le Grand Prieuré des Chevaliers de Malte est une communauté militaire et semi-religieuse formée au Moyen-Âge pour assurer le transport et la sécurité des pèlerins voyageant de l'Europe vers la Terre sainte.

<sup>xxxvi</sup> Homme politique tchécoslovaque et importante figure de la période du « Printemps de Prague ».

---

<sup>xxxvii</sup> Václav Malý, ancien dissident et évêque, fut l'un des signataires de la Charte 77, une pétition des dissidents contre l'instauration de la politique de la normalisation.

<sup>xxxviii</sup> La révolution de Velours, nom donné à l'événement à cause du peu de sang qui s'était versé, a eu lieu le 16 novembre 1989 et s'était poursuivie jusqu'au décembre 1989 pour mettre fin au régime communiste en Tchécoslovaquie.

<sup>xxxix</sup> La ville de Prague est divisée en dix arrondissements. La plus grande partie de Prague 7 se trouve entre les deux méandres de la Vltava.

<sup>xi</sup> La StB acronyme des mots « státní bezpečnost », « sécurité d'état », fut la Sécurité intérieure du régime communiste.

<sup>xli</sup> Un général d'armée, survivant du camp de concentration et membre de la Résistance.

<sup>xlii</sup> Une petite ville tchèque, située qu'à 5 km de la frontière germanique.

<sup>xliii</sup> L'ami de Josef Hurka père et un des membres de la Résistance.

## BIBLIOGRAPHIE

### CORPUS PRIMAIRE

HURKA, Joseph (2001). *Fields of Light. A Son Remembers His Heroic Father*. New York, Pushcart Press.

### CORPUS SECONDAIRE

#### Ouvrages théoriques

ALBIN, Michel, éd. (1997). *Dictionnaire des genres littéraires*. Paris, Encyclopædia Universalis.

BAKHTINE, Mikhaïl (1963). *Esthétique et théorie du roman*. Paris, Gallimard.

BANDIA, Paul (2006). « The impact of Postmodern Discourse on the History of Translation » in BASTIN, Georges et BANDIA, Paul, ed. (2006). *Charting the future of Translation History*. University of Ottawa Press.

BANDIA, Paul (2001). « Le concept bermanien de l'«Étranger» dans le prisme de la traduction postcoloniale ». *TTR* [En ligne]. vol. 14, no. 2, pp. 123-139. <http://www.erudit.org/revue/ttr/2001/v14/n2/000572ar.html> (Page consultée le 12 janvier 2009)

BARTHES, Roland (1984). « La mort de l'auteur » in *Le Bruissement de la langue*. Paris, Éditions du Seuil.

BARTHES, Roland (1973). *Le plaisir du texte*. Paris, Éditions de Seuil.

BASALAMAH, Salah (2004). « Du droit à l'éthique du traducteur » *TTR* [En ligne]. vol.17. no.2, pp. 67-88 <http://www.erudit.org/revue/ttr/2004/v17/n2/013272ar.html> (Page consultée le 10 décembre 2008)

BASSNET, Susan (2006). « Translating Genre » in DOWD, Garin, STEVENSON, Lesley, STRONG, Jeremy (2006). *Genre matters*, Bristol, UK and Portland, OR, Intellect.

BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.

BERMAN, Antoine (1989). « La traduction et ses discours ». *META* [En ligne]. vol. 34, n. 4, p. 674. <http://www.erudit.org/revue/meta/1989/v34/n4/002062ar.pdf> (Page consultée le 5 novembre 2008)

BOISVERT, Yves (1995). *Le Postmodernisme*. Montréal, Éditions Boréal.

BUDOR, Dominique et GEERTZ, Walter, dir. (2004). *Le texte hybride*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, <http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=15855386> (Page consultée le 2 septembre 2008)

CALVEYRA, Arnaldo (1998) in SILBER, Martine (1998). « Collaboration de sensibilités. » *Journal Le Monde*.

COMPAGNON, Antoine. « Qu'est-ce qu'un auteur? 1. Introduction : mort et résurrection de l'auteur » [En ligne]. <http://www.fabula.org/compagnon/auteur.php> (Page consultée le 4 novembre 2008)

DELAPERRIÈRE, Maria (1999). *(Post) modernisme en Europe centrale : la crise des idéologies*. Éditions Harmattan.

DERRIDA, Jacques (1967). *De la grammatologie*. Paris, Éditions de Minuit.

DOSSE, François (2005). *Le pari biographique*. Paris, Éditions La Découverte.

FORTIER, France (1998). « Le récit de la postmodernité » in BOISVERT, Yves, dir. (1998). *Postmodernité et sciences humaines*. Montréal, Éditions Liber.

GENETTE, Gérard (1972). *Figures III*. Paris, Éditions du Seuil.

LEJEUNE, Philippe (1986). *Moi Aussi*. Paris, Éditions du Seuil.

LEJEUNE, Philippe (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris, Éditions du Seuil.

LYOTARD, Jean-François (1984). *The Postmodern Condition: A Report on Knowledge*, traduit du français par Geoff Bennington et Brian Massumi. Minneapolis, University of Minnesota Press.

LYOTARD, Jean-François (1986). *Le postmoderne expliqué aux enfants*. Paris, Éditions Galilée.

MADELÉNAT, Daniel (1984). *La biographie*. Paris, Presses universitaires de France.

MERKLE, Denise (2007). « Du passeur à l'agent de métamorphose : étude exploratoire de quelques représentations du traducteur littéraire ». *TTR* [En ligne]. vol. XX, no. 2, pp. 301-325. <http://www.erudit.org/revue/ttr/2007/v20/n2/018828ar.html> (Page consultée le 4 novembre 2008)

MESCHONNIC, Henri (1973). « Propositions pour une poétique de la traduction » in *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard.

PATERSON, Janet (2001). « L'éclatement des genres et le ralliement du sens » in DION, Robert, FORTIER, Frances, HAGHEBAERT, Élisabeth, dir. (2001). *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, Québec, Éditions Nota bene.

SEILLAN, Jean-Marie « Émergence et hybridation des genres littéraires », *Loxias*, *Loxias 4 Identités génériques: le dialogue*, mis en ligne le 22 juillet 2005, URL: <http://revel.unice.fr/loxias/document.html?id=38> (Page consultée le 15 mars 2008)

VAN ROEY-ROUX, Françoise (1983). *La littérature intime du Québec*. Montréal, Éditions Boréal.

VENUTI, Lawrence (1998). *The Scandals of Translation*. London, New York, Routledge.

VENUTI, Lawrence (1994). *The Translator's Invisibility*. London, New York, Routledge.

VENUTI, Lawrence, ed. (1992). *Rethinking Translation: discourse, subjectivity, ideology*. London and New York, Routledge.

### **Ouvrages historiographiques**

BROOK, Stephen (2005). *Prague et la République tchèque*. Washington, National Geographic.

DELWAIL, Caroline (1992). *Prague cité d'art et d'histoire*. Lambersart, Éditions Décanord.

- KLINGER, Thibault (2005). *Prague et la République tchèque*. Paris, Éditions
- MARÈS, Antoine (1995). *Histoire des pays tchèque et slovaque*. Paris, Éditions Hatier.
- PICQ, Jean (2000). *Václav Havel. La force des sans-pouvoir*. Paris, Éditions Michalon.
- RAGEAU, Jean-Pierre (1981). *Prague 48. Le rideau de fer s'est abattu*. Bruxelles, Éditions Complexe.
- TARSCHYS, Daniel (1997). *Prague 1900-1938. Capitale secrète des avant-gardes*. Bruxelles, Éditions Complexe.
- UCCIFE : Union des Chambres de Commerce et d'Industrie Française à l'Étranger* (en ligne) [http://www.uccife.org/index.php?id=255&no\\_cache=1&secteur=1&tx\\_ficheidentite\\_pi1%5Bccifepid%5D=3090](http://www.uccife.org/index.php?id=255&no_cache=1&secteur=1&tx_ficheidentite_pi1%5Bccifepid%5D=3090) (Page consultée le 6 mars 2009)
- Bibliothèque nationale de France, direction des collections. *Printemps de Prague*. <http://www.bnf.fr/pages/catalog/pdf/prague.pdf> (Page consultée le 6 mars 2009)

### **Ouvrages critiques**

- LEEBRON, Fred (2009) *Fields of Light*. Ploughshares, the literary journal at Emerson College. <http://www.pshares.org/issues/article.cfm?prmArticleID=7360> ( Page consultée le 27 septembre 2007)
- RAGOVIN, Helen (2003). *A son's journey to the heart of his family*. Tufts Journal. <http://tuftsjournal.tufts.edu/archive/2003/january/people/hurka.shtml> (Page consultée le 27 septembre 2007)

### **Dictionnaires**

- Le petit Larousse illustré 1996*, Paris, Larousse, 1995.
- Le nouveau petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1993.
- Le Robert & Collins : dictionnaire français-anglais, anglais-français Senior*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Dictionnaires Le Robert, 1993.

## ANNEXE

### Interview with Joseph Hurka

Boston, March 2007



<http://www.radio.cz/en/article/65927><sup>1</sup>

Josef and Joseph Hurka

---

<sup>1</sup> Nous remercions l'auteur pour l'autorisation de reproduction de la photo.

1. *In the Tufts Journal, I read that your original plan was to write a magazine travelogue for tourists interested in seeing the country in the wake of the Velvet Revolution. What made you change your mind and write Fields of Light instead?*

I was at the airport in Copenhagen and I began writing and the writing became so personal suddenly that I realized that that was the end of the travelogue, that it would never work because there was too much about my family. And then it grew deeper and deeper and I really saw that it was only for my family and that nobody would ever want to read it. At that point it changed entirely. I knew that some of the travelogue would be in there, but it became too personal to become a piece of work.

2. *When was the first time you visited Prague?*

That actually was the first time, in 1993. I wasn't allowed there as boy because of my father and it was quite risky for me to go there. There were a few periods in around 1967 before the Prague Spring, a few periods when I probably could have gone, but my father never wanted me to go. I remember discussing it a few times in my family but he just objected pretty violently to it. He said that that was not going to happen. He was very afraid they would take me. So this was my first trip. My first chance was 1989 when Havel came in. So this was my first chance to get there and I took it very happily.

3. *What did your father say?*

He was still concerned and I think he was concerned, for instance, even about translating the book into Czech. He was even concerned about that many years after Havel had already been president, because he felt that there were still communists who would try to do damage to the family if it were translated into Czech. He was worried that there were some people who would come after us. As far as how he felt about my going back there, he never went back and I think, for instance, that if I were in America and totalitarian forces came in, and then Americans had tortured me in prison, I would have a really hard time looking at my country the same way again. I think that's what happened to my father. He really was angry that a lot of former communists became capitalists and that now they were the great capitalists.



4. *Why did you choose the title Fields of Light?*

Well, that came from my Aunt's Mira version of things. There was an old legend about the ghost soldiers in Saint Wenceslas. As I read in history books, they came from a particular hill and would rise up when the nation was in danger; my aunt said that they came from the fields; that's where they arose. And about the same time I was there in May and they had that řepka flower. It's so bright and yellow. When I saw it near their hometown, it was a very beautiful day with little wind. As I was watching the huge acres and acres, I thought I could feel the ghosts coming right out of there, and that's really where it came from. Then I tied my father to it, which is why I was so emotional at the end because I was putting him back in his country. Actually, at his memorial those were the words they spoke; they said that he was back now in the fields. I felt that my father had been erased from his country as so many people were. I thought he had the right to his historic existence there. I wrote to the Czech government for two years. I wrote to Havel, wrote to many of the ministers there trying to get them to offer him a pardon for his time in prison. It wasn't that they didn't want to do it, but I think there were still many communists in the government. So I decided to let it go and write a book in his honor. I think that was the worst thing they did to him, avoiding acknowledging his existence. That's a huge psychological thing, he wouldn't have admitted that but I think it was a very big thing to him. *Fields of Light* is really about existence

5. *What, according to you, would be the literary genre of Fields of Light?*

Well, that's a tough one. It seems to be stuck as a memoir. But that was the problem: I sent it to 99 places and only 35 were serious. It was rejected by all of them and then it won the Pushcart Prize, which was a major thing, and they published it as part of the prize. But I had had a hard time getting it published for that reason: nobody could figure out what it was. Was it history, was it a memoir? I think it's a memoir but it certainly has also a biography in it. My trouble in writing it was that in writing you generally need some kind of model to follow and here the only close thing I have found was William Manchester's *Goodbye Darkness*. He is a historian who wrote a lot about Churchill and that was his first book, about his own experiences in the Pacific and WWII. He would have history and would mix in his own. It was similar to that. But I really couldn't find anything that close. It kind of has its own genre; it's a strange book in that way. Nobody could really seem to define it. I'm writing a screen treatment for a possibility of a movie and as I do that, it's really more a biography because I'm only concentrating on his story and not on mine.

6. *Your visit to Prague, the discussions with your father and your Aunt Mira, how did they make you feel?*

It was really hard. They worked to put all the hard times aside without pretending they didn't exist. I was reading aloud a section that I wrote about my grandfather and grandmother to my father and I broke down and cried. I didn't really know why. I knew it was emotional, but I didn't know how deep it was in the story. Maybe I went through a lot of medical problems when I was a kid and my father was right there by my side. We had a very deep connection and I think that learning intellectually what he went through and what Mira went through was a little overwhelming for me, a little too much. At times I thought I'm really not sure if I should be doing this, but then I thought that it was really important to write about it and you can change a lot of human beings if you do something like this. If you look through your father's eyes when he was 24, much of the way he behaves with you makes sense. You begin to understand why your parents act the way they do, even though you sometimes get mad at them. It was a very difficult trip but I think the most important in my life, it really changed how I looked at the world.

7. *Do you talk about your book with your students?*

There was actually an interesting reaction, especially from American students, who would come up to me and say: "Gee, I thought it was hard to get out of bed before class and then you tell me about this." Even more interesting was when I did readings and my father was there, he came to a lot of readings. They would gather around him to ask him all kinds of questions.

8. *During the writing of your book were there some people who influenced you?*

When I was in Prague and I saw the people that my dad knew, even the woman my dad dated, and sensing everything they went through and all the troubles had a big influence on me. It sort of changed my whole view of the world. I was a serious American guy, but now I felt my European side very deeply and think I am somewhat European: I was always kind of in between the two. As far as writers go, William Manchester had a big influence on me with his *Goodbye Darkness*. Besides that, I read a lot of fiction which comes through in some sections in the book about my grandfather that were fictionalized because I didn't know all the facts. That all stems from my ability to write short stories -- the fictional side of me. And my dad too, he was able to tell me everything when he was in the hospital on account of his ski accident. We had a long night and he told me a lot of the stories about prison. Some of them were just too terrible: I couldn't put them in the book. Then I sobered up and quickly realized what he went through and was quiet about all these years, because somehow in the relationship with my mother he couldn't really talk about these things. In fact, once I remember he was telling me some of them and she

walked in the room and said: “Why do we have to dwell on such grim stuff?” My father got mad and said: “Because a lot of good people died in there and I think I should talk about it.” But he had never talked about it before and there was something in their relationship where I think she was good for him: she was a fun woman and she lifted him up and made him feel good. He was more on the dark side of things, but then I think he wanted to be taken more seriously, and in a way I became his wife that way. He could talk to me about all that: he was my biggest influence and we had discussions that we never had had before, at least in this context. I learned a lot about what he had done. I’m very glad that before he died I got to do that with him. When he was in the hospital he was very brave, but had to undergo a lot of tests. He had a stroke and couldn’t think properly and would be afraid that he was going to be tortured by the communists. So when he was dying, I was afraid of him feeling that way. Yet I was able to hold him and say: “Dad, I’m with you!” And he looked at me so I know that he didn’t think that he was going with the communists but with me, and that was very important to me. So many of these people went through so much and they can’t talk about it.

9. *Who do you hope will read your book?*

Mostly, the younger generation. I actually cried when I watched Jaromír Jagr play as he has the number 68 on his back because of his uncle, who was in the same prison as my father. I think he died there -- I’m not sure. I’m happy when these young people, whose families went through this also, connect with it. But Gee, I want everybody to read the book, is that too much for an author to say? But the young Czech generation that would mean a lot to me, and the young American generation; that’s why it was dedicated to my brother and his generation. It’s important history to know.

10. *Why at the beginning of your book did you decide to include a quote from Shakespeare? How does it relate to your book?*

It’s funny, when people ask me about this quote which is: *He that can endure to follow with allegiance a fallen Lord, does conquer him that did his Master conquer, and earns a place in the story.* The idea behind it was that my father had fought really for Masaryk; he’s the one they were all fighting for. Josef Macek, a presidential candidate, was a very close friend of Masaryk and, had the communists not come in, he would probably become the next president, I think, and would have carried on the democratic traditions. What I’m saying in using the quote is that my father is fighting for the fallen Macek and Masaryk, and in doing so has earned his place in the story. Even though the communists erased him, he earns a place in the story. This is the totalitarian mind: they try to replace your history with their own and then they have you. The communists pretended they were on your side but in truth they were trying to completely erase you.

*11. On page 146 of your book you are talking about the fields of the “řepka flower”. Why did you leave it in Czech and choose not to translate it?*

I couldn't find the translation for it. I had some problems with it and I took the flower itself to a bunch of botanical people and they said that they'd never seen it before, and they were experts. I did pretty exhaustive research on it. I finally asked Mira how it is called in Czech because I thought that I would have to use that. I remember something funny about the botanical people looking it up and saying that it isn't quite what we think it is, and when I talked to Czech people about this, they said it was “řepka”, so I decided to go with the Czech thing. Also, the dramatist in me probably wanted to make it a little more mysterious. It was a confusing time because I really couldn't find anything like that in North America. It seemed to be indigenous to Central Europe.